

ŒUVRES

DE

M. DE VOLTAIRE.

ŒUVRES

DE

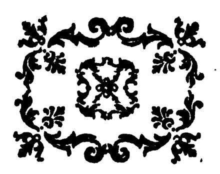
M. DE VOLTAIRE.

NOUVELLE ÉDITION,

Considérablement augmentée,

Enrichie de Figures en taille-douce.

TOME III.



M. DCC. LI.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

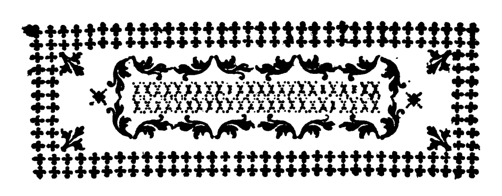
[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

LETTRES.



LETTRE DE MONSIEUR LE CARDINAL DE FLEURY, A MONSIEUR DE VOLTAIRE.

LETTRE I. *

JE reçois dans le moment, Monsieur, une seconde Lettre de vous, & je n'en perds pas un aussi pour y répondre, dans la crainte que Mr le Marquis de Beauveau ne soit parti de Berlin. Je ne puis qu'approuver le voyage que vous y allez faire, & vous êtes attaché par des titres trop justes & trop puissans au Roi de Prusse, pour ne pas lui donner cette marque de votre respect & de votre reconnoissance. Le seul motif de la Reine de Saba vous eût suffi pour ne pas vous y refuser.

* *A Issy ce 14. Novembre 1740.*

Je ne sçavois pas que le précieux présent que m'a fait Madame la Marquise du Châtelet de l'Anti-Machiavel, vint de vous ; il ne m'en est que plus cher, & je vous remercie de tout mon cœur. Comme j'ai peu de momens à donner à mon plaisir, je n'ai pû en lire jusqu'ici qu'une quarantaine de pages, & je tâcherai de l'achever dans ce que j'appelle fort improprement ma retraite ; car elle est par malheur trop troublée pour mon repos.

Quel que soit l'Auteur de cet Ouvrage, s'il n'est pas Prince, il mérite de l'être, & le peu que j'en ai lû, est si sage, si raisonnable, & renferme des principes si admirables, que celui qui l'a fait seroit digne de commander aux autres hommes, pourvû qu'il eût le courage de les mettre en pratique. S'il est né Prince, il contracte un engagement bien solemnel avec le Public, & l'Empereur Antonin ne se seroit pas acquis la gloire immortelle, qu'il conservera dans tous les siécles, s'il n'avoit soutenu par la justice de son Gouvernement, la belle morale dont il avoit donné les leçons si instructives à tous les Souverains.

Vous me dites des choses si flatteuses pour moi, que je n'ai garde de les prendre à la lettre ; mais elles ne laissent pas de me faire un sensible plaisir, parce qu'elles sont du moins une preuve de votre amitié. Je serois infiniment touché, que Sa Majesté Prussienne pût trouver dans ma conduite quelque conformité avec ses principes ; mais du moins puis-je vous assurer que je sens & regarde les siens comme le mo-

dèle du plus parfait & du plus glorieux Gouvernement. . . . .

Je tombe sans y penser dans des réflexions politiques, & je finis en vous assurant que je tâcherai de ne pas me rendre indigne de la bonne opinion que Sa Majesté Prussienne daigne avoir de moi. Il a la qualité de Prince de trop, & s'il n'étoit qu'un simple particulier on se feroit un honneur de vivre avec lui en société. Je vous porte envie, Monsieur, d'en joüir, & vous félicite d'autant plus, que vous ne le devez qu'à vos talens & à vos sentimens, *&c.*

RÉPONSE DE MONSIEUR DE VOLTAIRE A MONSEIGNEUR LE CARDINAL DE FLEURY.

LETTRE II. *

J'AI reçu, MONSEIGNEUR, votre Lettre du 14. que Mr le Marquis de Beauveau m'a remise. J'ai obéi aux ordres que Votre Eminence ne m'a point

* *A Berlin ce 26. Novembre 1740.*

donnés. J'ai montré votre Lettre au Roi de Prusse ; il est d'autant plus sensible à vos éloges, qu'il les mérite ; & il me paraît qu'il se dispose à mériter ceux de toutes les Nations de l'Europe. Il est à souhaiter, pour leur bonheur, ou du moins pour celui d'une grande partie, que le Roi de France & le Roi de Prusse soient amis. C'est votre affaire. La mienne est de faire des vœux, & de vous être toujours dévoué avec le plus profond respect.

LETTRE
DE MONSIEUR
LE CARDINAL ALBÉRONI
A Mr DE VOLTAIRE.

LETTRE III. *

IL m'est arrivé assez tard, Monsieur, la connaissance de la Vie que vous avez écrite du feu Roi de Suéde, pour vous rendre bien des graces, pour ce qui me regarde. Votre prévention & votre penchant pour ma personne vous ont porté assez loin, puisqu'avec votre style sublime vous avez dit plus en

* *A Rome le* 10. *Février* 1735.

deux mots de moi, que ce qu'a dit Pline de Trajan dans son Panegyrique. Heureux les Princes qui auront le bonheur de vous intéresser dans leurs faits ! Votre plume suffit pour les rendre immortels. A mon égard, Monsieur, je vous proteste les sentimens de la plus parfaite reconnaissance, & je vous assure, Monsieur, que personne au monde ne vous aime, ne vous estime & respecte plus que le Cardinal Albéroni.

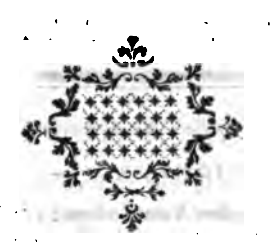
REPONSE
DE MONSIEUR
DE VOLTAIRE.

LETTRE IV.

MONSEIGNEUR,

La Lettre dont Votre Eminence m'a honoré, est un prix aussi flatteur de mes Ouvrages, que l'estime de l'Europe a dû vous l'être de vos actions. Vous ne me deviez aucun remercîment, Monseigneur, je n'ai été que l'organe du Public en parlant de vous. La liberté & la vérité, qui ont toujours conduit ma plume, m'ont valu votre suffrage. Ces deux caractères doivent plaire à un génie tel que le

vôtre. Quiconque ne les aime pas, pourra bien être un homme puiſſant ; mais ne ſera jamais un grand-homme. Je voudrois être à portée d'admirer de plus près celui à qui j'ai rendu juſtice de ſi loin. Je ne me flatte pas d'avoir jamais le bonheur de voir Votre Eminence. Mais ſi Rome entend aſſez ſes intérêts pour vouloir au moins rétablir les Arts, le Commerce, & remettre quelque ſplendeur dans un pays, qui a été autrefois le maître de la plus belle partie du monde ; j'eſpére alors que je vous écrirai ſous un autre titre, que ſous celui de Votre Eminence, dont j'ai l'honneur d'être avec autant d'eſtime que de reſpect, &c.



I. LETTRE DU PRINCE ROYAL DE PRUSSE A MONSIEUR DE VOLTAIRE.

LETTRE V. *

MONSIEUR,

QUOIQUE je n'aie pas la satisfaction de vous connaître personnellement, vous ne m'en êtes pas moins connu par vos Ouvrages. Ce sont des trésors d'esprit, si l'on peut s'exprimer ainsi, & des Piéces travaillées avec tant de goût, que les beautés en paraissent nouvelles chaque fois qu'on les relit. Je crois y avoir reconnu le caractère de leur ingénieux Auteur, qui fait honneur à notre siécle & à l'esprit humain.

Les grands hommes modernes vous auront un jour l'obligation, & à vous uniquement, en cas que la dispute à qui d'eux ou des Anciens la préférence est dûe, vienne à renaître, que vous ferez pancher la balance de leur côté.

* *Du 8. Août 1736.*

Vous ajoûtez à la qualité d'excellent Poëte, une infinité d'autres connaissances, qui à la vérité ont quelque affinité avec la Poësie; mais qui ne lui ont été appropriées que par votre plume. Jamais Poëte ne cadença des pensées Métaphysiques; l'honneur vous en étoit réservé le premier.

C'est ce goût que vous marquez dans vos Ecrits pour la Philosophie, qui m'engage à vous envoyer la Traduction que j ai fait faire de l'accusation & de la justification du Sieur Wolf, le plus célèbre Philosophe de nos jours, qui pour avoir porté la lumiére dans les endroits les plus ténébreux de la Métaphysique, & pour avoir traité ces difficiles matiéres d'une maniére également relevée, que précise & nette, est cruellement accusé d'Irreligion & d'Athéïsme.

Tel est le destin des grands hommes, leur génie supérieur les expose toujours en bute aux traits envenimés de la calomnie & de l'envie.

Je suis à présent à faire traduire le Traité de Dieu, de l'ame & du monde, émané de la plume du même Auteur. Je vous l'enverrai, Monsieur, dès qu'il sera achevé, & je suis sûr que la force de l'évidence vous frappera dans toutes ses propositions, qui se suivent géométriquement, & connectent les unes avec les autres, comme les anneaux d'une chaîne.

La douceur & le support que vous marquez pour tous ceux qui se vouent aux Arts & aux Sciences, me fait espérer que vous ne m'exclurez pas du nombre de ceux que vous trouvez dignes de vos instruc-

tiens. Je nomme ainsi votre commerce de Lettres, qui ne peut être que profitable à tout être pensant. J'ose même avancer, sans déroger au mérite d'autrui, que dans l'Univers entier il n'y auroit guères d'exception à faire de ceux dont vous ne pourriez être le maître.

Sans vous prodiguer un encens indigne de vous être offert, je peux vous dire que je trouve des beautés sans nombre dans vos Ouvrages. Votre Henriade me charme, & triomphe heureusement de la critique peu judicieuse que l'on a fait d'elle. La Tragédie de César nous fait voir des caractères soutenus. Les sentimens y sont tous magnifiques & grands; & l'on sent que Brutus est ou Romain, ou Anglais; Alzire ajoûte aux graces de la nouveauté cet heureux contraste des mœurs des sauvages & des Européens. Vous faites voir par le caractère de Gusman, qu'un Christianisme mal entendu & guidé par le faux zéle, rend plus barbare & plus cruel que le Paganisme même.

Corneille, le grand Corneille, lui qui s'attiroit l'admiration de tout son siècle, s'il ressuscitoit de nos jours, il verroit avec étonnement, & peut-être avec envie, que la tragique Déesse vous prodigue avec profusion les graces dont elle étoit avare envers lui.

A quoi n'a-t-on pas lieu de s'attendre de l'Auteur de tant de chefs-d'œuvre? Quelles nouvelles merveilles ne vont pas sortir de la plume, qui jadis traça si spirituellement & si également le Temple du Goût?

C'eſt ce qui me fait deſirer ſi ardemment d'avoir tous vos Ouvrages. Je vous prie, Monſieur, de me les envoyer, & de me les communiquer tous, ſans réſerve. Si parmi les Manuſcrits il y en a quelqu'un que par une circonſpection néceſſaire vous trouviez à propos de cacher aux yeux du Public, je vous promets de les conſerver, dans le ſein du ſecret, & de me contenter d'y applaudir dans mon particulier.

Je ſçai malheureuſement que la foi des Princes eſt un objet peu reſpectable de nos jours; mais j'eſpére néanmoins que vous ne vous laiſſerez pas préoccuper par des préjugés généraux, & que vous ferez une exception de la régle en ma faveur.

Je me croirai plus riche en poſſédant vos Ouvrages, que je ne le ſerois par la poſſeſſion de tous les biens paſſagers & mépriſables de la fortune, qu'un même hazard fait acquérir & perdre. L'on peut ſe rendre propres les premiers, s'entend vos Ouvrages, moyennant le ſecours de la mémoire, & ils nous durent autant qu'elle. Connaiſſant le peu d'étendue de la mienne, je balance long-tems avant de me déterminer ſur le choix des choſes que je juge dignes d'y placer.

Si la Poëſie étoit encore ſur le pié où elle fut autrefois, ſçavoir, que les Poëtes ne ſçavoient que frédonner des Idiles ennuyeux, des Eglogues faites ſur un même moule, des Stances inſipides, ou que tout au plus ils ſçavoient monter leur lyre ſur le ton d'Elégie; j'y renoncerois à jamais: mais vous anobliſſez cet Art, vous nous montrez des chemins

nouveaux & des routes inconnues aux * * * & aux * * *

Vos Poësies ont des qualités qui les rendent respectables, & dignes de l'admiration & de l'étude des honnêtes gens. Elles sont un cours de morale où l'on apprend à penser & à agir. La vertu y est peinte des plus belles couleurs. L'idée de la véritable gloire y est déterminée, & nous insinue le goût des Sciences, d'une maniére si fine & si délicate, que quiconque a lû vos Ouvrages, respire l'ambition de suivre vos traces. Combien de fois ne me suis-je pas dit : *Malheureux, laisse là un fardeau dont le poids surpasse tes forces ; l'on ne peut imiter Voltaire, à moins que d'être Voltaire même.* C'est dans ces momens, que j'ai senti que les avantages de la naissance servent à peu de choses, ou, pour mieux dire, à rien. Ce sont des distinctions étrangéres de nous-mêmes, & qui ne décorent que la figure. De combien les talens de l'esprit ne leur sont-ils pas préférables ?

Que ne doit-on pas aux gens que la nature a distingués par ce qu'elle les a fait naître ? Elle se plaît à former des sujets qu'elle doue de toute la capacité nécessaire pour faire des progrès dans les Arts & les Sciences, & c'est aux Princes à récompenser leurs veilles. Eh ! que la gloire ne se sert-elle de moi pour couronner vos succès ? Je ne craindrois autre chose, sinon, que le pays peu fertile en lauriers, n'en fourniroit pas autant que vos Ouvrages en méritent. Si mon destin ne me favorise pas jusqu'au

point de pouvoir vous posséder, du moins puis-je espérer de voir un jour celui que depuis si long-tems j'admire de loin, & de vous assurer de vive voix que je suis avec toute l'estime & la considération dûe à ceux, qui suivant pour guide le flambeau de la vérité, consacrent leurs travaux au bien public.

MONSIEUR,

Votre affectionné Ami,
FREDERIC, P. R. *de Prusse.*

RÉPONSE
DE
Mr DE VOLTAIRE
AU
PRINCE ROYAL
DE PRUSSE.

LETTRE VI. *

MONSEIGNEUR,

IL faudroit être insensible, pour n'être pas infiniment touché de la Lettre dont V. A. R. a daigné m'honorer; mon amour-propre en a été trop

* *A Paris le* 26. *Août* 1736.

flatté ; mais l'amour du genre-humain que j'ai eu toujours dans le cœur, & qui, j'ose dire, fait mon caractère, m'a donné un plaisir mille fois plus pur, quand j'ai vû qu'il y a dans le monde un Prince qui pense en homme, un Prince Philosophe qui rendra les hommes heureux.

Souffrez que je vous dise qu'il n'y a personne sur la terre qui ne doive des actions de graces aux soins que vous prenez de cultiver, par la saine Philosophie, une ame née pour commander. Croyez qu'il n'y a eu de véritablement bons Rois que ceux qui ont commencé comme vous par s'instruire, par connaître les hommes, par aimer le vrai, par détester la persécution & la superstition. Il n'y a point de Prince, qui en pensant ainsi, ne puisse ramener l'âge d'or dans ses Etats. Pourquoi si peu de Rois cherchent-ils cet avantage ? Vous le sentez, Monseigneur, c'est que presque tous songent plus à la Royauté qu'à l'humanité. Vous faites précisément le contraire. Soyez sûr que si un jour le tumulte des affaires & la méchanceté des hommes n'altérent point un si divin caractère, vous serez adoré de vos Peuples & chéri du monde entier : les Philosophes, dignes de ce nom, voleront dans vos Etats ; & comme les Artisans célèbres viennent en foule dans le pays où leur Art est le plus favorisé, les hommes qui pensent viendront entourer vôtre Trône.

L'illustre Reine Christine quitta son Royaume pour aller chercher les Arts. Regnez, Monseigneur, & que les Arts viennent vous chercher.

Puissiez-vous n'être jamais dégoûté des Sciences, par les querelles des Sçavans. Vous voyez, Monseigneur, par les choses que vous daignez me mander, qu'ils sont hommes pour la plûpart; comme les Courtisans même, ils sont quelquefois aussi avides, aussi intriguans, aussi faux, aussi cruels; & toute la différence qui est entre les pestes de Cour & les pestes de l'Ecole, c'est que ces derniers sont plus ridicules.

Il est bien triste pour l'humanité, que ceux qui se disent les Déclarateurs des Commandemens célestes, les Interprétes de la Divinité, en un mot, les Théologiens, soient quelquefois les plus dangereux de tous; qu'il s'en trouve d'aussi pernicieux dans la société, qu'obscurs dans leurs idées, & que leur ame soit gonflée de fiel & d'orgueil à proportion qu'elle est vuide de vérités. Ils voudroient troubler la terre par un sophisme, & intéresser tous les Rois à venger par le fer & par le feu l'honneur d'un argument *in ferio* ou *in barbara*.

Tout être pensant, qui n'est pas de leur avis, est un Athée, & tout Roi qui ne les favorise pas, sera damné. Vous sçavez, Monseigneur, que le mieux qu'on puisse faire, c'est d'abandonner à eux-mêmes ces prétendus Précepteurs, & ces ennemis réels du genre-humain. Leurs paroles, quand elles sont négligées, se perdent en l'air comme du vent; mais si le poids de l'autorité s'en mêle, ce vent acquiert une force qui renverse quelquefois le Trône.

Je vois, Monseigneur, avec la joie d'un cœur rempli d'amour

l'amour pour le bien public, la distance immense que vous mettez entre les hommes qui cherchent en paix la vérité, & ceux qui veulent faire la guerre pour des mots qu'ils n'entendent pas. Je vois que les Newtons, les Leibnitz, les Bayles, les Lockes, ces ames si élevées & si douces, sont ceux qui nourrissent votre esprit, & que vous rejettez les autres alimens prétendus, que vous trouveriez empoisonnés, ou sans substance.

Je ne sçaurois trop remercier V. A. R. de la bonté qu'elle a eu de m'envoyer le petit Livre concernant Mr Wolf; je regarde ses idées Métaphysiques comme des choses qui font honneur à l'esprit humain. Ce sont des éclairs au milieu d'une nuit profonde; c'est tout ce qu'on peut espérer, je crois, de la Métaphysique. Il n'y a pas d'apparence que les premiers principes des choses soient jamais bien connus; les souris qui habitent quelques petits trous d'un bâtiment immense, ne sçavent si ce bâtiment est éternel, ni quel en est l'Architecte, ni pourquoi cet Architecte a bâti. Elles tâchent de conserver leur vie, de peupler leurs trous, & de fuir les animaux destructeurs qui les poursuivent. Nous sommes les souris; & le divin Architecte qui a bâti cet Univers, n'a pas encore, que je sçache, dit son secret à aucun de nous. Si quelqu'un peut prétendre à deviner juste, c'est Mr Wolf. On peut le combattre; mais il faut l'estimer; sa Philosophie est bien loin d'être pernicieuse. Y a-t-il rien de plus beau & de plus vrai que de dire, comme il fait, que les hommes

doivent être justes, quand même ils auroient le malheur d'être Athées ?

Vous avez la bonté, Monseigneur, de me promettre de m'envoyer le Traité de Dieu, de l'ame & du monde. Quel présent, & quel commerce ! L'héritier d'une Monarchie veut bien, du sein de son Palais, envoyer des instructions à un Solitaire. Daignez me faire ce présent, Monseigneur, mon amour extrême pour le vrai est la seule chose qui m'en rende digne; la plûpart des Princes craignent d'entendre la vérité, & ce sera vous qui l'enseignerez.

A l'égard des Vers dont vous me parlez, vous pensez sans doute sur cet article aussi sensément que sur tout le reste; les Vers qui n'apprennent pas aux hommes des vérités neuves & touchantes ne méritent guéres d'être lus; vous sentez qu'il n'y auroit rien de plus méprisable que de passer sa vie à renfermer dans des rimes des lieux communs, usés, qui ne méritent pas le nom de pensées. S'il y a quelque chose de plus vil, c'est de n'être que Poëte Satirique, & de n'écrire que pour décrier les autres. Ces Poëtes sont dans le Parnasse, ce que sont dans les Ecoles ces Docteurs qui ne sçavent que des mots & qui cabalent contre ceux qui écrivent des choses.

Si la Henriade a pû ne pas déplaire à V. A. R. j'en dois rendre grace à cet amour du vrai, à cette horreur que mon Poëme respire pour les factieux, pour les persécuteurs, pour les superstitieux, pour les tyrans & pour les rebelles. C'est l'Ouvrage d'un honnête-homme, il devoit trouver grace devant un Prince Philosophe.

Vous m'ordonnez de vous envoyer mes autres Ouvrages; je vous obéïrai, Monſeigneur, vous ſerez mon Juge, & vous me tiendrez lieu du Public. Je vous ſoumettrai ce que j'ai hazardé en Philoſophie; vos lumiéres ſeront ma récompenſe; c'eſt un prix que peu de Souverains peuvent donner. Je ſuis ſûr de votre ſecret; votre vertu doit égaler vos connaiſſances.

Je regarderai comme un bonheur bien précieux celui de venir faire ma cour à votre Alteſſe Royale. On va à Rome pour voir des Egliſes, des Tableaux, des Ruines & des Bas-relief. Un Prince tel que vous mérite bien mieux un voyage; c'eſt une rareté bien plus merveilleuſe. Mais l'amitié qui me retient dans la retraite où je ſuis, ne me permet pas d'en ſortir. Vous paraiſſez plus homme que Prince, & vous permettez ſans doute, Monſeigneur, que les Amis ſoient préférés aux Rois.

Dans quelque coin du monde que j'achéve ma vie, ſoyez ſûr, Monſeigneur, que je ferai continuellement des vœux pour vous; c'eſt-à-dire, pour le bonheur de tout un peuple. Mon eſprit ſera toujours au rang de vos ſujets; votre gloire me ſera toujours chére. Je ſouhaiterai que vous reſſembliez toujours à vous même, & que les autres Rois vous reſſemblent.

Je ſuis avec un très-profond reſpect,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

Le très-humble, &c.

VOLTAIRE.

AU
ROI DE PRUSSE.

LETTRE VII. *

SOLEIL, pâle flambeau de nos tristes hyvers,
Toi qui de ce monde es le pere,
Et qu'on a cru long-tems le pere des bons Vers,
Malgré tous les mauvais que chaque jour voit faire,
Soleil, par quel cruel destin
Faut-il que dans ce mois où l'an touche à sa fin,
Tant de vastes degrés t'éloignent de Berlin?
C'est là qu'est mon Héros, dont le cœur & la tête
Rassemblent tout le feu qui manque à ses Etats.
Mon Héros, qui de Neiss achevoit la conquête,
Quand tu fuyois de nos climats:
Pourquoi vas-tu, dis-moi, vers le Pole Antartique?
Quels charmes ont pour toi les Négres de l'Afrique?
Revole sur tes pas loin de ce triste bord,
Imite mon Héros, vien éclairer le Nord.

C'est ce que je disois, SIRE, ce matin au Soleil votre Confrére, qui est aussi l'ame d'une partie de ce monde. Je lui en dirois bien davantage sur le compte de Votre Majesté, si j'avois cette facilité de faire des Vers, que je n'ai plus, & que vous avez. J'en ai reçu ici que vous avez faits dans Neiss, tout aussi

* *A Cyrey ce 21. Décembre 1741.*

aisément que vous avez pris cette Ville. Cette petite anecdote, jointe aux Vers que votre humanité m'envoie immédiatement après la victoire de Moluits, fournit de bien singuliers Mémoires pour servir un jour à l'Histoire du Siécle.

Louis XIV. prit en hyver la Franche Comté; mais il ne donna point de bataille, & ne fit point de Vers au camp devant Dole, ou devant Besançon. Ceux que Votre Majesté a faits dans Neiss ressemblent à ceux que Salomon faisoit dans sa gloire, quand il disoit, après avoir tâté de tout; *Tout n'est que vanité* Il est vrai que le bon-homme parloit ainsi au milieu de trois cens femmes & de sept cens concubines; le tout sans avoir donné de bataille, ni fait de siége. Mais n'en déplaise, SIRE, à Salomon & à vous, ou bien à vous & à Salomon, il ne laisse pas d'y avoir quelque réalité dans ce monde.

Conquérir cette Silésie,
Revenir couvert de lauriers,
Dans les bras de la Poësie;
Donner aux Belles, aux Guerriers,
Opéra, Bal & Comédie;
Se voir craint, chéri, respecté,
Et connaître au sein de la gloire
L'esprit de la société,
Bonheur si rarement goûté
Des Favoris de la Victoire;
Savourer avec volupté
Dans des momens libres d'affaire
Les bons Vers de l'antiquité,
Et quelquefois en daigner faire
Dignes de la postérité;

Semblable vie a de quoi plaire ;
Elle a de la réalité,
Et le plaisir n'eſt point chimére.

Votre Majeſté a fait bien des choſes en peu de tems. Je ſuis perſuadé qu'il n'y a perſonne ſur la terre plus occupée qu'elle & plus entraînée dans la variété des affaires de toute eſpéce. Mais avec ce génie dévorant, qui met tant de choſes dans ſa ſphére d'activité, vous conſerverez toujours cette ſupériorité de raiſon qui vous éléve au-deſſus de ce que vous êtes & de ce que vous faites.

Tout ce que je crains, c'eſt que vous ne veniez à trop mépriſer les hommes. Des millions d'animaux ſans plumes à deux piés qui peuplent la terre, ſont à une diſtance immenſe de votre perſonne, par leur ame comme par leur état. Il y a un beau Vers de Milton.

Amongſt unequals no ſociety.

Il y a encore un autre malheur, c'eſt que Votre Majeſté peint ſi bien les nobles friponneries des Politiques, les ſoins intéreſſés des Courtiſans, &c. qu'elle finira par ſe défier de l'affection des hommes de toute eſpéce, & qu'elle croira qu'il eſt démontré en morale qu'on n'aime point un Roi pour lui-même. SIRE, que je prenne la liberté de faire auſſi ma démonſtration. N'eſt-il pas vrai qu'on ne peut pas s'empêcher d'aimer pour lui-même un homme d'un eſprit ſupérieur qui a bien des talens, & qui joint à tous ces talens-là celui de plaire ? Or s'il arrive

que par malheur ce génie supérieur soit Roi, son état en doit-il empirer ? Et l'aimera-t-on moins, parce qu'il porte une Couronne ? Pour moi je sens que la Couronne ne me refroidit point du tout. Je suis, &c.

LETTRE DU ROI DE PRUSSE A MONSIEUR DE VOLTAIRE.

LETTRE VIII. *

MON CHER VOLTAIRE,

JE crains de vous écrire ; car je n'ai d'autres nouvelles à vous mander, que d'une espéce dont vous ne vous souciez guéres, ou que vous abhorrez. Si je vous disois, par exemple, que des Peuples de différentes contrées d'Allemagne sont sortis du fond de leurs habitations pour se couper la gorge avec d'autres Peuples, dont ils ignoroient jusqu'au nom même, & qu'ils ont été chercher jusques dans un pays fort éloigné : pourquoi ? Parce que leur Maître a fait un Contrat avec un autre Prince, & qu'ils vouloient,

* *A Sélowitz ce 23. Mars* 1742.

joints enſemble, en égorger un troiſiéme : vous me diriez que ces gens ſont fous, ſots & furieux, de ſe prêter au caprice & à la barbarie de leur Maître.

Si je vous diſois que nous nous préparons avec grand ſoin à détruire quelques murailles élevées à grands frais ; que nous faiſons la moiſſon où nous n'avons point ſemé, & les maîtres où perſonne n'eſt aſſez fort pour nous réſiſter : vous vous écrieriez : Ah, barbares! Ah, brigands ! Inhumains que vous êtes, diriez-vous ; les injuſtes n'hériteront point du Royaume des Cieux, ſelon *ſaint Matthieu*, *Chap.* 12. *v.* 34.

Puiſque je prévois ce que vous me diriez ſur ces matiéres, je ne vous en parlerai point, je me contenterai de vous informer qu'un homme dont vous aurez entendu parler ſous le nom du Roi de Pruſſe, apprenant que les Etats de ſon Allié l'Empereur étoient ruinés par la Reine d'Hongrie, eſt volé à ſon ſecours ; qu'il a joint ſes troupes à celles du Roi de Pologne pour opérer une diverſion en Baſſe-Autriche, & qu'il a ſi bien réuſſi, qu'il s'attend dans peu à combattre les principales forces de la Reine d'Hongrie pour le ſervice de ſon Allié. Voilà de la générosité, direz-vous ; voilà du Héroïſme. Cependant, cher Voltaire, le premier tableau & celui-ci ſont les mêmes ; c'eſt la même femme qu'on repréſente, premiérement en cornettes de nuit, lorſqu'elle ſe dépouille de ſes charmes, & enſuite avec ſon fard, ſes dents & ſes pompons. De combien de différentes façons n'enviſage-t-on pas les objets ! Combien les jugemens ne varient-ils point ! les hommes condamnent

nent le soir ce qu'ils approuvoient le matin; ce même Soleil qui leur plaisoit en son aurore, les fatigue en son couchant. De-là viennent ces réputations établies, effacées, & qui se rétablissent pourtant; & nous sommes assez insensés pour nous donner, pour la réputation, du mouvement pendant notre vie entiére. Est-il possible qu'on ne se soit pas détrompé de cette fausse monnoie depuis le tems qu'elle est connue? &c.

AU
ROI DE PRUSSE.

LETTRE IX. *

SIRE,

PENDANT que j'étois malade, Votre Majesté a fait plus de belles actions que je n'ai eu d'accès de fiévre. Je ne pouvois répondre aux derniéres bontés de Votre Majesté. Où aurois-je d'ailleurs adressé ma Lettre? A Vienne? A Presbourg? A Témeswar? Vous pouviez être dans quelqu'une de ces Villes; & même, s'il est un Etre qui puisse se trouver en plusieurs endroits à la fois, c'est assurément votre per-

* Nous n'avons pû trouver la date de cette Lettre. Il paroît qu'elle est de l'année 1742.

ſonne, en qualité d'image de la Divinité, ainſi que le ſont tous les Princes, & d'image très-penſante & très-agiſſante. Enfin, SIRE, je n'ai point écrit, parce que j'étois dans mon lit quand Votre Majeſté couroit à cheval au milieu des neiges & des ſuccès.

D'Eſculape les favoris
Sembloient même me faire accroire,
Que j'irois dans le ſeul pays,
Où n'arrive point votre gloire;
Dans ce pays, dont par malheur,
On ne voit point de Voyageur,
Venir vous dire des nouvelles;
Dans ce pays, où tous les jours
Les ames lourdes & cruelles,
Et des Hongrois & des Pandours,
Vont au Diable au ſon des tambours,
Par votre ordre & pour vos querelles;
Dans ce pays dont tout Chrétien,
Tout Juif, tout Muſulman raiſonne,
Dont on parle en Chaire, en Sorbonne,
Sans jamais en deviner rien,
Ainſi que le Pariſien,
Badaut crédule & ſatirique,
Fait des Romans de politique;
Parle tantôt mal, tantôt bien,
De Belle-Iſle, & de vous peut-être;
Et dans ſon léger entretien
Vous juge à fond ſans vous connaître.

Je n'ai mis qu'un pié ſur le bord du Styx; mais je ſuis très-fâché, SIRE, du nombre des pauvres malheureux que j'ai vû paſſer. Les uns arrivoient de Scharding; les autres de Prague, ou d'Iglau. Ne ceſſerez-

vous point, vous & les Rois vos Confréres, de ravager cette terre, que vous avez, dites-vous, tant d'envie de rendre heureuse?

> Au lieu de cette horrible guerre,
> Dont chacun sent les contre-coups,
> Que ne vous en rapportez-vous
> A ce bon Abbé de Saint Pierre.

Il vous accorderoit tout aussi aisément que Lycurgue partagea les terres de Sparte, & qu'on donne des portions égales aux Moines. Il établiroit les quinze Dominations de Henri IV. Il est vrai pourtant que Henri IV. n'a jamais songé à un tel projet. Les Commis du Duc de Sully, qui ont fait ses Mémoires, en ont parlé; mais le Secrétaire d'Etat Villeroy, Ministres des Affaires Etrangéres, n'en parle point. Il est plaisant qu'on ait attribué à Henri IV. le projet de déranger tant de Trônes, quand il venoit à peine de s'affermir sur le sien. En attendant, SIRE, que la Diette Européanne, ou Européenne, s'assemble pour rendre tous les Monarques modérés & contens, Votre Majesté m'ordonne de lui envoyer ce que j'ai fait depuis peu du siécle de Louis XIV. car elle a le tems de lire quand les autres hommes n'ont point de tems. Je fais venir mes Papiers de Bruxelles; je les ferai transcrire pour obéir aux ordres de Votre Majesté. Elle verra peut-être que j'embrasse un trop grand terrain: mais je travaillois principalement pour elle, & j'ai jugé que la sphére du monde n'étoit pas trop grande. J'aurai donc l'honneur, SIRE,

d'envoyer dans un mois à Votre Majesté un énorme paquet, qui la trouvera au milieu de quelque bataille, ou dans une tranchée. Je ne sçai si vous êtes plus heureux dans tout ce fracas de gloire, que vous l'étiez dans cette douce retraite de Rémusberg?

Cependant, grand Roi, je vous aime
Tout autant que je vous aimai,
Lorsque vous étiez renfermé
Dans Rémusberg & dans vous-même;
Lorsque vous borniez vos exploits
A combattre avec éloquence
L'erreur, les vices, l'ignorance,
Avant de combattre des Rois.

Recevez, SIRE, avec votre bonté ordinaire, mon profond respect, de cette tendre vénération qui ne finira jamais.

VOLTAIRE.



AU ROI DE PRUSSE.

LETTRE X. *

QUAND vous aviez un pere, & dans ce pere un Maître,
Vous étiez Philosophe, & viviez sous vos Loix.
Aujourd'hui mis au rang des Rois,
Et plus qu'eux tous digne de l'être,
Vous servez cependant vingt Maîtres à la fois.
Ces Maîtres sont Tyrans. Le premier c'est la gloire.
Tyran dont vous aimez les fers,
Et qui met au bout de nos Vers,
Ainsi qu'en vos Exploits, *la brillante Victoire.*
La Politique à son côté,
Moins éblouissante, aussi forte,
Méditant, rédigeant, ou rompant un Traité,
Vient mesurer vos pas que cette gloire emporte.
L'intérêt, la fidélité
Quelquefois s'unissant, & trop souvent contraires,
Des amis dangereux, des secrets adversaires:
Chaque jour des desseins & des dangers nouveaux:
Tout écouter, tout voir, & tout faire à propos:
Payer les uns en espérance,
Les autres en raisons, quelques-uns en bons mots;
Faire chérir ses Loix, & craindre sa puissance,
Que d'embarras! que de travaux!
Regner n'est pas un sort aussi doux qu'on le pense.
Qu'il en coûte d'être un Héros!

* *A Paris ce 15. Mars 1742.*

Il ne vous en coûte rien à vous, SIRE, tout cela est naturel ; vous faites de grandes, de sages actions, avec cette même facilité que vous faites de la Musique & des Vers, & que vous écrivez de ces Lettres, qui donneroient à un bel esprit de France une place distinguée parmi les beaux-esprits jaloux de lui.

Je conçois quelque espérance que Votre Majesté raffermira l'Europe comme elle l'a ébranlée, & que mes Confréres les humains vous béniront après vous avoir admiré.

Mon espoir n'est pas uniquement fondé sur le Projet que l'Abbé de Saint Pierre * a envoyé à Votre Majesté. Je présume qu'elle voit les choses que veut voir le Pacificateur trop mal écouté de ce monde, & que le Roi Philosophe sçait parfaitement ce que le Philosophe qui n'est pas Roi s'efforce en vain de deviner.

Je présume encore beaucoup de vos charitables intentions. Mais ce qui me donne une sécurité parfaite, c'est une douzaine de Faiseurs & de Faiseuses de cabrioles, que Votre Majesté fait venir de France dans ses Etats. On ne danse guéres que dans la Paix. Il est vrai que vous avez fait payer les violons à quelques Puissances voisines ; mais c'est pour le bien commun & pour le vôtre. Vous avez rétabli la Dignité

* L'Abbé de *Saint Pierre* a écrit une vingtaine de Volumes sur la Politique. Il envoyoit souvent au Roi de Prusse & à d'autres Princes, des projets d'une pacification générale. Le Cardinal du Bois appelloit ses Ouvrages, *les rêves d'un homme de bien*.

& les Prérogatives des Electeurs. Vous êtes devenu tout-d'un-coup l'Arbitre de l'Allemagne ; & quand vous avez fait un Empereur, il ne vous en manque que le Titre. Vous avez avec cela cent vingt mille hommes bien faits, bien armés, bien vêtus, bien nourris, bien affectionnés. Vous avez gagné des Batailles & des Villes à leur tête : c'est à vous à danser. SIRE, Voiture vous auroit dit, *que vous avez l'air à la danse* ; mais je ne suis pas aussi familier que lui avec les grands-hommes & avec les Rois, & il ne m'appartient pas de jouer aux *Proverbes* avec eux.

Au lieu de douze bons Académiciens, vous avez donc, SIRE, douze bons Danseurs. Cela est plus aisé à trouver, & beaucoup plus gai. On a vû quelquefois des Académiciens ennuyer un Héros, & des Acteurs de l'Opéra le divertir.

Cet Opéra dont Votre Majesté décore Berlin, ne l'empêche pas de songer aux Belles-Lettres. Chez vous un goût ne fait pas tort à l'autre. Il y a des ames qui n'ont pas un seul goût, votre ame les a tous ; & si Dieu aimoit un peu le genre-humain, il accorderoit cette universalité à tous les Princes, afin qu'ils pussent discerner le bon en tout genre, & le protéger. C'est pour cela que je m'imagine qu'ils sont faits originairement.

Je connais quelques Acteurs pour la Tragédie, qui ne sont pas sans talens, & qui pourroient convenir à Votre Majesté ; car je me flatte qu'elle ne se bornera pas à des galimatias Italiens, & à des gambades Françaises. Le Héros aimera toujours le Théâtre

qui représente les Héros. Puissiez-vous, SIRE, jouir bientôt de toutes sortes de plaisirs, comme vous avez acquis toutes sortes de gloire. C'est le vœu sincère de votre admirateur, de votre sujet, qui malheureusement ne vit point dans vos Etats ; d'un esprit pénétré de la grandeur du vôtre, & d'un cœur qui s'intéresse à votre bonheur autant que vous-même.

Recevez, SIRE, avec votre bonté ordinaire, mes très-profonds respects.

AU

ROI DE PRUSSE.

LETTRE XI. *

Le Salomon du Nord en est donc l'Alexandre;
Et l'amour de la terre en est aussi l'effroi.
Vos ennemis doivent apprendre
Qu'il faut que les Guerriers prennent de vous la loi,
Comme on vit les Sçavans la prendre.
J'aime peu les Héros, ils font trop de fracas ;
Je hais ces Conquérans, fiers ennemis d'eux-mêmes,
Qui dans les horreurs des combats
Ont placé le bonheur suprême,
Cherchant par-tout la mort, & la faisant souffrir
A cent mille hommes leurs semblables.
Plus leur gloire a d'éclat, plus ils sont haïssables.
O Ciel ! que je dois vous haïr !

* *A Paris ce 26. Mai 1742.*

Je vous aime pourtant, malgré tout ce carnage
Dont vous avez souillé les champs de nos Germains,
Malgré tous ces Guerriers que vos vaillantes mains
Font passer au sombre rivage.
Vous êtes un Héros; mais vous êtes un Sage:
Votre raison maudit les exploits inhumains
Où vous força votre courage.
Au milieu des canons sur des morts entassés,
Affrontant le trépas, & fixant la victoire,
Du sang des malheureux cimentant votre gloire;
Je vous pardonne tout, si vous en gémissez.

Je songe à l'humanité, SIRE, avant de songer à vous-même; mais après avoir, en Abbé de Saint Pierre, pleuré sur le genre-humain, dont vous devenez la terreur, je me livre à toute la joie que me donne votre gloire. Cette gloire sera complette, si Votre Majesté force la Reine de Hongrie à recevoir la Paix, & les Allemans à être heureux. Vous voilà le Héros de l'Allemagne, & l'Arbitre de l'Europe; vous en serez le Pacificateur, & nos Prologues d'Opera seront pour vous.

La fortune qui se joue des hommes, mais qui vous semble asservie, arrange plaisamment les événemens de ce monde. Je sçavois bien que vous feriez de grandes actions; j'étois sûr du beau siécle que vous alliez faire naître; mais je ne me doutois pas, quand le Comte du Four alloit voir le Maréchal de Broglie, & qu'il n'en étoit pas trop content, qu'un jour ce Comte du Four auroit la bonté de marcher avec une armée triomphante au secours du Maréchal, & le délivreroit par une victoire. Votre Majesté n'a pas

daigné jusqu'à présent instruire le monde des détails de cette journée. Elle a eu, je croi, autre chose à faire que des relations : mais votre modestie est trahie par quelques témoins oculaires, qui disent tous qu'on ne doit le gain de la bataille qu'à l'excès de courage & de prudence que vous avez montré. Ils ajoûtent, que mon Héros est toujours sensible, & que ce même homme qui fait tuer tant de monde, est au chevet du lit de Mr de Rotembourg. Voilà ce que vous ne mandez point, & que vous pourriez pourtant avouer, comme des choses qui vous sont toutes naturelles.

Continuez, SIRE ; mais faites autant d'heureux au moins dans ce monde, que vous en avez ôté ; que mon Alexandre redevienne Salomon le plutôt qu'il pourra, & qu'il daigne se souvenir quelquefois de son ancien admirateur, de celui qui par le cœur est à jamais son sujet, de celui qui viendroit passer sa vie à vos piés, si l'amitié, plus forte que les Rois & les Héros, ne le retenoit pas, & qui sera attaché à jamais à Votre Majesté avec le plus profond respect & la plus tendre vénération.

VOLTAIRE.

AU

ROI DE PRUSSE.

LETTRE XII. *

Vous laissez reposer la foudre & les trompettes,
Et sans plus étaler ces raisons du plus fort,
Dans vos fiers Arsenaux, Magazins de la mort,
De vingt mille canons les bouches sont muettes.
J'aime mieux des soupers, des Opéras nouveaux,
Des passe-piés Français, des frédons italiques,
Que tous ces bataillons d'assassins héroïques,
Gens sans esprit, & fort brutaux.
Quand verrai-je élever par vos mains triomphantes,
Du Palais des plaisirs les colonnes brillantes?
Quand verrai-je à Charlotembour,
Du fameux Polignac, † les marbres respectables,
Des antiques Romains ces Monumens durables,
Accourir à votre ordre, embellir votre Cour?
Tous ces bustes fameux semblent déja vous dire,
Que faisons-nous à Rome, au milieu des débris
Et des beaux Arts, & de l'Empire,
Parmi ces Capuchons blancs, noirs, minimes, gris,
Arlequins en soutane, & Courtisans en mitre,
Portans au Capitole, au Temple des Guerriers,
Pour Aigle des *Agnus*, des bourdons pour lauriers?

* *A Bruxelles ce 2. Septembre* 1742.

† En ce tems-là Frédéric le Grand III. Roi de Prusse avoit fait acheter à Paris toutes les Statues que le Cardinal de Polignac avoit fait venir de Rome.

Ah! loin des Monsignors, tremblans dans l'Italie,
Restons dans ce Palais, le Temple du génie;
Chez un Roi, vraiment Roi, fixons-nous aujourd'hui;
Rome n'est que la Sainte, & l'autre est avec lui.

Sans doute, SIRE, que les Statues du Cardinal de Polignac vous disent souvent de ces choses-là. Mais j'ai aujourd'hui à faire parler une beauté, qui n'est pas de marbre, & qui vaut bien toutes vos Statues.

Hier je fus en présence
De deux yeux mouillés de pleurs,
Qui m'expliquoient leurs douleurs
Avec beaucoup d'éloquence.
Ces yeux qui donnent des loix
Aux ames les plus rebelles,
Font briller leurs étincelles
Sur le plus friand minois
Qui soit aux murs de Bruxelles.

Ces yeux, SIRE, & ce très-joli visage, appartiennent à Madame Valstein, ou Vallenstein, l'une des petites-niéces de ce fameux Duc de Valstein, que l'Empereur Ferdinand fit si proprement tuer au saut-du-lit par quatre honnêtes Irlandois, ce qu'il n'eut pas fait assurément s'il avoit pû voir sa petite niéce.

Je lui demandai pourquoi
Ses beaux yeux versoient des larmes?
Elle, d'un ton plein de charmes,
Dit: C'est la faute du Roi.

Les Rois font ces fautes-là quelquefois, répondis-je; ils ont fait pleurer de beaux yeux, sans compter

le grand nombre des autres qui ne prétendent pas à la beauté.

Leur tendresse, leur inconstance,
Leur ambition, leurs fureurs,
Ont fait souvent verser des pleurs
En Allemagne comme en France.

Enfin j'appris que la cause de sa douleur, vient de ce que le Comte de ..... est pour six mois les bras croisés, par l'ordre de Votre Majesté, dans le Château de Vezel. Elle me demanda ce qu'il falloit qu'elle fit pour le tirer de-là. Je lui dis qu'il y avoit deux maniéres; la premiére, d'avoir une armée de cent mille hommes, & d'assiéger Vezel. La seconde, de se faire présenter à Votre Majesté, & que cette façon-là étoit incomparablement la plus sûre.

Alors j'apperçus dans les airs
Ce premier Roi de l'Univers,
L'Amour, qui de Valstein vous portoit la demande,
Et qui disoit ces mots, que l'on doit retenir:
» Alors qu'une belle commande,
» Les autres Souverains doivent tous obéir.



AU

ROI DE PRUSSE.

LETTRE XIII. *

SIRE,

J'AI reçu votre Lettre aimable,
Et vos Vers fins & délicats,
Pour prix de l'énorme fatras
Dont, moi Pédant, je vous accable.
C'est ainsi qu'un franc discoureur,
Croyant captiver le suffrage
De quelque esprit supérieur,
En de longs argumens s'engage.
L'homme d'esprit, par un bon mot,
Répond à tout ce verbiage,
Et le discoureur n'est qu'un sot.

Votre humanité est plus adorable que jamais : il n'y a plus moyen de vous dire toujours Votre Majesté. Cela est bon pour des Princes de l'Empire, qui ne voient en vous que le Roi : mais moi qui vois l'homme, & qui ai quelquefois de l'entousiasme, j'oublie dans mon yvresse le Monarque, pour ne songer qu'à cet homme enchanteur.

* *A Paris ce 2. Octobre* 1743.

Dites-moi, par quel Art sublime
Vous avez pû faire à la fois
Tant de progrès dans l'Art des Róis,
Et dans l'Art charmant de la rime ?
Cet Art des Vers est le premier,
Il faut que le monde l'avoue ;
Car des Rois que ce monde loue,
L'un fut prudent, l'autre guerrier ;
Celui-ci, guai, doux & paisible,
Joignit le myrthe à l'olivier ;
Fut indolent & familier ;
Cet autre ne fut que terrible.
J'admire leurs talens divers,
Moi qui compile leur Histoire.
Mais aucun d'eux n'obtint la gloire
De faire de si jolis Vers.

Si la Reine de Hongrie, & le Roi mon Seigneur & Maître, voyoient la Lettre de Votre Majesté, ils ne pourroient s'empêcher de rire, malgré le mal que vous avez fait à l'une, & le bien que vous n'avez pas fait à l'autre. Votre comparaison d'une Coquette, & même de quelque chose de mieux, qui a donné des faveurs un peu cuisantes, & qui se moque de ses Galants dans les remédes, est une chose aussi plaisante qu'en aient dit les Césars & les Antoines, & les Octaves vos devanciers, gens à grandes actions & à bons mots. Faites comme vous l'entendrez avec les Rois : battez les, quittez-lez, querellez-vous, racommodez-vous ; mais ne soyez jamais inconstant pour les particuliers qui vous adorent.

Vos faveurs étoient dangereuſes
Aux Rois qui le méritent bien.
Tous ces Héros-là n'aiment rien,
Et leurs promeſſes ſont trompeuſes.
Mais moi qui ne vous trompe pas,
Et dont l'amour toujours fidelle
Sent tout le prix de vos appas;
Moi qui vous euſſe aimé cruelle,
Je jouïrai ſans repentir
Des careſſes & du plaiſir
Que fait votre Muſe infidelle.

Il pleut ici de mauvais Livres & de mauvais Vers. Mais comme Votre Majeſté ne juge pas de tous nos Guerriers par l'aventure de Lints, elle ne juge pas non plus de l'eſprit des Français par les Etrennes de la Saint Jean, ni par les groſſiéretés de *l'Abbé des Fontaines*.

Il n'y a rien de nouveau parmi nos Sibarites de Paris. Voici le ſeul trait digne, je croi, d'être conté à Votre Majeſté. Le Cardinal de Fleury, après avoir été aſſez malade, s'aviſa, il y a deux jours, ne ſçachant que faire, de dire la Meſſe à un petit Autel, au milieu d'un jardin, où il geloit. Mr Amelot & Mr de Breteuil arriverent, & lui dirent, qu'il ſe jouoit à ſe tuer. *Bon, bon, Meſſieurs*, dit-il, *vous êtes des douillets*. A quatre-vingt-dix ans, quel homme! SIRE, vivez autant, duſſiez-vous dire la Meſſe à cet âge, & moi la ſervir. Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

AU

AU

ROI DE PRUSSE.

LETTRE XIV. *

SIRE,

JE reçois une Lettre de Berlin du 25. Décembre: elle contient deux grands articles; un plein de bonté, de tendresse & d'attention à me combler des bienfaits les plus flatteurs. Le second article est un Ouvrage bien fort de Métaphysique. On croiroit que cette Lettre est de Mr de Leibnitz ou de Mr Volfius, & cependant elle est d'un Roi. Vous m'ordonnez de me jetter dans la nuit de la Métaphysique, pour oser disputer contre les Leibnitzs, les Volfs & les Frédérics. Me voilà comme Ajax, combattant dans l'obscurité, & disant aux Dieux, *Rendez-nous le jour.*

1. J'avoue d'abord que l'opinion de la *Raison suffisante* de Mrs Wolf & de Leibnitz est une idée très-belle; c'est-à-dire, très-vraie: car enfin il n'y a rien qui n'ait une raison de son existence. Mais cette idée exclut-elle la liberté de l'homme?

2. Qu'entens-je par liberté? Le pouvoir de penser

* On n'a pas trouvé la date dans la copie.

& d'opérer des mouvemens en conséquence; pouvoir très-borné sans doute, comme toutes nos facultés. Car, SIRE, plus vous êtes grand, plus vous sentez que l'homme est peu de chose.

3. Est-ce un autre qui fait tout cela pour moi? Si c'est moi, je suis libre; car être libre, c'est agir; ce qui est passif n'est point libre. Est ce un autre qui agit pour moi? Je suis donc trompé par cet autre, quand je croi être un agent.

4. Quel est cet autre qui me tromperoit? S'il y a un Dieu, c'est lui qui me trompe continuellement: c'est l'Etre infiniment sage, infiniment conséquent, qui sans raison suffisante s'occupe éternellement d'erreur, chose opposée directement à son essence, qui est la vérité. S'il n'y a point de Dieu; qui est-ce qui me trompe? Est-ce la matiére, qui d'elle-même n'a point l'intelligence?

5. Pour nous prouver, malgré ce sentiment intérieur, malgré ce sentiment que nous nous rendons de notre liberté; pour nous prouver, dis-je, que cette liberté n'existe pas, il faut prouver nécessairement qu'elle est impossible. Cela me paraît incontestable. Voyons comment la liberté seroit impossible.

6. Cette liberté ne peut être impossible que de deux façons, ou parce qu'il n'y a aucun Etre qui puisse la donner, ou parce qu'elle est en elle-même contradictoire avec notre malheureuse machine; comme un carré rond est une contradiction, *&c.* Or l'idée de la liberté de l'homme ne portant rien en soi de contradictoire, reste à voir si l'Etre infini & Créateur est

libre; & si étant libre, il peut donner une petite partie de cet attribut à l'homme, comme il lui a donné une petite portion d'intelligence.

7. Si Dieu n'est pas libre, il n'est pas un agent, donc il n'est pas Dieu. Ou s'il est libre, s'il est tout-puissant, il suit qu'il peut donner à l'homme la liberté. Reste donc à sçavoir quelle raison on auroit de croire qu'il ne nous a pas fait ce présent.

8. On prétend que Dieu ne nous a pas donné la liberté, parce que si nous étions des agens, nous serions en cela indépendans de lui. Que feroit Dieu, dit-on, pendant que nous agirions nous-mêmes? Je répons, que Dieu fait, lorsque les hommes agissent, ce qu'il faisoit avant qu'ils fussent, & ce qu'il fera quand ils ne seront plus: que son pouvoir n'en est pas moins nécessaire à la conservation de ses ouvrages, & que cette communication qu'il nous a fait d'un peu de liberté ne nuit en rien à sa puissance infinie.

9. On nous objecte que nous sommes quelquefois emportés malgré nous, *&c.* Je répons: donc nous sommes quelquefois maîtres de nous. La maladie prouve la santé, & la liberté est la santé de l'ame.

10. On objecte que l'assentiment de notre esprit est toujours nécessaire; que la volonté suit cet assentiment, *&c.* donc, dit-on, nous voulons, nous agissons nécessairement. Je répons, qu'en effet on désire nécessairement: mais désir & volonté sont deux choses très-différentes, & si différentes, qu'un homme veut & fait souvent ce qu'il ne désire pas. Com-

battre ses désirs est le plus bel effet de la liberté ; & je croi qu'une des grandes sources du mal-entendu qui est entre les hommes sur cet article, vient de ce que l'on confond souvent la volonté & le désir.

11. On objecte que si nous étions libres, il n'y auroit point de Dieu. Je crois, au contraire, que ce n'est que parce qu'il y a un Dieu, que nous sommes libres ; car si tout étoit nécessaire ; si ce monde existoit par lui même, d'une nécessité absolue inhérente dans sa nature, (ce qui fourmille de contradictions) il est certain qu'en ce cas tout s'opéreroit par des mouvemens liés nécessairement ensemble : donc il n'y auroit alors aucune liberté ; donc sans Dieu point de liberté. Je suis bien surpris des raisonnemens échappés sur cette matiére à l'illustre Mr Leibnitz.

12. Le plus terrible argument qu'on ait jamais apporté contre la liberté, est l'impossibilité d'accorder avec elle la préscience de Dieu ; & quand on me dit ; *Dieu sçait ce que vous ferez dans vingt ans ; donc ce que vous ferez dans vingt ans est d'une nécessité absolue* : j'avoue que je suis à bout, & que tous les Philosophes qui ont voulu concilier les futurs contingens avec la préscience Divine, ont été de bien mauvais négociateurs. Il y en a d'assez déterminés pour dire que Dieu peut très-bien ignorer l'avenir, à peu-près (s'il est permis de parler ainsi) comme un Roi peut ignorer ce que fera un Général à qui il aura donné carte-blanche. C'est le sentiment des

Sociniens. On objecte à ces raisons-là, que Dieu voit en un instant l'avenir, le passé, le présent; que l'Eternité est instantanée pour lui. Mais ils répondent, qu'ils n'entendent pas ce langage, & qu'une éternité, qui est un instant, leur paraît aussi absurde qu'une immensité qui n'est qu'un point.

Ne pourroit-on pas, sans être aussi hardi qu'eux, dire que Dieu prévoit nos actions libres, à-peu-près comme un homme d'esprit prévoit le parti que prendra dans telle occasion un homme dont il connaît le caractère? La différence sera, qu'un homme prévoit à tort & à travers, & que Dieu prévoit avec une justesse infinie. L'homme devine très-mal, & Dieu prévoit très-bien. C'est le sentiment de Clarke, ce grand férailleur en Métaphysique. J'avoue que tout cela me paraît très-hazardé, & que c'est un aveu plutôt qu'une solution de la difficulté. J'avoue enfin, SIRE, qu'on fait contre la liberté d'excellentes objections; mais on en fait d'aussi bonnes contre l'existence de Dieu; & comme malgré les difficultés extrêmes contre la création & contre la Providence, je croi néanmoins la création & la Providence, aussi je me croi libre, (jusqu'à un certain point, s'entend) malgré les puissantes objections que l'on fera toujours contre cette malheureuse liberté.

Je croi donc écrire à Votre Majesté, non pas comme à un Automate créé pour être à la tête de quelques milliers de Marionnettes humaines; mais comme à un Etre des plus libres & des plus sages

que Dieu ait jamais daigné créer. Si vous pensez, SIRE, que nous sommes de pures machines, que deviendroit l'amitié dont vous faites vos délices? De quel prix seroient les grandes actions que vous ferez? Quelle reconnaissance vous devra-t-on des soins que Votre Majesté prendra de rendre les hommes plus heureux & meilleurs? Comment enfin regarderiez-vous l'attachement qu'on a pour votre personne, les services qu'on vous rendra, le sang qu'on versera pour vous? Quoi! le plus généreux, le plus tendre, le plus sage des hommes verroit tout ce qu'on feroit pour lui plaire, du même œil dont on voit des roues de moulins tourner par le courant de l'eau, & se briser à force de servir? Non, SIRE, votre ame est trop noble pour souffrir qu'on la prive ainsi de son plus beau partage, &c.



A MONSIEUR LE PRINCE DE VENDÔME.*

LETTRE XV.

De Sully, salut & bon vin,
Au plus aimable de nos Princes,
De la part de l'Abbé Courtin,
Et d'un Rimailleur des plus minces,
Que son bon Ange & son Lutin
Ont envoyé dans ces Provinces.

Vous voyez, Monseigneur, que l'envie de faire quelque chose pour vous a réuni deux hommes bien différens.

L'un gras, rond, gros, court, séjourné,
Citadin de Papimanie,
Porte un teint de Prédestiné,
Avec la troupe rebondie.
Sur son front, respecté du tems,
Une fraicheur toujours nouvelle,
Au bon Doyen de nos galans,
Donne une jeunesse éternelle.

* C'est le frere du Duc de Vendôme. Il étoit Grand Prieur de France, L'Abbé *Courtin* étoit un de ses amis, fils d'un Conseiller-d'Etat, & homme de Lettres. Il étoit tel qu'on le dépeint ici.

L'autre dans Papefigue est né,
Maigre, long, sec & décharné,
N'ayant eu croupe de sa vie,
Moins malin qu'on ne vous le dit;
Mais peut-être de Dieu maudit,
Puisqu'il aime & qu'il versifie.

Notre premier dessein étoit d'envoyer à Votre Altesse un Ouvrage dans les formes, moitié Vers, moitié Prose, comme en usoient les *Chapelles*, les *des Barreaux*, les *Hamiltons*, contemporains de l'Abbé, & nos Maîtres. J'aurois presque ajoûté *Voiture*, si je ne craignois de fâcher mon Confrére, qui prétend, je ne sçai pourquoi, n'être pas assez vieux pour l'avoir vû.

Comme il y a des choses assez hardies à dire par le tems qui court; le plus sage de nous deux, qui n'est pas moi, ne vouloit en parler qu'à condition qu'on n'en sçauroit rien.

Il alla donc vers le Dieu du mystère,
Dieu des Normands, par moi très-peu fêté,
Qui parle bas, quand il ne peut se taire,
Baisse les yeux & marche de côté.
Il favorise, & certes c'est dommage,
Force fripons; mais il conduit le sage.
Il est au Bal, à l'Eglise, à la Cour,
Au tems jadis il a guidé l'amour.

Malheureusement ce Dieu n'étoit pas à Sully; il étoit en tiers, dit-on, entre.... & Madame de.... sans cela nous eussions achevé notre Ouvrage sous ses yeux.

Nous

Nous eussions peint les Jeux voltigeans sur vos traces,
Et cet esprit charmant, au sein d'un doux loisir,
Agréable dans le plaisir,
Héroïque dans les disgraces.
Nous vous eussions parlé de ces bienheureux jours,
Jours consacrés à la tendresse.
Nous vous eussions avec adresse
Fait la peinture des Amours,
Et des Amours de toute espéce.
Vous en eussiez vû de Paphos,
Vous en eussiez vû de Florence,
Mais avec tant de bienséance,
Que le plus âpre des dévots
N'en eût pas fait la différence.
Bacchus y paraîtroit de Tocane échauffé,
D'un bonnet de pampre coëffé,
Célébrant avec vous sa plus joyeuse Orgie,
L'imagination seroit à son côté,
De ses brillantes fleurs ornant la volupté
Entre les bras de la folie.
Petits soupers, jolis festins,
Ce fut parmi vous que nâquirent
Mille vaudevilles malins,
Que les Amours à rire enclins,
Dans leurs sotisiers recueillirent,
Et que j'ai vûs entre leurs mains.
Ah! que j'aime ces Vers badins,
Ces riens naïfs & pleins de grace,
Tels que l'ingénieux *Horace*
En eût fait l'ame d'un repas,
Lorsqu'à table il tenoit sa place,
Avec Auguste & Mécénas.

Voilà un faible craïon du Portrait que nous voulions faire. Mais

Il faut être inſpiré pour de pareils écrits,
Nous ne ſommes point beaux eſprits,
Et notre flageolet timide
Doit céder cet honneur charmant,
Au luth aimable, au luth galant
De ce Succeſſeur de *Clément*,
Qui dans votre Temple réſide. *
Sçachez donc que l'oiſiveté
Fait ici notre grande affaire.
Jadis de la Divinité
C'étoit le partage ordinaire,
C'eſt le vôtre, & vous m'avouerez,
Qu'après tant de jours conſacrés
A Mars, à la Cour, à Cithère,
Lorſque de tout on a tâté,
Tout fait, ou du moins tout tenté;
Il eſt bien doux de ne rien faire.

* L'Abbé de *Chaulieu* demeuroit au Temple, qui appartient aux Grands-Prieurs de France. C'étoit autrefois la demeure des Templiers.



A MONSIEUR

L'ABBÉ DE CHAULIEU.

LETTRE XVI. *

A VOUS, l'*Anacréon* du Temple ;
A vous le Sage si vanté,
Qui nous prêchez la volupté,
Par vos Vers & par votre exemple ;
Vous, dont le luth délicieux,
Quand la goute au lit vous condamne,
Rend des sons aussi gracieux
Que quand vous chantez la Tocane
Assis à la table des Dieux.

Je vous écris de Sully où Chapelle a demeuré, c'est-à-dire, s'est enyvré deux ans de suite. Je voudrois bien qu'il eût laissé dans ce Château un peu de son talent Poëtique, cela accommoderoit fort ceux qui veulent vous écrire. Mais comme on prétend qu'il vous l'a laissé tout entier, j'ai été obligé d'avoir recours à la magie dont vous m'avez tant parlé.

* *De Sully le 5. Juillet* 1717.
Cette Lettre, mêlée de prose & de vers, est un des premiers ouvrages de notre Auteur. *Chapelle*, dont il est ici question, étoit un homme d'un génie facile & libertin ; il avoit beaucoup bû, ce qui fit beaucoup de tort à sa santé, & enfin à son esprit.

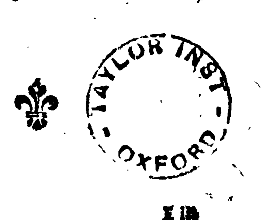
Et dans une tour assez sombre
Du Château qu'habita jadis
Le plus léger des beaux esprits,
Un beau soir j'évoquai son ombre :
Aux Déités des sombres lieux
Je ne fis point de sacrifice,
Comme ces fripons, qui des Dieux
Chantoient autrefois le service ;
Où la Sorciére *Pitonisse*,
Dont la grimace & l'artifice
Avoient fait dresser les cheveux
A ce sot Prince des Hébreux,
Qui crut bonnement que le Diable,
D'un Prédicateur ennuyeux,
Lui montroit le spectre effroyable.
Il n'y faut point tant de façon,
Pour une ombre aimable & legére :
C'est bien assez d'une chanson,
Et c'est tout ce que je puis faire.
Je lui dis sur mon violon :
Eh ! de grace, Monsieur *Chapelle*,
Quittez le manoir de *Pluton*,
Pour cet enfant qui vous appelle ;
Mais non, sur la voûte éternelle,
Les Dieux vous ont reçu, dit-on,
Et vous ont mis entre *Apollon*
Et le fils jouflu *de Semele*.
Du haut de ce divin canton,
Descendez, aimable *Chapelle*.
Cette familiére Oraison,
Dans la demeure fortunée
Reçut quelque approbation ;
Car enfin, quoique mal tournée,
Elle étoit faite en votre nom.
Chapelle vint. A son approche,

Je sentis un transport soudain ;
Car il avoit sa lire en main.
Et son Gassendi * dans sa poche ;
Il s'appuyoit sur *Bachaumont*,
Qui lui servit de compagnon
Dans le récit de ce voyage,
Qui, du plus charmant badinage,
Fut la plus charmante leçon.

Je lui demandai comme il s'y prenoit autrefois dans le monde,

Pour chanter toujours sur sa lyre
Ces Vers aisés, ces Vers coulans,
De la nature heureux enfans,
Où l'Art ne trouve rien à dire.
L'Amour, me dit-il, & le vin,
Autrefois me firent connaître
Les graces de cet Art Divin :
Puis à *Chaulieu* l'Epicurien
Je servis quelque tems de Maître ;
Il faut que *Chaulieu* soit le tien.

* *Gassendi* avoit élevé la jeunesse *de Chapelle*, qui devint grand Partisan du Systême de Philosophie de son Précepteur. Toutes les fois qu'il s'enyvroit, il expliquoit le Systême aux Convives, & lorsqu'ils étoient sortis de table, il continuoit la leçon au Maître-d'Hôtel.



A MONSIEUR
DE FONTENELLE.

LETTRE XVIII. *

Les Dames qui sont à Villars, Monsieur, se sont gâtées par la lecture de vos Mondes. Il vaudroit mieux que ce fût par vos Eglogues, & nous les verrions plus volontiers ici Bergéres, que Philosophes. Elles mettent à observer les Astres un tems qu'elles pourroient beaucoup mieux employer; & comme leurs goûts décident des nôtres, nous nous sommes tous faits Physiciens pour l'amour d'elles.

Le soir sur des lits de verdure,
Lits que de ses mains la nature,
Dans ces jardins délicieux,
Forma pour une autre aventure,
Nous brouillons tout l'ordre des Cieux;
Nous prenons Venus pour Mercure;
Car vous sçaurez qu'ici l'on n'a,
Pour examiner les Planettes,
Au lieu de vos longues lunettes,
Que des lorgnettes d'Opéra.

Comme nous passons la nuit à observer les Etoiles, nous négligeons fort le Soleil, à qui nous ne ren-

* *De Villars le* 1. *Septembre* 1720.

dons visite que lorsqu'il a fait deux tiers de son tour. Nous venons d'apprendre tout-à-l'heure qu'il a paru de couleur de sang tout le matin; qu'ensuite, sans que l'air fût obscurci d'aucun nuage, il a perdu sensiblement de sa lumiére & de sa grandeur. Nous n'avons sçu cette nouvelle que sur les cinq heures du soir. Nous avons mis la tête à la fenêtre, & nous avons pris le Soleil pour la Lune, tant il étoit pâle. Nous ne doutons point que vous n'ayïez vû la même chose à Paris.

C'est à vous que nous nous adressons, Monsieur, comme à notre Maître. Vous sçavez rendre aimable les choses que beaucoup d'autres Philosophes rendent à peine intelligibles; & la nature devoit à la France & à l'Europe un homme comme vous, pour corriger les Sçavans, & pour donner aux ignorans le goût des sciences.

Or dites-nous donc, Fontenelles,
Vous, qui par un vol imprévû,
De Dédale prenant les aîles,
Dans les Cieux avez parcouru
Tant de carriéres immortelles,
Où Saint Paul avant vous a vû
Force beautés surnaturelles,
Dont très-prudemment il s'est tu.
Du Soleil par vous si connu,
Ne sçavez-vous point de nouvelles?
Pourquoi sur un char tout sanglant
A-t-il commencé sa carriére?
Pourquoi perd-il, pâle & tremblant,
Et sa grandeur & sa lumiére?

Que dira le *Boulainvilliers* *
Sur ce terrible phénoméne ?
Va-t-il a des Peuples entiers
Annoncer leur perte prochaine ?
Verrons-nous des incursions,
Des Edits, des Guerres sanglantes,
Quelques nouvelles Actions,
Ou le retranchement des Rentes ?
Jadis quand vous étiez Pasteur,
On vous eût vû sur la fougére
A ce changement de couleur,
Du Dieu brillant qui nous éclaire,
Annoncer à votre Bergére
Quelque changement dans son cœur.
Mais depuis que votre Apollon
Voulut quitter la Bergerie,
Pour Euclide & pour Varignon,
Et les rubans de Céladon,
Pour l'Astrolabe d'Uranie,
Vous nous parlerez le jargon
De calcul, de réfraction.
Mais daignez un peu, je vous prie,
Si vous voulez parler raison,
Nous l'habiller en Poësie :
Car sçachez que dans ce canton
Un trait d'imagination
Vaut cent pages d'Astronomie.

* Le Comte de Boulainvilliers, homme d'une grande érudition, mais qui avoit la faiblesse de croire à l'Astrologie. Le Cardinal de Fleury disoit de lui, qu'il ne connaissoit ni l'avenir, ni le passé, ni le présent. Cependant il a fait de très-belles recherches sur l'Histoire de France.

RÉPONSE
DE MONSIEUR
DE FONTENELLE
A MONSIEUR
DE VOLTAIRE.

LETTRE XIX. *

Vous dites donc, gens de Village,
Que le Soleil à l'horison
Avoit assez mauvais visage.
Eh bien quelque subtil nuage
Vous avoit fait la trahison
De défigurer son image.
Elle étoit là comme en prison,
D'un air malade; mais je gage
Que le drôle en son haut étage
Ne craignoit point la pamoison.

* Cette réponse de M. de Fontenelle est la seule qui nous soit tombée entre les mains. Il en fit une autre adressée à Madame la Maréchale de Villars, qui vaut beaucoup mieux, & dans laquelle est ce vers: *Il faut des hochets pour tout âge.* Mais nous n'avons pû retrouver cette piéce.

Vous n'en ſçaurez pas davantage ;
Et voici ma peroraiſon.
Adieu, votre jeune ſaiſon
A tout autre ſoin vous engage ;
L'ignorance eſt ſon appanage,
Avec les plaiſirs à foiſon ;
Convenable & doux aſſemblage !
J'avouerai bien, & j'en enrage,
Que le ſçavoir & la raiſon
N'eſt preſqu'auſſi qu'un badinage ;
Mais badinage de griſon.
Que de ſon brillant équipage,
Toujours de maiſon en maiſon
L'inquiet Phœbus déménage ;
Laiſſez-le en paix faire voyage,
Rabattez-vous ſur le gazon ;
Un gazon, canapé ſauvage,
Des ſoucis de l'humain lignage
Eſt un puiſſant contrepoiſon.
Pour en avoir bien ſçu l'uſage,
On chante encore en vieux langage
Martin, & l'adroite Aliſon.
Ce n'eſt pourtant pas que je doute,
Qu'un beau jour qui ſera bien noir,
Le pauvre Soleil ne s'encroute,
En nous diſant, Meſſieurs, bon ſoir ;
Cherchez dans la céleſte voute
Quelqu'autre qui vous faſſe voir ;
Pour moi j'en ai fait mon devoir,
Et moi-même ne vois plus goute.

Encore un coup, Messieurs, bon soir :
Et peut-être en son désespoir
Osera-t-il rimer en oute,
Si quelque Déesse n'écoute.
Mais sur notre triste manoir
Combien de maux fera pleuvoir
Cette céleste banqueroute !
On allumera maint bougeoir,
Mais qui n'aura pas grand pouvoir.
Tout sera pêle-mêle, & toute
Société sera dissoute,
Sans qu'on dise jusqu'au revoir.
Chacun de l'éternel dortoir
Enfilera bientôt la voute,
Sans tester & sans laisser d'hoir ;
Et ce que le plus je redoute,
Chacun demandera l'absoute,
Et croira ne plus rien valoir.



A MONSIEUR
LE PRESIDENT
HENAULT,
Auteur d'un Ouvrage excellent sur l'Histoire de France.

LETTRE XVII. *

O DÉESSE de la santé,
Fille de la sobriété,
Et mere des plaisirs du Sage,
Qui sur le matin de notre âge
Fais briller ta vive clarté,
Et répans ta sérénité
Sur le soir d'un jour plein d'orage.

O Déesse, exauce mes vœux;
Que ton étoile favorable
Conduise ce mortel aimable:
Il est si digne d'être heureux!
Sur Henault tous les autres Dieux
Versent la source inépuisable
De leurs dons les plus précieux.
Toi, qui seule tiendrois lieu d'eux,
Serois-tu seule inéxorable?

* *A Cirey ce* 1. *Septembre* 1744.

Ramene à ses amis charmans,
Ramene à ces belles demeures
Ce bel-esprit de tous les tems,
Cet homme de toutes les heures.
Orne pour lui, pour lui suspens
La course rapide du tems :
Il en fait un si bel usage !
Les devoirs & les agrémens,
En font chez lui l'heureux partage.
Les femmes l'ont pris si souvent
Pour un ignorant agréable ;
Les gens en *us* pour un Sçavant;
Et le Dieu jouflu de la table,
Pour un connaisseur si gourmand !
Qu'il vive autant que son Ouvrage ;
Qu'il vive autant que tous les Rois,
Dont il nous décrit les exploits,
Et la faiblesse & le courage,
Les mœurs, les passions, les Loix,
Sans erreur & sans verbiage.
Qu'un bon estomac soit le prix
De son cœur, de son caractère,
De ses Chansons, de ses Ecrits.
Il a tout ; il a l'art de plaire,
L'art de nous donner du plaisir,
L'art si peu connu de joüir :
Mais il n'a rien s'il ne digére.

Grand Dieu, je ne m'étonne pas,
Qu'un ennuyeux, un *Des Fontaine*,
Entouré dans son galetas
De ses Livres rongés des rats,
Nous endormant, dorme sans peine,
Et que le bouc soit gros & gras.
Jamais Eglé, jamais Sylvie,
Jamais Lise à soupé ne prie,

Un Pédant à citations,
Sans goût, sans grace & sans génie;
Sa personne, en tous lieux honnie,
Est réduite à ses noirs gitons.
Helás! les indigestions
Sont pour la bonne compagnie.

Après cette Hymne à la santé, que je fais du meilleur de mon cœur, souffrez, Monsieur, que j'y ajoûte mentalement un petit *Gloria Patri* pour moi. J'ai autant besoin d'elle que vous : mais c'étoit de vous que j'étois le plus occupé. Qu'elle commence par vous donner ses faveurs, comme de raison; bûvez gaîment, si vous pouvez, vos eaux de Plombiéres, & revenez vîte à Cirey avant que les Houzards Autrichiens viennent en Lorraine. Ces gens-là ne font boire que des eaux du Styx. Souvenez-vous que dans la foule de ceux qui vous aiment, il y a deux cœurs ici qui méritent que vous vous arrêtiez sur la route.



A MONSIEUR

LE MARQUIS DE GALEAN DES ISSARTS,

Ambaſſadeur de France auprès du Roi de Pologne, Electeur de Saxe Auguſte II. Roi de Pologne.

LETTRE XX.*

MONSIEUR,

LA Lettre aimable, dont vous m'honorez, me donne bien du plaiſir & bien des regrets; elle me fait ſentir tout ce que j'ai perdu. J'ai pû être témoin du moment où Votre Excellence ſignoit le bonheur de la France; j'ai pû voir la Cour de Dreſde, & je ne l'ai point vûe. Je ne ſuis pas né heureux; mais vous, Monſieur, avouez que vous êtes auſſi heureux que vous le méritez. Vous avez retrouvé à Dreſde ce que vous aviez quitté à Verſailles, un Roi aimé de ſes ſujets.

Vous pourrez dire quelque jour
Qui des deux Rois tient mieux ſa Cour,
Quel eſt le plus doux, le plus juſte,
Et qui fait naître plus d'amour,
Ou de Louis Quinze, ou d'Auguſte.

* *A Verſailles le 7. Avril* 1747.

La plus fine ſagacité
En ce point pourroit ſe confondre,
Et je donne à votre équité
Dix ans entiers pour me répondre.

Rien ne prouve mieux combien il eſt difficile de ſçavoir au juſte la vérité dans ce monde ; & puis, Monſieur, les perſonnes qui la ſçavent le mieux, ſont celles qui la diſent le moins. Par exemple, ceux qui ont eu l'honneur d'approcher des trois Princeſſes que la Reine de Pologne a données à la France, à Naples, à Munich, pourront-ils jamais dire laquelle des trois Nations eſt la plus heureuſe ?

Que même on demande à la Reine,
Quel plus beau préſent elle a fait,
Et quel fut ſon plus grand bienfait,
On la rendra fort incertaine.
Mais ſi de moi l'on veut ſçavoir
Qui des trois Peuples doit avoir
La plus tendre reconnaiſſance
Et nourrir le plus doux eſpoir,
Ne croyez pas que je balance.

En voyant Monſeigneur le Dauphin avec Madame la Dauphine, je me ſouviens de Pſiché, & je ſonge que Pſiché avoit deux ſœurs :

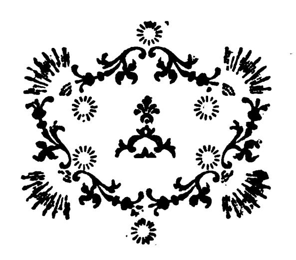
Chacune des deux étoit belle,
Tenoit une brillante Cour,
Eut un mari jeune & fidelle :
Pſiché ſeule épouſa l'Amour.

Mais il y auroit peut-être, Monſieur, un moyen de finir

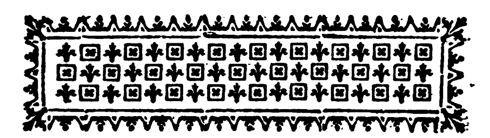
finir cette dispute, dans laquelle Pâris auroit coupé sa pomme en trois.

Je suis d'avis que l'on préfère
Celle qui le plus promptement
Sçaura donner un bel enfant
Semblable à leur auguste mere.

Vous voyez, Monsieur, que sans être politique, j'ai l'esprit conciliant. Je compte bien vous faire ma cour avec de tels sentimens, &c.



LETTRES
EN VERS.



RÉPONSE

A UNE LETTRE DONT LE ROI DE PRUSSE honora l'Auteur à ſon avénement à la Couronne.

LETTRE I.

QUoi! vous êtes Monarque, & vous m'aimez encore!
Quoi ! le premier moment de cette heureuſe aurore,
Qui promet à la terre un jour ſi lumineux,
Marqué par vos bontés, met le comble à mes vœux !
O cœur toujours ſenſible ! ame toujours égale !
Vos mains du Trône à moi rempliſſent l'intervale.
Citoyen couronné, des préjugés vainqueur,
Vous m'écrivez en homme, & parlez à mon cœur.
Cet écrit vertueux, ces divins caractères,
Du bonheur des humains ſont les gages ſincéres;

Ah, Prince! ah, digne espoir de nos cœurs captivés !
Ah, regnez à jamais comme vous écrivez.
Poursuivez, remplissez des vœux si magnanimes.
Tout Roi jure aux Autels de réprimer les crimes,
Et vous, plus digne Roi, vous jurez dans mes mains
De protéger les Arts & d'aimer les humains.
Et toi, * dont la vertu brilla persécutée,
Toi, qui prouvas un Dieu, mais qu'on nommoit Athée,
Martyr de la raison, que l'envie en fureur
Chassa de son pays par la main de l'erreur,
Revien, il n'est plus rien qu'un Philosophe craigne,
Socrate est sur le Trône, & la vérité regne.
Cet or qu'on entassoit, ce pur sang des Etats,
Qui leur donne la mort en ne circulant pas,
Répandu par ses mains au gré de sa prudence,
Va ranimer la vie & porter l'abondance.
Il ne recherche point ces énormes Soldats,
Ce superbe appareil inutile aux combats,
Fardeaux embarrassans, colosses de la guerre,
Enlevés † à prix d'or aux deux bouts de la terre;
Il veut dans ses guerriers le zéle & la valeur,
Et sans les mesurer, juge d'eux par le cœur.
Ainsi pense le Juste, ainsi regne le Sage :
Mais il faut au grand-homme un plus heureux partage;

*. Le Professeur Wolf, persécuté comme Athée par les Théologiens de l'Université de Hall, chassé par Frédéric II. sous peine d'être pendu, & fait Chancelier de la même Université à l'avénement de Frédéric III. surnommé le Grand.

* Un de ces Soldats, qu'on nommoit *Petit-Jean*, avoit été acheté 24000 liv.

Consulter la prudence, & suivre l'équité,
Ce n'est encor qu'un pas vers l'immortalité.
Qui n'est que Juste, est dur; qui n'est que Sage, est triste;
Dans d'autres sentimens l'Héroïsme consiste;
Le Conquérant est craint, le Sage est estimé:
Mais le Bienfaisant charme, & lui seul est aimé;
Lui seul est vraîment Roi, sa gloire est toujours pure,
Son nom parvient sans tâche à la race future.
A qui se fait chérir, faut-il d'autres exploits?
Trajan non loin du Gange enchaîna trente Rois;
A peine a-t-il un nom fameux par la victoire;
Connu par ses bienfaits, sa bonté fait sa gloire.
Jérusalem conquise, & ses murs abattus,
N'ont point éternisé le grand nom de Titus;
Il fut aimé; voilà sa grandeur véritable.

O vous qui l'imitez; vous, son rival aimable,
Effacez le Héros dont vous suivez les pas;
Titus perdit un jour, & vous n'en perdrez pas.



AU

ROI DE PRUSSE.

LETTRE II. *

EH bien, mauvais plaiſans, Critiques obſtinés,
Prétendus Beaux-Eſprits à médire acharnés ;
Qui parlant ſans penſer, fiers avec ignorance,
Mettez légérement les Rois dans la balance ;
Qui d'un ton déciſif, auſſi hardi que faux,
Aſſurez qu'un Sçavant ne peut être un Héros ;
Ennemis de la gloire & de la Poëſie,
Grands Critiques des Rois, allez en Siléſie.
Voyez cent bataillons près de Neiſſ écraſés :
C'eſt là qu'eſt mon Héros. Venez, ſi vous l'oſez.
C'eſt lui-même ; c'eſt lui, dont l'ame univerſelle
Courut de tous les Arts la carriére immortelle ;
Lui qui de la nature a vû les profondeurs,
Des Charlatans dévots confondit les erreurs ;
Lui qui dans un repas, ſans ſoins & ſans affaire,
Paſſoit les ignorans dans l'art heureux de plaire ;
Qui ſçait tout, qui fait tout, qui s'élance à grands pas
Du Parnaſſe à l'Olympe, & des Jeux aux Combats.
Je ſçai que Charles douze, & Guſtave, & Turenne,
N'ont point bû dans les eaux qu'épanche l'Hypocrène.

* Ce 20. *Avril* 1741.

Mais

Mais enfin ces Guerriers, illustres ignorans,
En étant moins polis, n'en étoient pas plus grands.
Mon Prince est au-dessus de leur gloire vulgaire,
Quand il n'est point Achille, il sçait être un Homére,
Tour-à-tour la terreur de l'Autriche & des sots,
Fertile en grands projets aussi-bien qu'en bons mots,
Et s'il se moque un peu de Genéve & de Rome,
Il parle, agit, combat, écrit, regne en grand-homme.
O vous, qui prodiguez l'esprit & les vertus!
Reposez-vous, mon Prince, & ne m'effrayez plus;
Et quoique vous sçachiez tout penser & tout faire,
Songez que les boulets ne vous respectent guére,
Et qu'un plomb dans un tube entassé par des sots,
Peut casser d'un seul coup la tête d'un Héros,
Lorsque multipliant son poids par sa vitesse
Il fend l'air qui résiste, & pousse autant qu'il presse.
Eh! que devient alors ce souffle, cet esprit,
Ce résultat des sens & d'un corps qui périt,
Cet être si vanté, qui se cherche & s'ignore,
Semblable au feu qui luit, s'éteint & s'évapore?
Un dur Anatomiste, éléve d'Atropos,
Viendroit, Scalpel en main, disséquer mon Héros;
La voilà, diroit-il, cette cervelle unique,
Si belle, si féconde & si philosophique.
Il montreroit aux yeux les fibres de ce cœur
Généreux, bienfaisant, juste, plein de grandeur.
Il couperoit.... mais non ces horribles images
Ne doivent point souiller les lignes de nos pages.
Conservez, ô mes Dieux! l'aimable Fréderic,
Pour son bonheur, pour moi, pour le bien du Public.

Vivez, Prince, & passez dans la paix, dans la guerre,
Sur-tout dans les plaisirs, tous les Ics de la terre,
Théodoric, Ulric, Genseric, Alaric,
Dont aucun ne vous vaut, selon mon pronostic.
Mais lorsque vous aurez de victoire en victoire
Arrondi vos Etats ainsi que votre gloire,
Daignez vous souvenir que ma tremblante voix,
En chantant vos vertus, présagea vos exploits.
Songez bien qu'en dépit de la grandeur suprême,
Votre main mille fois m'écrivoit, *je vous aime*.
Adieu, Grand Politique & rapide Vainqueur,
Trente Etats subjugués ne valent point un cœur.

AU

ROI DE PRUSSE.

LETTRE III. *

DU Héros de la Germanie
Et du plus bel esprit des Rois,
Je n'ai reçu depuis trois mois
Ni beaux Vers, ni Prose polie;
Ma Muse en est en létargie.

* *A Paris ce 1. Novembre* 1744.

Je me réveille aux fiers accens
De l'Allemagne ranimée,
Aux fanfares de votre armée,
A vos tonnerres menaçans,
Qui se mêlent aux cris perçans
Des cent voix de la Renommée.
Je vois de Berlin à Paris,
Cette Déesse vagabonde,
De Fréderic & de Louis
Porter les noms au bout du monde;
Ces noms que la gloire a tracés
Dans un cartouche de lumière;
Ces noms qui répondent assez
Du bonheur de l'Europe entière,
S'ils sont toujours entrelassés:

Quels seront les heureux Poëtes,
Les Chantres boursoufflés des Rois,
Qui pourront élever leurs voix,
Et parler de ce que vous faites?
C'est à vous seul de vous chanter,
Vous qu'en vos mains j'ai vû porter
La Lyre & la Lance d'Achille;
Vous qui rapide en votre style
Comme dans vos exploits divers
Faites de la Prose & des Vers,
Comme vous prenez une Ville.
D'Horace, heureux imitateur,
Sa gaité, son esprit, sa grace;
Ornent votre style enchanteur;
Mais votre Muse le surpasse

Dans un point cher à notre cœur ;
L'Empereur protégeoit Horace,
Et vous protégez l'Empereur.
Fils de Mars & de Calliope,
Et digne de ces deux grands noms,
Faite le destin de l'Europe,
Et daignez faire des Chansons ;
Et quand Thémis avec Bellone,
Par votre main raffermira
Des Césars le funeste Trône ;
Quand le Hongrois cultivera
A l'abri d'une Paix profonde,
Du Tokai la vigne féconde ;
Quand par-tout son vin se boira,
Qu'en le bûvant on chantera
Les Pacificateurs du monde ;
Mon Prince à Berlin reviendra,
Mon Prince à son Peuple qui l'aime,
Libéralement donnera
Un nouvel & bel Opéra,
Qu'il aura composé lui-même.
Chaque Auteur vous applaudira ;
Car tout envieux que nous sommes
Et du mérite & d'un grand nom,
Un Poëte est toujours fort bon
A la tête de cent mille hommes.
Mais, croyez-moi, d'un tel secours
Vous n'avez pas besoin pour plaire,
Fussiez-vous pauvre comme Homére,
Comme lui vous vivrez toujours.

Pardon, si ma plume légére,
Que souvent la vôtre enhardit,
Ecrit toujours au bel-esprit,
Beaucoup plus qu'au Roi qu'on révére.
Le Nord à vos sanglans progrès,
Vit des Rois le plus formidable;
Moi qui vous approchai de près,
Je n'y vis que le plus aimable.

A MONSIEUR

LE DUC DE SULLY.

LETTRE IV. *

J'IRAI chez vous, Duc adorable,
Vous, dont le goût, la vérité,
L'esprit, la candeur, la bonté,
Et la douceur inaltérable,
Font respecter la volupté,
Et rendent la sagesse aimable.
Que dans ce champêtre séjour,
Je me fais un plaisir extrême
De parler sur la fin du jour,
De vers, de musique & d'amour,
Et pas un seul mot du Systême, †

* *A Paris le 18. Août 1720.*

† Le Systême de Mr. Law, qui bouleversa la France en 1720.

De ce Systême tant vanté,
Par qui nos Héros de Finance
Emboursent l'argent de la France,
Et le tout par pure bonté.
Pareils à la vieille Sybille,
Dont il est parlé dans *Virgile*,
Qui possédant pour tout trésor,
Des recettes d'Energumêne,
Prend du Troyen le rameau d'or,
Et lui rend des feuilles de chêne.

Peut-être les larmes aux yeux,
Je vous apprendrai pour nouvelle
Le trépas de ce vieux gouteux,
Qu'anima l'esprit de *Chapelle*.
L'éternel Abbé de *Chaulieu*
Paraîtra bientôt devant Dieu ;
Et si d'une Muse féconde,
Les Vers aimables & polis
Sauvent une ame en l'autre monde,
Il ira droit en Paradis.
L'autre jour à son agonie,
Son Curé vint de grand matin
Lui donner en cérémonie,
Avec son Huile & son Latin,
Un passe-port pour l'autre vie.
Il vit tous ses péchés lavez
D'un petit mot de pénitence,
Et reçut ce que vous sçavez,
Avec beaucoup de bienséance ;

Il fit même un très-beau Sermon,
Qui satisfit tout l'Auditoire.
Tout haut il demanda pardon
D'avoir eu trop de vaine gloire.
C'étoit là, dit-il, le péché
Dont il fut le plus entiché;
Car on sçait qu'il étoit Poëte;
Et que sur ce point tout Auteur,
Ainsi que tout Prédicateur,
N'a jamais eu l'ame bien nette.
Il sera pourtant regretté,
Comme s'il eût été modeste;
Sa perte au Parnasse est funeste;
Presque seul il étoit resté
D'un siécle plein de politesse.
On dit qu'aujourd'hui la jeunesse
A fait à la délicatesse
Succéder la grossiéreté,
La débauche à la volupté,
Et la vaine & lâche paresse
A cette sage oisiveté,
Que l'étude occupoit sans cesse.
Pour notre petit Génonville,
Si digne du siécle passé
Et des faiseurs de Vaudeville,
Il me paraît très-empressé
D'abandonner pour vous la Ville.
Le Systême n'a point gâté
Son esprit aimable & facile;
Il a toujours le même style,

Et toujours la même gaité.
Je sçai que par déloïauté,
Le fripon n'aguére a tâté
De la Maîtresse tant jolie,
Dont j'étois si fort entêté ;
Il rit de cette perfidie,
Et j'aurois pû m'en courroucer ;
Mais je sçai qu'il faut se passer
Des bagatelles dans la vie.

A MONSIEUR
LE DUC
DE LA FEUILLADE.

LETTRE V.

CONSERVEZ précieusement
L'imagination fleurie
Et la bonne plaisanterie,
Dont vous possédez l'agrément,
Au défaut du tempérament
Dont vous vous vantez hardiment,
Et que tout le monde vous nie.
La Dame, qui depuis long-tems
Connaît à fond votre personne,
A dit : Hélas ! je lui pardonne

D'en vouloir imposer aux gens ;
Son esprit est dans son printems ;
Mais son corps est dans son automne.
Adieu, Monsieur le Gouverneur,
Non plus de Province frontiére,
Mais d'une beauté singuliére,
Qui par son esprit, par son cœur,
Et par son humeur libertine,
De jour en jour fait grand honneur
Au Gouverneur qui l'endoctrine ;
Priez le Seigneur seulement,
Qu'il empêche que Cythérée
Ne substitue incessamment
Quelque jeune & frais Lieutenant,
Qui feroit sans vous son entrée
Dans un si beau Gouvernement.

A Mr LE MARÉCHAL DE VILLARS.

LETTRE VI. *

Je me flattois de l'espérance
D'aller goûter quelque repos.
Dans votre Maison de plaisance ;
Mais *Vinache* † a ma confiance,

* *En* 1721.
† Médecin empirique.

Et j'ai donné la préférence,
Sur le plus grand de nos Héros,
Au plus grand Charlatan de France.
Ce discours vous déplaira fort,
Et je confesse que j'ai tort
De parler du soin de ma vie,
A celui qui n'eut d'autre envie
Que de chercher par-tout la mort.
Mais souffiez que je vous réponde,
Sans m'attirer votre courroux,
Que j'ai plus de raison que vous
De vouloir rester dans ce monde;
Car si quelque coup de canon,
Dans vos beaux jours brillans de gloire,
Vous eût envoyé chez Pluton,
Voyez la consolation
Que vous auriez dans la nuit noire,
Lorsque vous sçauriez la façon
Dont vous auroit traité l'Histoire?
Paris vous eût premiérement
Fait un Service fort célèbre,
En présence du Parlement;
Et quelque Prélat ignorant
Auroit prononcé hardiment
Une longue Oraison funèbre,
Qu'il n'eût pas faite assurément.
Puis en vertueux Capitaine
On vous auroit proprement mis
Dans l'Eglise de saint Denis,
Entre du *Guesclin* & *Turenne*.

Mais si quelque jour, moi chétif,
J'allois passer le noir esquif,
Je n'aurois qu'une vile biére,
Deux Prêtres s'en iroient gaiment,
Porter ma figure légére,
Et la loger mesquinement
Dans un recoin du cimetiére.
Mes niéces, au lieu de priére,
Et mon Janséniste de frére, *
Riroient à mon enterrement;
Et j'aurois l'honneur seulement,
Que quelque Muse médisante,
M'affubleroit pour monument
D'une Epitaphe impertinente.
Vous voyez donc très-clairement
Qu'il est bon que je me conserve,
Pour être encor témoin long-tems
De tous les exploits éclatans
Que le Seigneur Dieu vous réserve.

* L'Auteur avoit un frére, Trésorier de la Chambre des Comptes, qui étoit en effet un Janséniste outré, & qui se brouilloit toujours avec son frere, toutes les fois que celui-ci disoit du bien des Jésuites.

A MADAME

DE GONDRIN,

Depuis Madame la Comtesse DE TOULOUSE; sur le péril qu'elle avoit couru en traversant la Loire en 1719.

LETTRE VII.

SCAVEZ-VOUS, Gentille Douairiere,
Ce que dans Sully l'on faisoit,
Lorsqu'Eole vous conduisoit
D'une si terrible maniére ?
Le malin Périgni rioit,
Et pour vous déja préparoit
Une Epitaphe familiére,
Disant qu'on vous repêcheroit
Incessamment dans la riviére,
Et qu'alors il observeroit
Ce que votre humeur un peu fiére
Sans ce hazard lui cacheroit.
Cependant l'Espar, la Valiére,
Guiche, Sully, tout soupiroit;
Roussi parloit peu, mais juroit;
Et l'Abbé Courtin qui pleuroit,

En voyant votre heure derniére,
Adressoit à Dieu sa priére,
Et pour vous tout bas murmuroit
Quelque Oraison de son Bréviaire,
Qu'alors, contre son ordinaire,
Dévotement il frédonnoit,
Dont à peine il se souvenoit,
Et que même il n'entendoit guére.
Mais quel spectacle ! j'envisage
Les Amours qui de tous côtés
S'opposent à l'affreuse rage
Des vents contre vous irrités.
Je les vois; ils sont à la nage,
Et plongés jusqu'au cou dans l'eau;
Ils conduisent votre batteau,
Et vous voilà sur le rivage.
GONDRIN, songez à faire usage
Des jours qu'Amour a conservés;
C'est pour lui qu'il les a sauvés,
Il a des droits sur son ouvrage.



A MONSIEUR DE GENONVILLE, SUR UNE MALADIE.

LETTRE VIII. *

Ne me soupçonne point de cette vanité
Qu'a notre ami *Chaulieu* de parler de lui-même;
Et laisse-moi joüir de la douceur extrême
De t'ouvrir avec liberté
Un cœur qui te plaît & qui t'aime.
De ma Muse en mes premiers ans
Tu vis les tendres fruits imprudemment éclore,
Tu vis la calomnie avec ses noirs serpens,
Des plus beaux jours de mon printems
Obscurcir la naissante aurore.
D'une injuste prison je subis la rigueur;
Mais tout au moins de mon malheur
Je sçus tirer quelque avantage;
J'appris à m'endurcir contre l'adversité,
Et je me vis un grand courage
Que je n'attendois pas de la legéreté
Et des erreurs de mon jeune âge.

* Cette Lettre est de l'année 1719.

Dieux ! que n'ai-je eu depuis la même fermeté !
Mais à de moindres allarmes
Mon cœur n'a point résisté.
Tu sçais combien l'amour m'a fait verser de larmes,
Fripon, tu le sçais trop bien;
Toi dont l'amoureuse adresse
M'ôta mon unique bien;
Toi dont la délicatesse,
Par un sentiment fort humain,
Aima mieux ravir ma Maîtresse
Que de la tenir de ma main.
Mais je t'aimai toujours, tout ingrat & vaurien;
Je te pardonnai tout avec un cœur Chrétien,
Et ma facilité fit grace à ta faiblesse.
Hélas ! Pourquoi parler encor de mes amours !
Quelquefois ils ont fait le charme de ma vie;
Aujourd'hui la maladie
En éteint le flambeau peut-être pour toujours.
De mes ans passagers la trame est racourcie,
Mes organes lassés sont morts pour les plaisirs;
Mon cœur est étonné de se voir sans désirs.
Dans cet état il ne me reste
Qu'un assemblage vain de sentimens confus,
Un présent douloureux, un avenir funeste,
Et l'affreux souvenir d'un bonheur qui n'est plus.
Pour comble de malheur, je sens de ma pensée
Se déranger les ressorts;
Mon esprit m'abandonne, & mon ame éclipsée
Perd en moi de son être & meurt avant mon corps.
Est-ce là ce raïon de l'Essence Suprême

Qu'on nous peint, si lumineux?
Est ce là cet esprit survivant à nous-même?
Il naît avec nos sens, croît, s'affaiblit comme eux;
Hélas! périroit-il de même!
Je ne sçais; mais j'ose espérer
Que de la mort, du tems & des destins le maître,
Dieu conserve pour lui le plus pur de notre être,
Et n'anéantit point ce qu'il daigne éclairer.

A MADAME

DE FONTAINE-MARTEL.*

LETTRE IX. †

O Très-singulière Martel!
J'ai pour vous estime profonde;
C'est dans votre petit hôtel,
C'est sur vos soupers que je fonde
Mon plaisir, le seul bien réel
Qu'un honnête-homme ait en ce monde.
Il est vrai qu'un peu je vous gronde;
Mais malgré cette liberté,
Mon cœur vous trouve, en vérité,
Femme à peu de femmes seconde;

* La Comtesse de Fontaine-Martel, fille du Président Desbordeaux; elle étoit telle qu'elle est peinte ici. Sa maison étoit très-libre & très-aimable.

† *En* 1732.

Car,

Car, ſous vos cornettes de nuit,
Sans préjugés & ſans faibleſſe,
Vous logez eſprit qui ſéduit
Et qui tient fort à la ſageſſe.
Or votre ſageſſe n'eſt pas
Cette pointilleuſe harpie,
Qui raiſonne ſur tous les cas,
Et qui, triſte ſœur de l'envie,
Ouvrant un goſier édenté
Contre la tendre volupté,
Toujours prêche, argumente & crie;
Mais celle, qui, ſi doucement,
Sans effort & ſans induſtrie,
Se bornant toute au ſentiment,
Sçait juſques au dernier moment
Répandre un charme ſur la vie.
Voyez-vous pas de tous côtés
De très-décrépites Beautés,
Pleurant de n'être plus aimables,
Dans leur beſoin de paſſion,
S'affoler de dévotion,
Et rechercher l'ambition
D'être bégueules reſpectables ?
Bien loin de cette triſte erreur,
Vous avez, au lieu des Vigiles,
Des ſoupers longs, gais & tranquiles;
Des Vers aimables & faciles,
Au lieu des fatras inutiles
De *Queſnel*, & de *le Tourneur*,
Voltaire, au lieu d'un Directeur;

Et pour mieux chasser toute angoisse,
Au Curé, préférant *Campra*, *
Vous avez loge à l'Opéra,
Au lieu de banc dans la Paroisse;
Et ce qui rend mon sort plus doux,
C'est que ma Maîtresse chez vous,
La liberté, se voit logée;
Cette liberté mitigée,
A l'œil couvert, au front serein,
A la démarche dégagée,
N'étant ni Prude, ni Catin,
Décente, & jamais arrangée,
Souriant d'un souris badin
A ces paroles chatouilleuses,
Qui font baisser un œil malin
A Mesdames les Précieuses.
C'est-là qu'on trouve la gaïté,
Cette sœur de la Liberté,
Jamais aigre dans la satyre,
Toujours vive dans les bons mots,
Se moquant quelquefois des sots,
Et très-Souvent, mais à propos,
Permettant au sage de rire.
Que le Ciel bénisse le cours
D'un sort aussi doux que le vôtre,
Martel; l'automne de vos jours,
Vaut mieux que le printems d'un autre.

* Musicien qui a fait de jolis Opéra.

LETTRE *

Ecrite de Plombieres à M. PALLU, Intendant de Lyon.

DU fond de cet antre pierreux,
Entre deux montagnes cornues,
Sous un ciel noir & pluvieux,
Où les tonnerres orageux
Sont portés ſur d'épaiſſes nues,
Près d'un bain chaud, toujours croté,
Plein d'une eau qui fume & bouillonne,
Où tout malade empaqueté,
Et tout hypocondre entêté,
Qui de ſon mal toujours raiſonne,
Se baigne, s'enfume & ſe donne
La queſtion pour la ſanté.

De cet antre, où je vois venir
D'impotentes ſempiternelles,
Qui toutes penſent rajeunir;
Un petit nombre de pucelles;
Mais un beaucoup plus grand de celles
Qui voudroient le redevenir;
Où par le Coche on nous améne
De vieux Citadins de Nancy,
Avec l'attribut de Lorraine
Que nous rapporterons d'ici.

Août 1729.

De ces lieux, où l'ennui foisonne,
J'ose encore écrire à *Paris*.
Malgré *Phœbus* qui m'abandonne,
J'invoque l'amour & les ris;
Ils connaissent peu ma personne;
Mais c'est à PALLU que j'écris,
Alcibiade me l'ordonne.
* Alcibiade, qu'à la Cour
Nous vîmes briller tour-à-tour,
Par ses graces, par son courage;
Gay, généreux, tendre, volage,
Et séducteur comme l'amour,
Dont il fut la brillante image.
L'amour, ou le tems l'a défait
Du beau vice d'être infidéle;
Il prétend d'un Amant parfait
Etre devenu le modéle.
J'ignore quel objet charmant
A produit ce grand changement
Et fait sa conquête nouvelle;
Mais, qui que vous soyiez, la Belle,
Je vous en fais mon compliment.
On pourroit bien, à l'avanture,
Choisir un autre Greluchon,
Plus Alcide pour la figure,
Et pour le cœur plus Céladon;
Mais quelqu'un plus aimable? Non,
Il n'en est point dans la nature;
Car, Madame, où trouvera-t-on

* Le Duc de Richelieu.

D'un ami la discrétion,
D'un vieux Seigneur la politesse,
Avec l'imagination
Et les graces de la jeunesse,
Un tour de conversation,
Sans empressement, sans paresse,
Et l'esprit monté sur le ton
Qui plaît à gens de toute espéce?
Et n'est-ce rien d'avoir tâté
Trois ans de la formalité
Dont on assomme une Ambassade,
Sans nous avoir rien rapporté
De la pesante gravité
Dont cent Ministres font parade?
A ce portrait si peu flatté,
Qui ne voit mon Alcibiade?

AU MÊME,

Pour lui demander la grace d'un Juif arrêté par les Gardes de la Douane.... 1744.

BEni soit l'ancien Testament, qui me fournit l'occasion de vous dire que de tous ceux qui adorent le Nouveau, il n'y a personne qui vous soit plus attaché que moi. Un descendant de Jacob, honnête Fripier, comme tous ces Messieurs, en attendant le Messie, attend aussi votre protection, dont il a

plus de besoin. Les Gens du premier métier de Saint Matthieu, qui fouillent les Juifs & les Chrétiens aux portes de votre Ville, ont saisi je ne sais quoi dans la culotte d'un Page Israëlite appartenant au circoncis qui aura l'honneur de vous présenter ce billet en toute humilité. Permettez-moi, à tout hasard, de joindre mes Amen aux siens. Je n'ai fait que vous entrevoir à Paris, comme Moïse vit Dieu, il me seroit bien doux de vous voir long-tems face à face (si le mot de face est fait pour moi.) Conservez vos bontés à votre ancien & éternel serviteur, qui vous aime de tout son cœur.

A MONSIEUR

DE FORMONT,

En lui renvoyant les Œuvres de Descartes & de Mallebranche.

LETTRE XI.

Rimeur charmant, plein de raison,
Philosophe entouré de graces,
Epicure, avec Apollon,
S'empresse à marcher sur vos traces.
Je renonce au fatras obscur
Du grand reveur de l'Oratoire *,

* Mallebranche.

Qui croit parler de l'esprit pur,
Ou qui veut nous le faire accroire;
Nous disant qu'on peut, à coup sûr,
Entretenir Dieu dans sa gloire.
Ma raison n'a pas plus de foi
Pour *René* * le Visionnaire;
Songeur de la nouvelle Loi,
Il éblouit plus qu'il n'éclaire.
Dans une épaisse obscurité
Il fait briller des étincelles;
Il a gravement débité
Un tas brillant d'erreurs nouvelles,
Pour mettre à la place de celles
De la bavarde Antiquité.
Dans sa cervelle trop féconde,
Il prend d'un air fort important,
Des dez pour arranger le monde;
Bridoye en auroit fait autant.

Adieu. Je vais chez ma Silvie;
Un esprit fait comme le mien,
Goûte bien mieux son entretien,
Qu'un Roman de Philosophie.
De ses attraits toujours frappé,
Je ne la croi pas trop fidelle;
Mais puisqu'il faut être trompé,
Je ne veux l'être que par elle.

* Descartes.

A MONSIEUR
LE PRÉSIDENT HENAULT.

LETTRE XIII. *

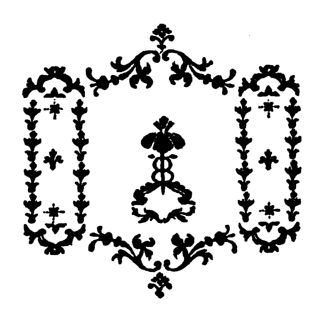
VOUS, qui de la Chronologie
Avez réformé les erreurs;
Vous dont la main cueillit les fleurs
De la plus belle Poësie;
Vous, qui de la Philosophie
Avez sondé les profondeurs,
Malgré les plaisirs séducteurs
Qui partagérent votre vie;
HENAULT, dite-moi, je vous prie,
Par quel art, par quelle magie,
Parmi tant de succès flatteurs,
Vous avez désarmé l'envie;
Tandis que moi, placé plus bas,
Qui devrois être inconnu d'elle,
Je vois chaque jour la cruelle
Verser ses poisons sur mes pas;

* *A Luneville ce 28 Novembre* 1748.

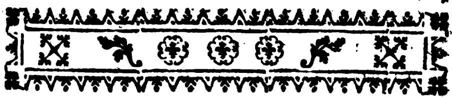
Il ne faut point s'en faire accroire,
J'eus l'air de vouloir m'afficher
Aux murs du Temple de Mémoire ;
Aux fots vous sçûtes vous cacher ;
Je parus trop chercher la gloire,
Et la gloire vint vous chercher.
Qu'un chêne, l'honneur d'un bocage,
Domine sur mille arbrisseaux,
On respecte ses verds rameaux,
Et l'on danse sous son ombrage ;
Mais que du tapis d'un gazon
Quelque brin d'herbe ou de fougére
S'éléve un peu sur l'horizon,
On l'en arrache avec colére.
Je plains le sort de tout Auteur,
Que les autres ne plaignent guéres ;
Si dans ses travaux littéraires
Il veut goûter quelque douceur,
Que des beaux esprits serviteur,
Il évite ses chers Confréres.
Montagne, cet Auteur charmant,
Tour-à-tour profond & frivole,
Dans son château paisiblement,
Loin de tout frondeur malévole,
Doutoit de tout impunément,
Et se moquoit très-librement
Des bavards fourés de l'Ecole ;
Mais quand son éléve Charon,
Plus retenu, plus méthodique,
De sagesse donna leçon,

Il fut prêt de périr, dit-on,
Par la haine théologique.
Les lieux, les tems, l'occasion
Font votre gloire ou votre chûte;
Hier on aimoit votre nom,
Aujourd'hui l'on vous persécute.
La Gréce à l'insensé Pyrrhon
Fait élever une statue;
Socrate prêche la raison,
Et Socrate boit la ciguë.
Heureux qui dans d'obscurs travaux
A soi-même se rend utile;
Il faudroit, pour vivre tranquile,
Des amis & point de rivaux.
La gloire est toujours inquiette,
Le bel esprit est un tourment,
On est dupe de son talent;
C'est comme une épouse coquette,
Il lui faut toujours quelque amant;
Sa vanité qui vous obséde,
S'expose à tout imprudemment;
Elle est des autres l'agrément,
Et le mal de qui la posséde.
Mais finissons ce triste ton,
Est-il si malheureux de plaire?
L'envie est un mal nécessaire,
C'est un petit coup d'aiguillon
Qui vous force encor à mieux faire;
Dans la carriére des vertus
L'ame noble en est excitée;

Virgile avoit ſon Mœvius,
Hercule avoit ſon Euriſtée.
Que m'importent de vains diſcours,
Qui s'envolent & qu'on oublie;
Je coule ici mes heureux jours
Dans la plus tranquille des Cours,
Sans intrigue, ſans jalouſie,
Auprès d'un Roi ſans Courtiſans,
Près de Bouflers & d'Emilie,
Je les vois & je les entens,
Il faut bien que je faſſe envie.



DISCOURS
EN VERS.



I. DISCOURS.

DE L'ÉGALITÉ DES CONDITIONS.

AMI, dont la vertu, toujours facile & pure,
A suivi par raison l'instinct de la nature;
Qui sçais à ton état conformer tes désirs,
Satisfait sans fortune, & sage en tes plaisirs;
Heureux qui, comme toi, docile à son génie,
Dirigea prudemment la course de sa vie;
Son cœur n'entend jamais la voix du repentir;
Enfermé dans sa sphére, il n'en veut point sortir.
Les états sont égaux; mais les hommes différent.
Où l'imprudent périt, les habiles prospérent.
Le bonheur est le port où tendent les humains.
Les écueils sont fréquens, les vents sont incertains.
Le Ciel, pour aborder cette rive étrangére,
Accorde à tout mortel une barque légere.
Ainsi que les secours, les dangers sont égaux.
Qu'importe, quand l'orage a soulevé les eaux,
Que ta poupe soit peinte & que ton mât déploye
Une voile de pourpre & des cables de soye?
L'Art du Pilote est tout; & pour dompter les vents
Il faut la main du sage & non des ornemens.

Eh quoi! me dira-t-on, quelle erreur est la vôtre!
N'est-il aucun état plus fortuné qu'un autre?
Le Ciel a-t-il rangé les mortels au niveau?

La femme d'un Commis, dans le fond d'un Bureau,
Vaut-elle une Princesse auprès du Trône assise ?
N'est-il pas plus plaisant pour tout homme d'Eglise,
D'orner son front tondu d'un chapeau rouge ou verd,
Que d'aller, d'un vil froc, obscurément couvert,
Recevoir à genoux, après Laude ou Matine,
De son Prieur cloîtré vingt coups de discipline ?
Sous un triple mortier n'est-on pas plus heureux,
Qu'un Clerc enseveli dans un Greffe poudreux ?
Non; Dieu seroit injuste, & la sage nature
Dans ses dons partagés garde plus de mesure.
Pense-t-on qu'ici-bas son aveugle faveur
Au char de la fortune attache le bonheur ?
Un jeune Colonel a souvent l'impudence
De passer en plaisirs un Maréchal de France.
Etre heureux comme un Roi, dit le peuple hébêté,
Hélas ! pour le bonheur que fait la Majesté ?
En vain sur ses grandeurs un Monarque s'appuye,
Il gémit quelquefois, & bien souvent s'ennuye.
Son favori sur moi jette à peine un coup d'œil.
Animal composé de bassesse & d'orgueil,
Accablé de dégoûts en inspirant l'envie,
Tour à tour on t'encense & l'on te calomnie.
Di-moi; qu'as-tu gagné dans la chambre du Roi ?
Un peu plus de flatteurs & d'ennemis que moi.
Sur les épaisses Tours de notre Observatoire,
Un jour en consultant leur céleste grimoire,
Des enfans d'Uranie un essain curieux,
D'un tube de cent piés braqué contre les Cieux,
Epioit les secrets du monde planétaire;
Un manant s'écria, ces sorciers ont beau faire,

Les Astres sont pour nous aussi-bien que pour eux.
On en peut dire autant du secret d'être heureux.
Le simple, l'ignorant, pourvû d'un instinct sage,
En est tout aussi près au fond de son village,
Que le fat important qui pense le tenir,
Et le triste sçavant qui croit le définir.

On dit qu'avant la boëte apportée à Pandore,
Nous étions tous égaux; nous le sommes encore.
Avoir les mêmes droits à la félicité,
C'est pour nous la parfaite & seule égalité.
Voi-tu dans ces vallons ces esclaves champêtres,
Qui creusent ces rochers, qui vont fendre ces hêtres,
Qui détournent ces eaux, qui la bêche à la main,
Fertilisent la terre en déchirant son sein?
Ils ne sont point formés sur le brillant modéle
De ces Pasteurs galans qu'a chantés *Fontenelle*.
Ce n'est point *Timarette*, & le tendre *Tyrcis*,
De roses couronnés, sous des myrthes assis,
Entrelassant leurs noms sur l'écorce des chênes,
Vantant avec esprit leurs plaisirs & leurs peines.
C'est Pierrot, c'est Colin, dont les bras vigoureux
Souléve un char tremblant dans un fossé bourbeux.
Perrette au point du jour est aux champs la premiére.
Je les vois haletans & couverts de poussiére,
Bravant dans ces travaux, chaque jour répétés,
Et le froid des hyvers & le feu des étés.
Ils chantent cependant; leur voix fausse & rustique
Gaiment de *Pellegrin* détonne un vieux Cantique.
La paix, le doux sommeil, la force, la santé,
Sont le fruit de leur peine & de leur pauvreté.
Si Colin voit Paris, ce fracas de merveilles

Sans rien dire à son cœur assourdit ses oreilles.
Il ne désire point ces plaisirs turbulens ;
Il ne les conçoit pas, il regrette ses champs.
Dans ses champs fortunés l'amour même l'appelle,
Et tandis que Damis, courant de belle en belle,
Sous des lambris dorés & vernis par Martin,
Des intrigues du tems composant son destin,
Duppé par sa maîtresse, & haï par sa femme,
Prodigue à vingt beautés ses chansons & sa flâme,
Quitte Æglé qu'il aimoit, pour Cloris qui le fuit,
Et prend pour volupté le scandale & le bruit ;
Colin, plus vigoureux, & pourtant plus fidéle,
Revole vers Lisette en la saison nouvelle.
Il vient, après trois mois de regrets & d'ennui,
Lui présenter des dons aussi simples que lui.
Il n'a point à donner ces riches bagatelles
Qu'*Hébert* vend à crédit pour tromper tant de belles.
Sans tous ces riens brillans il peut toucher un cœur ;
Il n'en a pas besoin ; c'est le fard du bonheur.

L'Aigle fiére & rapide, aux aîles étendues,
Suit l'objet de sa flâme élancé dans les nues.
Dans l'ombre des vallons le taureau bondissant
Cherche en paix sa génisse & plaît en mugissant.
Au retour du Printems la douce Philoméle
Attendrit par ses chants sa compagne fidelle ;
Et du sein des buissons, le moucheron léger
Se mêle, en bourdonnant, aux insectes de l'air.
De son être content, qui d'entr'eux s'inquiette
S'il est quelqu'autre espéce, ou plus ou moins parfaite ?
Et qu'importe à mon sort, à mes plaisirs présens,
Qu'il soit d'autres heureux, qu'il soit des biens plus grands

Mais quoi ! cet indigent, ce mortel famélique,
Cet objet dégoûtant de la pitié publique,
D'un cadavre vivant traînant le reste affreux,
Respirant pour souffrir, est-il un homme heureux ?
Non, sans doute ; & Thamas qu'un esclave détrône,
Ce Visir déposé, ce Grand qu'on emprisonne,
Ont-ils des jours serains, quand ils sont dans les fers ?
Tout état a ses maux, tout homme a ses revers.
Moins hardi dans la paix, plus actif dans la guerre,
Charle auroit sous ses loix retenu l'Angleterre,
Et *Dufresni*, plus sage & moins dissipateur,
Ne fût point mort de faim, digne mort d'un Auteur.
Tout est égal enfin : la Cour a ses fatigues ;
L'Eglise a ses combats ; la Guerre a ses intrigues.
Le mérite modeste est souvent obscurci.
Le malheur est par-tout ; mais le bonheur aussi.
Ce n'est point la grandeur, ce n'est point la bassesse,
Le bien, la pauvreté, l'âge mûr, la jeunesse,
Qui fait ou l'infortune, ou la félicité.

Jadis le pauvre Irus, honteux & rebuté,
Contemplant de Crésus l'orgueilleuse opulence,
Murmuroit hautement contre la Providence.
Que d'honneurs ! disoit-il ; que d'éclat ! que de bien !
Que Crésus est heureux ! Il a tout, & moi rien.
Comme il disoit ces mots, une armée en furie
Attaque en son Palais le Tyran de Carie.
De ses vils Courtisans il est abandonné ;
Il fuit ; on le poursuit : il est pris, enchaîné ;
On pille ses trésors, on ravit ses maîtresses ;
Il pleure ; il apperçoit au fort de ses détresses,

Irus, le pauvre Irus, qui parmi tant d'horreurs,
Sans ſonger aux vaincus boit avec les vainqueurs.
O Jupiter ! dit-il ; O ſort inexorable !
Irus eſt trop heureux, je ſuis ſeul miſérable.
Ils ſe trompoient tous deux ; & nous nous trompons tous,
Quand du deſtin d'un autre, avidement jaloux,
Nous cédons à l'éclat qu'un beau dehors imprime.
Tous les cœurs ſont cachés ; tout homme eſt un abyſme.
La joie eſt paſſagére, & le rire eſt trompeur.
Hélas ! Où donc chercher, où trouver le bonheur ?
En tous lieux, en tout tems, dans toute la nature ;
Nulle part tout entier, par-tout avec meſure ;
Et par-tout paſſager, hors dans ſon ſeul Auteur.
Il eſt ſemblable au feu, dont la douce chaleur
Dans chaque autre élément en ſecret s'inſinue,
Deſcend dans les rochers, s'éléve dans la nue,
Va rougir le corail dans le ſable des mers,
Et vit dans les glaçons qu'ont durci les hyvers.
Mortel, en quelque état que le Ciel t'ait fait naître,
Sois ſoumis, ſois contens, & rend grace à ton Maître.



II. DISCOURS.

DE LA LIBERTÉ.

DANS le cours de nos ans, étroit & court passage,
Si le bonheur qu'on cherche est le prix du vrai sage,
Qui pourra me donner ce trésor précieux?
Dépend-il de moi-même? Est ce un présent des Cieux?
Est-il comme l'esprit, la beauté, la naissance,
Partage indépendant de l'humaine prudence?
Suis-je libre en effet? ou mon ame & mon corps
Sont-ils d'un autre agent les aveugles ressorts?
Enfin, ma volonté qui me meut, qui m'entraîne,
Dans le palais de l'ame, est-elle esclave ou reine?
Obscurément plongé dans ce doute cruel,
Mes yeux chargés de pleurs se tournoient vers le Ciel;
Lorsqu'un de ces esprits, que le souverain Etre
Plaça près de son Trône, & fit pour le connaître,
Qui respirent dans lui, qui brûlent de ses feux,
Descendit jusqu'à moi de la voûte des Cieux;
Car on voit quelquefois ces fils de la lumiére,
Eclairer d'un mondain l'ame simple & grossiére,
Et fuir obstinément tout Docteur orgueilleux,
Qui dans sa chaire assis, pense être au-dessus d'eux;
Et le cerveau troublé des vapeurs d'un systême,
Prend ses brouillards épais pour le jour du Ciel même.

Ecoute, me dit-il, prompt à me consoler,
Ce que tu peux entendre, & qu'on peut révéler.
J'ai pitié de ton trouble, & ton ame sincére,
Puisqu'elle sçait douter, mérite qu'on l'éclaire.
Oui, l'homme sur la terre est libre ainsi que moi;
C'est le plus beau présent de notre commun Roi.
La liberté qu'il donne à tout Etre qui pense,
Fait des moindres esprits & la vie & l'essence.
Qui conçoit, veut, agit, est libre en agissant,
C'est l'attribut divin de l'Etre Tout-puissant.
Il en fait un partage à ses enfans qu'il aime.
Nous sommes ses enfans, des ombres de lui-même.
Il connut, il voulut, & l'Univers nâquit.
Ainsi, lorsque tu veux, la matiére obéit.
Souverain sur la terre, & Roi par la pensée,
Tu veux, & sous tes mains la nature est forcée,
Tu commandes aux mers, au souffle des zéphirs,
A ta propre pensée, & même à tes désirs.
Ah! sans la liberté que seroient donc nos ames?
Mobiles agités par d'invisibles flâmes,
Nos vœux, nos actions, nos plaisirs, nos dégoûts,
De notre Etre, en un mot, rien ne seroit à nous.
D'un Artisan suprême, impuissantes machines,
Automates pensans, mûs par des mains divines,
Nous serions à jamais de mensonge occuppés,
Vils instrumens d'un Dieu qui nous auroit trompés.

Comment sans liberté serions-nous ses images?
Que lui reviendroit-il de ses brutes ouvrages?
On ne peut donc lui plaire, on ne peut l'offenser;
Il n'a rien à punir, rien à récompenser.

Dans les Cieux, sur la terre, il n'est plus de justice,
Pucelle est sans vertus, * Desfontaines sans vice.
Le destin nous entraîne à nos affreux penchans,
Et ce cahos du monde est fait pour les méchans.
L'oppresseur insolent, l'usurpateur avare,
Cartouche, Miriwis, ou tel autre barbare,
Plus coupable enfin qu'eux, le calomniateur
Dira : Je n'ai rien fait, Dieu seul en est l'Auteur :
Ce n'est pas moi, c'est lui qui manque à ma parole,
Qui frappe par mes mains, pille, brûle, viole ;
C'est ainsi que le Dieu de justice & de paix
Seroit l'Auteur du trouble & le Dieu des forfaits.
Les tristes Partisans de ce dogme effroyable
Diroient-ils rien de plus, s'ils adoroient le diable?

J'étois, à ce discours, tel qu'un homme enivré,
Qui s'éveille en sursaut, d'un grand jour éclairé,
Et dont la clignotante & débile paupiére
Lui laisse encor à peine entrevoir la lumiére.
J'osai répondre enfin d'une timide voix :
Interpréte sacré des éternelles loix,
Pourquoi, si l'homme est libre, a-t-il tant de foiblesse?
Que lui sert le flambeau de sa vaine sagesse?
Il le suit, il s'égare ; & toujours combattu,
Il embrasse le crime en aimant la vertu.
Pourquoi ce Roi du monde, & si libre & si sage,
Subit-il si souvent un si dur esclavage?

* L'Abbé Pucelle, célèbre Conseiller au Parlement. L'Abbé Desfontaines, homme souvent repris de Justice, & qui tenoit une boutique ouverte, où il vendoit des louanges & des satires.

L'Esprit consolateur à ces mots répondit :
Quelle douleur injuste accable ton esprit !
La liberté, dis-tu, t'est quelquefois ravie :
Dieu te la devoit-il immuable, infinie,
Egale en tout état, en tout tems, en tout lieu ?
Tes destins sont d'un homme, & tes vœux sont d'un Dieu.
Quoi ! dans cet Océan, cet atôme qui nage,
Dira : L'immensité doit être mon partage.
Non, tout est faible en toi, changeant & limité ;
Ta force, ton esprit, tes talens, ta beauté.
La nature, en tout sens, a des bornes prescrites,
Et le pouvoir humain seroit seul sans limites !
Mais, di-moi, quand ton cœur formé de passions,
Se rend malgré lui-même à leurs impressions ;
Qu'il sent dans ses combats sa liberté vaincue,
Tu l'avois donc en toi, puisque tu l'as perdue ?
Une fiévre brûlante attaquant tes ressorts,
Vient à pas inégaux miner ton faible corps.
Mais quoi ! par ce danger répandu sur ta vie
Ta santé pour jamais n'est point anéantie.
On te voit revenir des portes de la mort,
Plus ferme, plus content, plus tempérant, plus fort.
Connais mieux l'heureux don que ton chagrin reclame.
La liberté dans l'homme est la santé de l'ame.
On la perd quelquefois : la soif de la grandeur,
La colére, l'orgueil, un amour suborneur,
D'un désir curieux les trompeuses saillies ;
Hélas ! combien le cœur a-t-il de maladies ?
Mais contre leur assaut tu seras raffermi ;
Prend ce livre sensé, consulte cet ami,

(Un

(Un ami, don du Ciel, & le vrai bien du sage :)
Voilà l'*Helvétius*, * le *Sylva*, le *Vernage*,
Que le Dieu des humains, prompt à les secourir,
Daigne leur envoyer sur le point de périr.
Est-il un seul mortel de qui l'ame insensée,
Quand il est en péril ait une autre pensée ?
Voi de la liberté cet ennemi mutin,
Aveugle partisan d'un aveugle destin.
Entend comme il consulte, approuve, délibére ;
Entend de quel reproche il couvre un adversaire ;
Voi comment d'un rival il cherche à se venger ;
Comme il punit son fils, & le veut corriger.
Il le croyoit donc libre ? Oui, sans doute, & lui-même
Dément à chaque pas son funeste systême.
Il mentoit à son cœur, en voulant expliquer
Ce dogme absurde à croire, absurde à pratiquer.
Il reconnaît en lui le sentiment qu'il brave,
Il agit comme libre, & parle comme esclave.
Sûr de ta liberté, rapporte à son Auteur
Ce don que sa bonté te fit pour ton bonheur ;
Commande à ta raison d'éviter ces querelles,
Des tyrans de l'esprit disputes immortelles ;
Ferme en tes sentimens, & simple dans ton cœur,
Aime la vérité, mais pardonne à l'erreur.
Fui les emportemens d'un zéle atrabilaire ;
Ce mortel qui s'égare est un homme, est ton frére ;
Sois sage pour toi seul, compatissant pour lui ;
Fais ton bonheur enfin par le bonheur d'autrui.

* Fameux Médecins de Paris.

Ainsi parloit la voix de ce Sage suprême :
Ses discours m'élevoient au-dessus de moi-même ;
J'allois lui demander, indiscret dans mes vœux,
Des secrets réservés pour les peuples des Cieux ;
Ce que c'est que l'esprit, l'espace, la matiére,
L'éternité, le tems, le ressort, la lumiére,
Etranges questions, qui confondent souvent
Le profond * s'Gravesande, & le subtil Mairant,
Et qu'expliquoit en vain, dans ses doctes chiméres,
L'Auteur des Tourbillons que l'on ne croit plus guéres.
Mais déja s'échappant à mon œil enchanté,
Il voloit au séjour où luit la vérité.
Il n'étoit pas vers moi descendu pour m'apprendre
Les secrets du Très-Haut, que je ne puis comprendre.
Mes yeux d'un plus grand jour auroient été blessés,
Il m'a dit : Sois heureux ; il m'en a dit assez.

* Mr s'Gravesande, Professeur à Leide, le premier qui ait enseigné en Hollande les découvertes de Newton. Mr Dortous de Mairant, Gentilhomme de Béziers, Secrétaire de l'Académie des Sciences de Paris.



III. DISCOURS.

DE L'ENVIE.

Si l'homme est créé libre, il doit se gouverner;
Si l'homme a des tyrans, il les doit détrôner.
On ne le sçait que trop; ces tyrans sont les vices.
Le plus cruel de tous dans ses sombres caprices,
Le plus lâche à la fois, & le plus acharné,
Qui plonge au fond du cœur un trait empoisonné,
Ce bourreau de l'esprit, quel est-il? C'est l'envie.
L'orgueil lui donna l'être au sein de la folie,
Rien ne peut l'adoucir, rien ne peut l'éclairer.
Quoiqu'enfant de l'orgueil, il craint de se montrer.
Le mérite étranger est un poids qui l'accable;
Semblable à ce Géant si connu dans la Fable,
Triste ennemi des Dieux, par les Dieux écrasé,
Lançant en vain les feux dont il est embrasé.
Il blasphême, il s'agite en sa prison profonde;
Il croit pouvoir donner des secousses au monde;
Il fait trembler l'Etna dont il est oppressé:
L'Etna sur lui retombe, il en est terrassé.
J'ai vû des Courtisans, yvres de fausse gloire,
Détester dans *Villars* l'éclat de la victoire.
Ils haïssoient le bras qui faisoit leur appui.
Il combattoit pour eux, ils parloient contre lui.
Ce Héros eut raison, quand cherchant les batailles,
Il disoit à Louis : *Je ne crains que Versailles.*

Contre vos Ennemis je marche sans effroi :
Deffendez-moi des miens, ils sont près de mon Roi.

Cœurs jaloux ! A quels maux êtes-vous donc en proie ?
Vos chagrins sont formés de la publique joie ;
Convives dégoûtés, l'aliment le plus doux,
Aigri par votre bile, est un poison pour vous.
O vous, qui de l'honneur entrez dans la carrière,
Cette route à vous seule appartient-t-elle entière ?
N'y pouvez vous souffrir les pas d'un concurrent ?
Voulez-vous ressembler à ces Rois d'Orient,
Qui de l'Asie esclave, oppresseurs arbitraires,
Pensent ne bien regner qu'en étranglant leurs freres ?

Lorsqu'aux jeux du Théâtre, écueil de tant d'esprits,
Une affiche nouvelle entraîne tout Paris ;
Quand *Dufréne* * & *Gossin*, d'une voix attendrie,
Font parler Orosmane, Alzire, Zénobie ;
Le spectateur content, qu'un beau trait vient saisir,
Laisse couler des pleurs, enfans de son plaisir ;
Rufus désespéré, que ce plaisir outrage,
Pleure aussi dans un coin ; mais ses pleurs sont de rage.

Hé bien ! pauvre affligé, si ce fragile honneur,
Si ce bonheur d'un autre a déchiré ton cœur,
Mets du moins à profit le chagrin qui t'anime ;
Mérite un tel succès, compose, efface, lime.
Le public applaudit aux vers du *Glorieux* ;
Est-ce un affront pour toi ? Courage, écris, fais mieux ;
Mais garde-toi sur-tout, si tu crains les critiques,
D'envoyer à Paris tes *Aïeux Chimériques*. †

* Dufréne, célèbre Acteur de Paris. Mademoiselle Gossin, Actrice pleine de graces, qui joua Zaïre.

† Mauvaise Comédie, qui n'a pû être jouée.

Ne fais plus grimacer tes odieux portraits,
Sous des craïons grossiers, pillés chez *Rabelais*.
Tôt ou tard on condamne un rimeur satirique,
Dont la moderne Muse emprunte un air gothique,
Et dans un vers forcé que surcharge un vieux mot,
Couvre son peu d'esprit des phrases de *Marot*.
Ce jargon dans un conte est encor supportable;
Mais le vrai veut un air, un ton plus respectable.
Si tu veux, faux dévot, séduire un sot lecteur,
Au miel d'un froid sermon, mêle un peu moins d'aigreur,
Que ton jaloux orgueil parle un plus doux langage;
Singe de la vertu, masque mieux ton visage;
La gloire d'un rival s'obstine à t'outrager;
C'est en le surpassant que tu dois t'en venger.
Erige un monument plus haut que son trophée;
Mais pour siffler *Rameau*, l'on doit être un Orphée;
Il faut être Psiché pour censurer Vénus.
Eh! Pourquoi censurer? Quel triste & vain abus!
On ne s'embellit point en blâmant sa rivale.
Qu'a servi contre Bayle une infâme cabale?
Par le fougueux Jurieu * Bayle persécuté
Sera des bons esprits à jamais respecté,

* Jurieu étoit un Ministre Protestant, qui s'acharna contre Bayle & contre le bon sens; il écrivit en fol, & il fit le Prophéte: il prédit que le Royaume de France éprouveroit des révolutions, qui ne sont jamais arrivées. Quant à Bayle, on sçait que c'est un des grands-hommes que la France ait produits. Le Parlement de Toulouse lui a fait un honneur unique, en faisant valoir son Testament, qui devoit être annullé comme celui d'un Réfugié, selon la rigueur de la loi, & qu'il déclara valide, comme le Testament d'un homme qui avoit éclairé le monde & honoré sa Patrie. L'Arrêt fut rendu sur le rapport de M. de Sénaux, Conseiller.

Et le nom de Jurieu, son rival fanatique,
N'est aujourd'hui connu que par l'horreur publique.
  Souvent dans ses chagrins un misérable Auteur
Descend au rôle affreux de calomniateur.
Au lever de Séjan, chez Nestor, chez Narcisse,
Il distile à longs traits son absurde malice.
Pour lui tout est scandale & tout impiété.
Assurer que ce globe en sa course emporté
S'éléve à l'Equateur, en tournant sur lui-même;
C'est un rafinement d'erreur & de blasphême.
Malbranche est Spinosiste, & *Locke* en ses écrits,
Du poison d'Epicure infecte les esprits.
Pope est un scélérat, de qui la plume impie
Ose vanter de Dieu la clémence infinie,
Qui prétend follement, ô, le mauvais Chrétien!
Que Dieu nous aime tous, & qu'ici tout est bien.
  Cent fois plus malheureux, & plus infâme encore,
Est ce fripier d'écrits, que l'intérêt dévore,
Qui vend au plus offrant son encre & ses fureurs;
Méprisable en son goût, détestable en ses mœurs;
Médisant qui se plaint des brocards qu'il essuie;
Satirique ennuyeux, disant que tout l'ennuie;
Criant que le bon goût s'est perdu dans Paris,
Et le prouvant très-bien, du moins par ses écrits.
On peut à *Despréaux* pardonner la satire;
Il joignit l'art de plaire au malheur de médire.
Le miel que cette abeille avoit tiré des fleurs
Pouvoit de sa piquûre adoucir les douleurs.
Mais pour un lourd frelon, méchamment imbécile,
Qui vit du mal qu'il fait & nuit sans être utile,

On écrase à plaisir cet insecte orgueilleux,
Qui fatigue l'oreille & qui choque les yeux.
Quelle étoit votre erreur ? O vous, Peintres vulgaires !
Vous, rivaux clandestins, dont les mains téméraires,
Dans ce Cloître où *Bruno* semble encor respirer,
Par une lâche envie ont pû défigurer *
Du *Zeuxis* des Français les sçavantes Peintures :
L'honneur de son pinceau s'accrut par vos injures ;
Ces lambeaux déchirés en sont plus précieux ;
Ces traits en sont plus beaux, & vous plus odieux.

Détestons à jamais un si dangereux vice.
Ah ! qu'il nous faut chérir ce trait plein de justice
D'un critique modeste, & d'un vrai bel-esprit,
Qui, lorsque *Richelieu* follement entreprit
De rabaisser du Cid la naissante merveille,
Tandis que *Chapelain* osoit juger *Corneille* ;
Chargé de condamner cet ouvrage imparfait,
Dit, pour tout jugement, je voudrois l'avoir fait.
C'est ainsi qu'un grand cœur sçait penser d'un grand-homme.

A la voix de *Colbert*, *Bernini* vint de Rome,
De † *Perrault*, dans le Louvre, il admira la main.
Ah ! dit-il, si Paris renferme dans son sein
Des travaux si parfaits, un si rare génie,
Falloit-il m'appeller du fond de l'Italie ?
Voilà le vrai mérite. Il parle avec candeur ;
L'envie est à ses piés, la paix est dans son cœur.

* Quelques Peintres, jaloux du Sueur, gâtérent ses Tableaux, qui sont aux Chartreux.

† La belle façade du vieux Louvre est de M. Perrault.

Qu'il eſt grand, qu'il eſt doux de ſe dire à ſoi-même :
Je n'ai point d'ennemis, j'ai des rivaux que j'aime !
Je prens part à leur gloire, à leurs maux, à leurs biens,
Les Arts nous ont unis, leurs beaux jours ſont les miens.
C'eſt ainſi que la terre avec plaiſir raſſemble
Ces chênes, ces ſapins, qui s'élévent enſemble ;
Un ſuc toujours égal eſt préparé pour eux,
Leur pié touche aux enfers, leur cime eſt dans les cieux ;
Leur tronc inébranlable, & leur pompeuſe tête,
Réſiſte, en ſe touchant, aux coups de la tempête ;
Ils vivent l'un par l'autre ; ils triomphent du tems ;
Tandis que ſous leur ombre on voit de vils ſerpens
Se livrer, en ſifflant, des guerres inteſtines,
Et de leur ſang impur arroſer leurs racines.



IV. DISCOURS.

DE LA MODÉRATION EN TOUT:

Dans l'Etude, dans l'Ambition, dans les Plaisirs.

A M. H. * *

Tout vouloir eſt d'un fou, l'excès eſt ſon partage;
La modération eſt le tréſor du ſage.
Il ſçait régler ſes goûts, ſes travaux, ſes plaiſirs,
Mettre un but à ſa courſe, un terme à ſes déſirs.
Nul ne peut avoir tout. L'amour de la ſcience
A guidé ta jeuneſſe au ſortir de l'enfance,
La nature eſt ton livre, & tu prétends y voir
Moins ce qu'on a penſé, que ce qu'il faut ſçavoir.
La raiſon te conduit; avance à ſa lumiére;
Marche encor quelques pas; mais borne ta carriére;
Au bord de l'infini ton cours doit s'arrêter,
Là commence un abyſme, il le faut reſpecter.
Réaumur & Buffon, qui d'une main ſi ſûre
Ont percé tant de fois la nuit de la nature,
M'apprendront-ils jamais par quels ſubtils reſſorts
L'éternel Artiſan fait végéter les corps?

Pourquoi l'aspic affreux, le tigre, la pantére,
N'ont jamais adouci leur cruel caractère ;
Et que reconnaissant la main qui le nourrit,
Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit ?
D'où vient qu'avec cent piés, qui semblent inutiles,
Cet insecte tremblant traîne ses pas débiles ?
Pourquoi ce ver changeant se bâtit un tombeau,
S'enterre, & ressuscite avec un corps nouveau,
Et le front couronné, tout brillant d'étincelles,
S'élance dans les airs en déployant ses aîles ?
Le très-sage *Dufay* * parmi ses plans divers,
Végétaux rassemblés des bouts de l'Univers,
Me dira-t-il pourquoi la tendre sensitive
Se flétrit sous nos mains, honteuse & fugitive ?
Malade & dans un lit, de douleurs accablé,
Par l'éloquent *Sylva* vous êtes consolé ;
Il sçait l'art de guérir autant que l'art de plaire ;
Demandez à *Sylva* par quel secret mystère
Ce pain, cet aliment dans mon corps digéré,
Se transforme en un lait doucement préparé ;
Comment toujours filtré dans ces routes certaines,
En longs ruisseaux de pourpre il court enfler mes veines ;
A mon corps languissant rend un pouvoir nouveau,
Fait palpiter mon corps & penser mon cerveau ?
Il léve au Ciel les yeux, il s'incline, il s'écrie :
Demandez-le à ce Dieu qui nous donna la vie.

* M. Dufay étoit Directeur du Jardin du Roi, qui avoit été très-négligé jusqu'à lui, & qui a été ensuite porté par M. de Buffon à un point qui fait l'admiration des Etrangers. On y conserve, outre les Plantes, beaucoup d'autres raretés.

Revole *Maupertuis* de ces déserts glacés,
Où les raïons du jour sont six mois éclipsés;
Apôtre de *Newton*, digne appui d'un tel maître,
Né pour la vérité, vien la faire connaître.
Héros * de la Physique, Argonautes nouveaux,
Qui franchissez les monts, qui traversez les eaux,
Dont le travail immense & l'exacte mesure,
De la terre étonnée ont fixé la figure;
Dévoilez ces ressorts qui font la pesanteur.
Vous connaissez les loix qu'établit son Auteur:
Parlez; enseignez-moi comment ses mains fécondes
Font tourner tant de Cieux, graviter tant de mondes?
Pourquoi vers le Soleil notre globe entraîné
Se meut autour de soi sur son axe incliné?
Parcourant en douze ans les célestes demeures,
D'où vient que Jupiter a son jour de dix heures?
Vous ne le sçavez point. Votre sçavant compas
Mesure l'Univers, & ne le connaît pas.
Je vous vois dessiner, par un art infaillible,
Le dehors d'un Palais à l'homme inaccessible,
Les angles, les côtés sont marqués par vos traits,
Le dedans à vos yeux est fermé pour jamais.
Pourquoi donc m'affliger, si ma débile vûe
Ne peut percer la nuit sur mes yeux répandue.
Je n'imiterai point ce malheureux sçavant,
Qui des feux de l'Etna scrutateur imprudent,
Marchant sur des monceaux de bitume & de cendre,
Fut consumé du feu qu'il cherchoit à comprendre.

* Messieurs de Maupertuis, Clairaut, le Monnier, &c. allèrent en 1736. à Torno, mesurer un degré du Méridien.

Modérons-nous sur-tout dans notre ambition,
C'est du cœur des humains la grande passion.
L'empesé Magistrat, le Financier sauvage,
La Prude aux yeux dévots, la Coquette volage,
Vont en poste à Versaille essuyer des mépris,
Qu'ils reviennent soudain rendre en poste à Paris.
Les libres habitans des rives du Permesse
Ont saisi quelquefois cette amorce traîtresse;
Platon va raisonner à la Cour de Denis;
Racine Janséniste est auprès de Louis.
L'Auteur voluptueux, qui célébra Glicère,
Prodigue au fils d'Octave un encens mercénaire.
S'ils ont cherché la Cour, ils ont porté des fers;
Mais leur sagesse au moins les rendit plus légers.
Horace modéré, vécut riche & tranquile.
Qui veut tout, n'obtient rien; le discret est l'habile.

O vous, qui ramenez dans les murs de Paris,
Tous les excès honteux des mœurs des Sibaris,
Qui plongés dans le luxe, énervés de mollesse,
Nourrissez dans votre ame une éternelle ivresse,
Apprenez, insensés, qui cherchez le plaisir,
Et l'art de le connaître, & celui de joüir;
Les plaisirs sont les fleurs que notre divin Maître
Dans les ronces du monde autour de nous fait naître.
Chacune a sa saison, & par des soins prudens
On peut en conserver dans l'hyver de nos ans.
Mais s'il faut les cueillir, c'est d'une main légere;
On flétrit aisément leur beauté passagére.
N'offrez pas à vos sens de mollesse accablés,
Tous les parfums de Flore à la fois exhalés.

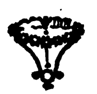
Il ne faut point tout voir, tout sentir, tout entendre.
Quittons les voluptés pour sçavoir les reprendre:
Le travail est souvent le pere du plaisir.
Je plains l'homme accablé du poids de son loisir.
Le bonheur est un bien que nous vend la nature.
Il n'est point ici-bas de moissons sans culture.
Tout veut des soins, sans doute, & tout est acheté.

Regardez Lucullus, de sa table entêté,
Au sortir d'un spectacle, où de tant de merveilles
Le son perdu pour lui frappe en vain ses oreilles;
Il se traîne à souper plein d'un secret ennui,
Cherchant en vain la joie, & fatigué de lui.
Son esprit offusqué d'une vapeur grossiére,
Jette encor quelques traits sans force & sans lumiére;
Parmi les voluptés dont il croit s'enyvrer,
Malheureux! il n'a pas le tems de désirer.

Jadis trop caressé des mains de la mollesse,
Le plaisir s'endormit au sein de la paresse;
La langueur l'accabla; plus de chants, plus de vers,
Plus d'amour; & l'ennui détruisoit l'Univers.
Un Dieu qui prit pitié de la nature humaine,
Mit auprès du plaisir le travail & la peine;
La crainte l'éveilla, l'espoir guida ses pas,
Ce Cortége aujourd'hui l'accompagne ici-bas.

Semez vos entretiens de fleurs toujours nouvelles,
Je le dis aux amans, je le répéte aux belles.
Damon, tes sens trompeurs & qui t'ont gouverné,
T'ont promis un bonheur qu'ils ne t'ont point donné;
Tu crois dans les douceurs qu'un tendre amour aprête,
Soutenir de Daphné l'éternel tête-à-tête.

Mais ce bonheur usé n'est qu'un dégoût affreux,
Et vous avez besoin de vous quitter tous deux.
Ah ! pour vous voir toujours sans jamais vous déplaire,
Il faut un cœur plus noble, une ame moins vulgaire,
Un esprit vrai, sensé, fécond, ingénieux,
Sans humeur, sans caprice, & sur-tout vertueux.
Pour les cœurs corrompus l'amitié n'est point faite.
O divine amitié ! Félicité parfaite !
Seul mouvement de l'ame où l'excès soit permis,
Change en bien tous les maux où le Ciel m'a soumis ;
Compagne de mes pas dans toutes mes demeures,
Dans toutes les saisons & dans toutes les heures.
Sans toi, tout homme est seul ; il peut, par ton appui,
Multiplier son être & vivre dans autrui.
Idole d'un cœur juste, & passion du sage,
Amitié, que ton nom couronne cet ouvrage,
Qu'il préside en mes vers, comme il regne en mon cœur!
Tu m'appris à connaître, à chanter le bonheur.



V. DISCOURS SUR LA NATURE DU PLAISIR.*

AU ROI DE PRUSSE, *alors* PRINCE ROYAL.

JUSQU'A quand verrons-nous ce rêveur fanatique
Fermer le Ciel au monde, & d'un ton despotique
Damnant le genre-humain, qu'il prétend convertir,
Nous prêcher la vertu pour la faire haïr ?
Sur les pas de *Calvin*, ce fou sombre & sévère,
Croit que Dieu, comme lui, n'agit qu'avec colère.
Je croi voir d'un Tyran le Ministre abhorré,
D'esclaves qu'il a fait tristement entouré,
Dictant d'un air hydeux ses volontés sinistres.
Je cherche un Roi plus doux, & de plus doux Ministres.
Timon se croit parfait, depuis qu'il n'aime rien.
Il faut que l'on soit homme afin d'être Chrétien.

* Cette pièce est uniquement fondée sur l'impossibilité où est l'homme d'avoir des sensations par lui-même. Tout sentiment prouve un Dieu, & tout sentiment agréable prouve un Dieu bienfaisant.

Je suis homme, & d'un Dieu je chéris la clémence;
Mortels! venez à lui, mais par reconnaissance.
La nature, attentive à remplir vos désirs,
Vous appelle à ce Dieu par la voix des plaisirs.
Nul encor n'a chanté sa bonté toute entière;
Par le seul mouvement il conduit la matière;
Mais c'est par le plaisir qu'il conduit les humains.
Sentez du moins les dons prodigués par ses mains.
Tout mortel au plaisir a dû son existence;
Par lui le corps agit, le cœur sent, l'esprit pense,
Soit que du doux sommeil la main ferme vos yeux,
Soit que le jour pour vous vienne embellir les Cieux,
Soit que vos sens flétris cherchant leur nourriture,
L'aiguillon de la faim presse en vous la nature,
Ou que l'amour vous force en des momens plus doux;
A produire un autre être, à revivre après vous.
Par-tout d'un Dieu clément la bonté salutaire,
Attache à vos bésoins un plaisir nécessaire.
Les mortels, en un mot, n'ont point d'autre moteur.
  Sans l'attrait du plaisir, sans ce charme vainqueur,
Qui des loix de l'hymen eût subi l'esclavage?
Quelle beauté jamais auroit eu le courage
De porter un enfant dans son sein renfermé,
Qui déchire en naissant les flancs qui l'ont formé,
De conduire avec crainte une enfance imbécille,
Et d'un âge fougueux l'imprudence indocile?
  Ah! dans tous vos états, en tout tems, en tout lieu,
Mortels à vos plaisirs reconnaissez un Dieu,
Que dis-je, à vos plaisirs? C'est à la douleur même,
Que je connais de Dieu la sagesse suprême.

Ce ſentiment ſi prompt dans nos corps répandu,
Parmi tous nos dangers ſentinelle aſſidu,
D'une voix ſalutaire inceſſamment nous crie:
Ménagez, défendez, conſervez votre vie.
Si l'on croit les dévots, l'amour-propre eſt damné,
C'eſt l'ennemi de l'homme, aux enfers il eſt né.
Vous vous trompez, ingrats, c'eſt un don de Dieu même,
Tout amour vient du Ciel; Dieu nous chérit, il s'aime.
Nous nous aimons dans nous, dans nos biens, dans nos fils,
Dans nos concitoyens, ſur-tout dans nos amis.
Cet amour néceſſaire eſt l'ame de notre ame;
Notre eſprit eſt porté ſur ces aîles de flâme.
Oui, pour nous élever aux grandes actions,
Dieu nous a par bonté donné les paſſions. *
Tout dangereux qu'il eſt, c'eſt un préſent céleſte;
L'uſage en eſt heureux, ſi l'abus eſt funeſte.

* Comme preſque tous les mots d'une Langue peuvent être entendus en plus d'un ſens, il eſt bon d'avertir ici qu'on entend par ce mot de *Paſſions*, des déſirs vifs & continués de quelque bien que ce puiſſe être. Ce mot vient de *Pâtir*, *ſouffrir*, parce qu'il n'y a aucun déſir ſans ſouffrance; déſirer un bien, c'eſt ſouffrir l'abſence de ce bien; c'eſt *Pâtir*; c'eſt avoir une paſſion, & le premier pas vers le plaiſir eſt eſſentiellement un ſoulagement de cette ſouffrance. Les vicieux & les gens de bien ont tous également de ces déſirs vifs & continus, appellés *Paſſions*, qui ne deviennent des vices que par leur objet; le déſir de réuſſir dans ſon art, l'amour conjugal, l'amour paternel, le goût des Sciences, ſont des paſſions qui n'ont rien de criminel. Il ſeroit à ſouhaiter que les Langues euſſent des mots pour exprimer les déſirs habituels, qui en ſoi ſont indifférens, ceux qui ſont vertueux, ceux qui ſont coupables; mais il n'y a aucune Langue au monde qui ait des ſignes repréſentatifs de chacune de nos idées, & on eſt obligé de ſe ſervir du même mot dans une acception différente, à-peu-près comme on ſe ſert quelquefois du même inſtrument pour des ouvrages de différentes natures.

J'admire & ne plains point un cœur maître de soi,
Qui tenant ses désirs enchaînés sous sa loi,
S'arrache au genre-humain pour Dieu qui nous fit naître;
Se plaît à l'éviter plutôt qu'à le connaître;
Et brûlant pour son Dieu d'un amour dévorant,
Fuit les plaisirs permis, par un plaisir plus grand.
Mais que fier de ses croix, vain de ses abstinences,
Et sur-tout en secret lassé de ses souffrances,
Il condamne dans nous tout ce qu'il a quitté,
L'hymen, le nom de pere, & la société;
On voit de cet orgueil la vanité profonde;
C'est moins l'ami de Dieu que l'ennemi du monde;
On lit dans ses chagrins le regret des plaisirs.
Le Ciel lui fit un cœur, il lui faut des désirs.
Des Stoïques nouveaux le ridicule maître
Prétend m'ôter à moi, me priver de mon être.
Dieu, si nous l'en croyons, seroit servi par nous,
Ainsi qu'en son Sérail un Musulman jaloux,
Qui n'admet près de lui que ces monstres d'Asie,
Que le fer a privés des sources de la vie. *

Vous, qui vous élevez contre l'humanité,
N'avez-vous lû jamais la docte antiquité?
Ne connaissez-vous point les filles de Pélie?
Dans leur aveuglément voyez votre folie.
Elles croyoient dompter la nature & le tems,
Et rendre leur vieux pere à la fleur de ses ans.

* Cela ne regarde que les esprits outrés, qui veulent ôter à l'homme tous les sentimens.

Leurs mains par piété dans son sang se plongérent,
Croyant le rajeunir, ses filles l'égorgérent.
Voilà votre portrait, Stoïques abusés,
Vous voulez changer l'homme, & vous le détruisez.
Usez ; n'abusez point. Le sage ainsi l'ordonne.
Je fuis également Epictéte & Pétrone.
L'abstinence ou l'excès ne fit jamais d'heureux.
Je ne conclus donc pas, orateur dangereux,
Qu'il faut lâcher la bride aux passions humaines.
De ce coursier fougueux je veux tenir les rênes ;
Je veux que ce torrent, par un heureux secours,
Sans inonder mes champs, les abreuve en son cours.
Vents, épurez les airs, & soufflez sans tempêtes ;
Soleil, sans nous brûler, marche & lui sur nos têtes.
Dieu des êtres pensans, Dieu des cœurs fortunés,
Conservez les désirs que vous m'avez donnés,
Ce goût de l'amitié, cette ardeur pour l'étude,
Cet amour des beaux arts & de la solitude :
Voilà mes passions. Vous, qui les approuvez,
Vous, l'honneur de ces arts par vos mains cultivez,
Vous, dont la passion nouvelle & généreuse,
Est d'éclairer la terre & de la rendre heureuse ;
Grand Prince, esprit sublime, heureux présent du ciel,
Qui connaît mieux que vous les dons de l'Eternel !
Aidez ma voix tremblante & ma lyre affaiblie,
A chanter le bonheur qu'il répand sur la vie.
Qu'un autre en frémissant craigne ses cruautés,
Un cœur aimé de vous ne sent que ses bontés.

VI. DISCOURS.

DE LA NATURE DE L'HOMME.

LA voix de la vertu préside à tes concerts,
Elle m'appelle à toi par le charme des vers.
Ta grande étude est l'homme, & de ce labyrinthe
Le fil de la raison te fait chercher l'enceinte.
Montre l'homme à mes yeux. Honteux de m'ignorer,
Dans mon être, dans moi, je cherche à pénétrer.
Despréaux & *Pascal* en ont fait la Satyre.
Pope & le grand *Leibnitz*, moins enclins à médire,
Semblent dans leurs écrits prendre un sage milieu,
Ils descendent à l'homme, ils s'élévent à Dieu.
Mais quelle épaisse nuit voile encor la nature?
Sois l'Oedipe nouveau de cette énigme obscure.
Chacun a dit son mot, on a long-tems rêvé,
Le vrai sens de l'énigme est-il enfin trouvé?
Je sçai bien qu'à souper chez Laïs ou Catulle,
Cet examen profond passe pour ridicule.
Là pour tout argument, quelques couplets malins
Exerçent plaisamment nos cerveaux libertins.
Autre tems, autre étude, & la raison sévére
Trouve accès à son tour, & peut ne point déplaire.
Dans le fond de son cœur, on se plaît à rentrer,
Nos yeux cherchent le jour, lent à nous éclairer.

Le grand monde est léger, inappliqué, volage,
Sa voix trouble & séduit : est-on seul, on est sage.
Je veux l'être, je veux m'élever avec toi,
Des fanges de la terre, au Trône de son Roi.
Montre-moi, si tu peux, cette chaîne invisible
Du monde des esprits & du monde sensible,
Cet ordre si caché de tant d'êtres divers,
Que *Pope* après Platon crut voir dans l'Univers.

Vous me pressez en vain. Cette vaste science,
Ou passe ma portée, ou me force au silence.
Mon esprit resserré sous le compas Français,
N'a point la liberté des Grecs & des Anglais.
Pope a droit de tout dire, & moi je dois me taire.
A Bourge un Bachelier peut percer ce mystère.
Je n'ai point mes degrés, & je ne prétends pas
Hazarder pour un mot de dangereux combats.
Ecoutez seulement un récit véritable,
Que peut-être *Fourmont* * prendra pour une fable,
Et que je lus hier dans un livre Chinois,
Qu'un Jésuite à Péquin traduisit autrefois.

Un jour quelques souris se disoient l'une à l'autre :
Que ce monde est charmant ! quel empire est le nôtre !
Ce Palais si superbe est élevé pour nous,
De toute éternité Dieu nous fit ces grands trous.
Voi-tu ces gras jambons sous cette voûte obscure,
Ils y furent créés des mains de la nature.
Ces montagnes de lard, éternels alimens,
Sont pour nous en ces lieux jusqu'à la fin des tems ;

* Homme très-sçavant dans l'Histoire des Chinois, & même dans leur Langue.

Oui, nous sommes, grand Dieu, si l'on en croit nos sages,
Le chef d'œuvre, la fin, le but de tes ouvrages.
Les chats sont dangereux & prompts à nous manger ;
Mais c'est pour nous instruire & pour nous corriger.

Plus loin, sur le duvet d'une herbe renaissante,
Près des bois, près des eaux, une troupe innocente
De canards nazillans, de dindons rengorgés,
De gros moutons bêlans, que leur laine a chargés,
Disoient: Tout est à nous, bois, prés, étangs, montagnes,
Le Ciel pour nos besoins fait verdir les campagnes.
L'âne paissoit auprès, & se mirant dans l'eau,
Il rendit grace au Ciel en se trouvant si beau.
Pour les ânes, dit-il, le Ciel a fait la terre ;
L'homme est né mon esclave, il me panse, il me ferre,
Il m'étrille, il me lave, il prévient mes désirs,
Il bâtit mon sérail, il conduit mes plaisirs.
Respectueux témoin de ma noble tendresse,
Ministre de ma joie, il m'améne une ânesse,
Et je ris quand je vois cet esclave orgueilleux,
Envier l'heureux don que j'ai reçu des Cieux.

L'homme vint, & cria : Je suis puissant & sage,
Cieux, terres, élémens, tout est pour mon usage.
L'Océan fut formé pour porter mes vaisseaux.
Les vents sont mes couriers, les astres mes flambeaux.
Ce globe, qui des nuits blanchit les sombres voiles,
Croît, décroît, fuit, revient & préside aux étoiles.
Moi, je préside à tout ; mon esprit éclairé
Dans les bornes du monde eût été trop serré.
Mais enfin de ce monde, & l'oracle & le maître,
Je ne suis point encor ce que je devois être.

Quelques Anges alors, qui là-haut dans les Cieux
Réglent ces mouvemens imparfaits à nos yeux,
En faisant tournoyer ces immenses planétes,
Disoient, Pour nos plaisirs, sans doute, elles sont faites;
Puis de là sur la terre ils jettoient un coup d'œil,
Ils se moquoient de l'homme & de son sot orgueil.
Le *Tien** les entendit; il voulut que sur l'heure
On les fît assembler dans sa haute demeure,
Ange, homme, quadrupéde, & ces êtres divers,
Dont chacun forme un monde en ce vaste Univers.

Ouvrage de mes mains, enfans du même pere,
Vous portez, leur dit-il, *mon divin caractère;*
Vous êtes nés pour moi, rien ne fut fait pour vous.
Je suis le centre unique où vous répondez tous.
Des destins & des tems, connaissez le seul Maître.
Rien n'est grand ni petit, tout est ce qu'il doit être.
D'un parfait assemblage instrumens imparfaits,
Dans votre rang placés, demeurez satisfaits.
L'homme ne le fut point. Cette indocile espéce
Sera-t-elle occupée à murmurer sans cesse?
Un vieux lettré Chinois, qui toujours sur les bancs
Combattit la raison par de beaux argumens,
Plein de *Confucius*, & sa logique en tête,
Distinguant, concluant, présenta sa requête.
Pourquoi suis je en un point resserré par les tems?
Mes jours devroient aller par de-là vingt mille ans.
Ma taille, pour le moins, dût avoir cent coudées.
D'où vient que je ne puis, plus promt que mes idées,

* Dieu des Chinois.

Voyager dans la lune, & réformer son cours?
Pourquoi faut-il dormir un grand tiers de mes jours?
Pourquoi ne puis-je, au gré de ma pudique flâme,
Faire au moins en trois mois cent enfans à ma femme?
Pourquoi fus-je en un jour si las de ses attraits?
Tes Pourquoi, dit le Dieu, ne finiroient jamais.
Bientôt tes questions vont être décidées:
Va chercher ta réponse au pays des idées:
Pars. Un Ange aussi tôt l'emporte dans les airs,
Au sein du vuide immense où se meut l'Univers,
A travers cent Soleils entourés de planettes,
De lunes, & d'anneaux, & de longues comettes.
Il entre dans un globe, où d'immortelles mains
Du Roi de la nature ont tracé les desseins,
Où l'œil peut contempler les images visibles,
Et des mondes réels & des mondes possibles.
Mon vieux lettré chercha d'esperance animé,
Un monde fait pour lui, tel qu'il l'auroit formé.
Il cherchoit vainement: l'Ange lui fit connaître
Que rien de ce qu'il veut en effet ne peut être;
Que si l'homme eût été tel qu'on feint les géans,
Faisant la guerre au Ciel, ou plutôt au bon sens,
S'il eût à vingt mille ans étendu sa carrière,
Ce petit amas d'eau, de sable & de poussiére,
N'eût jamais pû suffire à nourrir dans son sein
Ces énormes enfans d'un autre genre-humain.
Le Chinois argumente; on le force à conclure,
Que dans tout l'Univers chaque être a sa mesure.
Que l'homme n'est point fait pour ces vastes désirs;
Que sa vie est bornée, ainsi que ses plaisirs;

Que

Que Dieu seul a raison, sans qu'il nous en informe.
Le lettré convaincu de sa sottise énorme,
S'en retourne ici bas, ayant tout approuvé;
Mais il y murmura quand il fut arrivé.
Convertir un Docteur est une œuvre impossible.
Matthieu * *Garo* chez nous eut l'esprit plus flexible;
Il loua Dieu de tout. Peut-être qu'autrefois
De longs ruisseaux de lait serpentoient dans nos bois;
La lune étoit plus grande & la nuit moins obscure;
L'hyver se couronnoit de fleurs & de verdure;
L'homme, ce roi du monde, & roi très-fainéant,
Se contemploit à l'aise, admiroit son néant,
Et formé pour agir, se plaisoit à rien faire.
Mais pour nous, fléchissons sous un sort tout contraire;
Contentons-nous des biens qui nous sont destinés,
Passagers comme nous & comme nous bornés.
Sans rechercher en vain ce que peut notre Maître,
Ce que fut notre monde, & ce qu'il devoit être,
Observons ce qu'il est, & recueillons le fruit
Des trésors qu'il renferme & des biens qu'il produit.
Si du Dieu qui nous fit, l'éternelle puissance
Eût à deux jours au plus borné notre existence,
Il nous auroit fait grace, il faudroit consumer
Ces deux jours de la vie à lui plaire, à l'aimer;
Le tems est assez long pour quiconque en profite;
Qui travaille & qui pense en étend la limite.

* Voyez la Fable de la Fontaine.

En louant Dieu de toute chose,
Garo retourne à la maison.

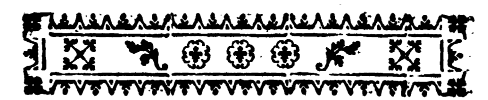
On peut vivre beaucoup sans végéter long-tems,
Et je vais te prouver par mes raisonnemens...
Mais malheur à l'auteur qui veut toujours instruire;
Le secret d'ennuyer est celui de tout dire.

C'est ainsi que ma Muse avec simplicité,
Sur des tons différens chantoit la vérité,
Lorsque de la nature éclaircissant les voiles,
Nos Français à *Quito* cherchoient d'autres étoiles;
Que *Clairaut*, *Maupertuis*, entourés de glaçons,
D'un secteur à lunette étonnoient les Lapons;
Tandis que d'une main stérilement vantée, *
Le hardi *Vaucanson*, rival de Prométhée,
Sembloit, de la nature imitant les ressorts,
Prendre le feu des Cieux pour animer les corps.

Pour moi, loin des Cités, sur les bords du Permesse,
Je suivois la nature & cherchois la sagesse,
Et des bords de la sphére où s'emporta *Milton*,
Et de ceux de l'abîme où pénétra *Newton*,
Je les voyois franchir leur carriére infinie;
Amant de tous les arts & de tout grand génie;
Implacable ennemi du calomniateur,
Du fanatique absurde & du vil délateur,
Ami sans artifice, auteur sans jalousie;
Adorateur d'un Dieu, mais sans hypocrisie,
Dans un corps languissant, de cent maux attaqué,
Gardant un esprit libre, à l'étude appliqué,
Et sçachant qu'ici-bas la félicité pure
Ne fut jamais permise à l'humaine nature.

* Il n'avoit pas encore été recompensé.

ODES.



ODE SUR LE FANATISME.*

CHARMANTE & sublime Emilie,
Amante de la vérité;
Ta solide Philosophie
T'a prouvé la Divinité.
Tu connais cet Etre suprême;
Dans ton cœur est sa bonté même;
Dans ton esprit est sa grandeur:
Tu parais son plus bel ouvrage,
Et tu lui rends un digne hommage,
Exempt de faiblesse & d'erreur.



Mais si les traits de l'Athéisme
Sont repoussés par ta raison,
De la coupe du Fanatisme
Ta main renverse le poison:

* Cette Ode est de l'an 1732. Elle est adressée à l'Illustre Madame la Marquise du Chastelet, qui s'est renduë par son génie l'admiration de tous les vrais Sçavans, & de tous les bons Esprits de l'Europe.

Tu sers la Justice éternelle,
Sans l'âcreté de ce faux-zéle
De tant de Dévots * mal-faisans;
Tel qu'un sujet sincére & juste
Sçait approcher d'un Trône auguste,
Sans les vices des Courtisans.



Ce Fanatisme sacrilége
Est sorti du sein des Autels;
Il les profane, il les assiége,
Il en écarte les mortels.
O Religion bien-faisante!
Ce farouche ennemi se vante
D'être né dans ton chaste flanc.
Mere tendre, Mere adorable!
Croira-t-on qu'un fils si coupable
Ait été formé de ton sang?



On a vû du moins des Athées
Sociables dans leurs erreurs;
Leurs opinions infectées
N'avoient point corrompu leurs mœurs.
Des Barreaux fut doux, juste, aimable; †
Le Dieu que son esprit coupable

* Faux-Dévots.

† Il étoit Conseiller au Parlement; il paya à des Plaideurs les frais de leur Procès, qu'il avoit trop différé de rapporter.

Avoit follement combattu,
Prenant pitié de sa foiblesse,
Lui laissa l'humaine sagesse,
Et les ombres de la vertu.



Je sentirois quelque indulgence
Pour un aveugle audacieux,
Qui nieroit l'utile existence
De l'astre qui brille à mes yeux.
Ignorer ton Etre suprême,
Grand Dieu ! c'est un moindre blasphême,
Et moins digne de ton courroux,
Que de te croire impitoyable,
De nos malheurs insatiable,
Jaloux, injuste comme nous.



Lorsqu'un mortel atrabilaire,
Nourri de superstition,
A, par cette affreuse chimére,
Corrompu sa Religion;
Le voilà stupide & farouche,
Le fiel découle de sa bouche,
Le Fanatisme arme son bras,
Et dans sa piété profonde,
Sa rage immoleroit le monde
A son Dieu qu'il ne connaît pas.

Ce Sénat proſcrit dans la France,
Cette infâme Inquiſition,
Ce Tribunal, où l'ignorance
Traina ſi ſouvent la raiſon;
Ces Midas, en mitre, en ſoutane,
Au Philoſophe de Toſcane,
Sans rougir ont donné des fers;
Aux piés de leur docte aſſemblée
Abjurez, ſage *Galilée*,
Le ſyſtême de l'Univers.



Ecoutez ce ſignal terrible
Qu'on vient de donner dans Paris;
Regardez ce carnage horrible;
Entendez ces lugubres cris.
Le frere eſt teint du ſang du frere;
Le fils aſſaſſine ſon pere;
La femme égorge ſon époux;
Leurs bras ſont armés par des Prêtres.
O Ciel! ſont-ce là les Ancêtres
De ce peuple léger & doux?



Janſéniſtes & Moliniſtes,
Vous qui combattez aujourd'hui
Avec les raiſons des Sophiſtes,
Leurs traits, leur bile & leur ennui;

Tremblez qu'enfin votre querelle
Dans vos murs un jour ne rappelle
Ces tems de vertige & d'horreur.
Craignez ce zéle qui vous presse ;
On ne sent pas dans son yvresse
Jusqu'où peut aller sa fureur.



Vous riez des Sages d'Athénes,
Que la terre a trop respectés ;
Vous dissipez leurs ombres vaines
Par vos immortelles clartés ;
Mais au moins, dans leur nuit profonde,
Conducteurs aveuglés du monde,
Ils n'étoient point persécuteurs ;
Imitez l'esprit pacifique
Et du lycée, & du portique,
Quand vous condamnez leurs erreurs.



Malheureux, voulez-vous entendre
La loi de la Religion ?
Dans Marseille il falloit l'apprendre
Au sein de la contagion,
Lorsque la tombe étoit ouverte,
Lorsque la Provence couverte
Par les semences du trépas,
Pleurant ses Villes désolées,
Et ses campagnes dépeuplées,
Fit trembler tant d'autres Etats.

Belzuns, * ce Pasteur vénérable,
Sauvoit son peuple périssant;
Langeron, guerrier secourable,
Bravoit un trépas renaissant.
Tandis que vos lâches Cabales,
Dans la mollesse & les scandales,
Occupoient votre oisiveté
De la dispute ridicule
Et sur Quênel & sur la Bulle,
Qu'oubliera la postérité.



Pour instruire la race humaine,
Faut-il perdre l'humanité?
Faut-il le flambeau de la haine
Pour éclairer la vérité?
Un ignorant, qui de son frere
Soulage en secret la misére,
Est mon exemple & mon Docteur;
Et l'esprit hautain qui dispute,
Qui condamne, qui persécute,
N'est qu'un détestable imposteur.

* M. de Belzuns, Evêque de Marseille, & M. de Langeron, Commandant, alloient porter eux-mêmes les secours & les remédes aux pestiférés moribonds, dont les Médecins & les Prêtres n'osoient approcher.



ODE

POUR MESSIEURS DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES,

Qui ont été au Cercle Polaire, & sous l'Equateur, déterminer la figure de la Terre.

O Vérité sublime ! O céleste Uranie !
Esprit né de l'Esprit qui forma l'Univers,
Qui mesure des Cieux la carriére infinie,
Et qui pese les airs.



Tandis que tu conduis sur les gouffres de l'onde,
Ces Sages, ces Héros, Ministres de tes Loix ;
De l'ardent Equateur, ou du Pole du Monde
Entends ma faible voix.



Que font tes vrais enfans, vainqueurs de la nature ?
Ils arrachent son voile ; & ces rares esprits
Fixent la pesanteur, la masse & la figure
De l'Univers surpris.

Les Enfers sont émus au bruit de leur voyage,
Je vois paraître au jour les ombres des Héros,
De ces Grecs renommés, qu'admira le rivage
De l'antique Colcos.



Argonautes fameux, demi-Dieux de la Gréce,
Castor, Pollux, Orphée, & vous heureux Jason;
Vous, de qui la valeur & l'amour & l'adresse
Ont conquis la Toison.



En voyant les travaux & l'art de nos grands-hommes,
Que vous êtes honteux de vos travaux passés!
Votre siécle est vaincu par le siécle où nous sommes:
Venez, & rougissez.



Quand la gréce parloit, l'Univers en silence
Respectoit le mensonge annobli par sa voix;
Et l'admiration, fille de l'ignorance,
Chanta de vains exploits.



Heureux qui les premiers marchent dans la carriére;
N'y fassent-ils qu'un pas, leurs noms sont publiés.
Ceux qui, trop tard venus, la franchissent entiére,
Demeurent oubliés.

Le mensonge réside au Temple de Mémoire ;
Il y grava des mains de la crédulité
Tous ces fastes des tems destinés pour l'Histoire
Et pour la vérité.



Uranie, abaissez ces triomphes des Fables ;
Effacez tous ces noms qui nous ont abusés ;
Montrez aux Nations les Héros véritables
Que vous seule instruisez.



Le Génois, qui chercha, qui trouva l'Amérique,
Cortez, qui la vainquit par de plus grands travaux,
En voyant des Français l'entreprise héroïque,
Ont prononcé ces mots :



L'ouvrage de nos mains n'avoit point eu d'exemple,
Et par nos descendans ne peut être imité :
Ceux à qui l'Univers a fait bâtir des Temples
L'avoient moins mérité.



Nous avons fait beaucoup, vous faites davantage ;
Notre nom doit céder à l'éclat qui vous suit :
Plutus guida nos pas dans ce monde sauvage ;
La vertu vous conduit.

Comme ils parloient ainsi, *Newton* dans l'Empirée;
Newton les regardoit, & du Ciel entr'ouvert,
Confirmez, disoit-il, à la terre éclairée,
Ce que j'ai découvert.



Tandis que des humains le troupeau méprisable;
Sous l'empire des sens indignement vaincu,
De ses jours indolens traînant le fil coupable,
Meurt sans avoir vécu.



Donnez un digne essor à votre ame immortelle;
Eclairez des esprits nés pour la vérité:
Dieu vous a confié la plus vive étincelle
De la Divinité.



De la raison qu'il donne, il aime à voir l'usage;
Et le plus digne objet des regards éternels,
Le plus brillant spectacle est l'ame d'un vrai Sage
Instruisant les mortels.



Mais sur-tout écartez ces serpens détestables,
Ces enfans de l'envie, & leur souffle odieux;
Qu'ils n'empoisonnent pas ces ames respectables
Qui s'élèvent aux Cieux.

Laissez un vil Zoïle aux fanges du Parnasse,
De ses croassemens importuner le Ciel,
Agir avec bassesse, écrire avec audace,
Et s'abreuver de fiel.



Imitez ces esprits, ces fils de la lumiére,
Confidens du Très-haut, qui vivent dans son sein,
Qui jettent comme lui, sur la nature entiére,
Un œil pur & serein.

ODE
SUR
LA PAIX DE M. DCC. XXXVI.

L'ETNA renferme le tonnerre
Dans ses épouvantables flancs;
Il vomit le feu sur la terre,
Il dévore ses habitans.
Fuyez, Driades gémissantes,
Ces campagnes toujours brûlantes,
Ces abysmes toujours ouverts,
Ces torrens de flâmes & de souphre,
Echappés du sein de ce gouffre,
Qui touche aux voûtes des Enfers.

Plus terrible dans ses ravages,
Plus fier dans ses débordemens,
Le Pô renverse ses rivages
Cachés sous ses flots écumans;
Avec lui marchent la ruine,
L'effroi, la douleur, la famine;
La mort, les désolations;
Et dans les fanges de Ferrare
Il entraîne à la mer avare
Les dépouilles des Nations.



Mais ces débordemens de l'onde,
Et ces combats des élémens,
Et ces secousses qui du monde
Ont ébranlé les fondemens;
Fléaux que le Ciel en colére
Sur ce malheureux hémisphére
A fait éclater tant de fois,
Sont moins affreux, sont moins sinistres
Que l'ambition des Ministres,
Et que les discordes des Rois.



De l'Inde aux bornes de la France,
Le Soleil, en son vaste tour,
Ne voit qu'une famille immense
Que devoit gouverner l'amour.
Mortels, vous êtes tous des freres.
Jettez ces armes mercénaires.

Que cherchez-vous dans les combats ?
Quels biens poursuit votre imprudence ?
En aurez-vous la jouissance
Dans l'horrible nuit du trépas ?



Encor si pour votre patrie
Vous sçaviez vous sacrifier !
Mais, non, vous vendez votre vie
Aux mains qui daignent la payer.
Vous mourez pour la cause inique
De quelque Tyran politique
Que vos yeux ne connaissent pas ;
Et vous n'êtes dans vos misères
Que des assassins mercénaires,
Armés pour des Maîtres ingrats.



Tels sont ces oiseaux de rapine
Et ces animaux malfaisans,
Apprivoisés pour la ruine
Des paisibles hôtes des champs ;
Aux sons d'un instrument sauvage ;
Animés, ardens, pleins de rage,
Ils vont d'un vol impétueux,
Sans choix, sans intérêt, sans gloire ;
Saisir une folle victoire,
Dont le prix n'est jamais pour eux.

O ſuperbe, ô triſte Italie!
Que tu plains ta fécondité!
Sous tes débris enſévelie,
Que tu déplores ta beauté!
Je vois tes moiſſons dévorées
Par les nations conjurées
Qui te flattoient de te venger.
Faible, déſolée, expirante,
Tu combats d'une main tremblante
Pour le choix d'un Maître étranger.



Que toujours armés pour la guerre,
Nos Rois ſoient les Dieux de la paix;
Que leurs mains portent le tonnerre
Sans ſe plaire à lancer ſes traits.
Nous chériſſons un Berger ſage,
Qui dans un heureux pâturage
Unit les troupeaux ſous ſes loix;
Malheur au Paſteur ſanguinaire,
Qui les expoſe en téméraire,
A la dent du tyran des bois.



Eh! que m'importe la victoire
D'un Roi qui me perce le flanc,
D'un Roi dont j'achette la gloire
De ma fortune & de mon ſang.
Quoi! dans l'horreur de l'indigence,
Dans les langueurs, dans la ſouffrance,

Mes jours feront-ils plus ferains,
Quand on m'apprendra que nos Princes,
Aux Frontiéres de nos Provinces,
Nagent dans le fang des Germains ?



Colbert, toi qui dans ta patrie
Amenas les Arts & les Jeux;
Colbert, ton heureufe induftrie
Sera plus chere à nos neveux,
Que la vigilance inflexible
De Louvois, dont la main terrible
Embrafoit le Palatinat;
Et qui fous la mer irritée,
De la Hollande épouvantée,
Vouloit anéantir l'Etat.



Que LOUIS jufqu'au dernier âge,
Soit honoré du nom de GRAND;
Mais que ce nom s'accorde au Sage;
Qu'on le refufe au Conquérant.
C'eft dans la paix que je l'admire;
C'eft dans la paix que fon Empire
Fleuriffoit fous fes juftes Loix;
Quand fon Peuple, aimable & fidéle,
Fut des Peuples l'heureux modéle,
Et lui le modéle des Rois.

ODE
AU
ROI DE PRUSSE,
SUR
SON AVÉNEMENT AU TRÔNE.

ENFIN voici le jour le plus beau de ma vie,
Que le monde attendoit & que vous seul craignez,
Le grand jour où la terre est pour vous embellie,
Le jour où vous regnez.



Fuyez loin de son Trône, imposteurs fanatiques,
Vils tyrans des esprits, sombres persécuteurs;
Vous, dont l'ame implacable & les mains frénétiques
Ont tramé tant d'horreurs.



Quoi! je t'entens encor, absurde calomnie;
C'est toi, monstre inhumain, c'est toi qui poursuivis
Et Descartes & Bayle, & ce puissant génie
Successeur de Leibnitz.

Tu prenois ſur l'Autel un glaive qu'on révére
Pour frapper ſaintement les plus ſages humains ;
Mon Roi va te percer du fer que le vulgaire
Adoroit dans tes mains.



Il te frappe, tu meurs, il venge notre injure,
La vérité renaît, l'erreur s'évanouit,
La terre éléve au Ciel une voix libre & pure,
Le Ciel ſe réjoüit.



Et vous, de Borgia déteſtables maximes,
Science d'être injuſte à la faveur des Loix,
Art d'opprimer la terre, Art malheureux des crimes,
Qu'on nommoit l'Art des Rois.



Périſſent à jamais vos leçons tyranniques;
Le crime eſt trop facile, il eſt trop dangereux,
Un eſprit faible eſt fourbe, & les grands Politiques
Sont les cœurs généreux.



Ouvrons du monde entier les Annales fidelles,
Voyons-y les tyrans ; ils ſont tous malheureux ;
Les foudres qu'ils portoient dans leurs mains criminelles,
Sont retombés ſur eux.

Ils sont morts dans l'opprobre, ils sont morts dans la rage ;
Mais Antonin, Trajan, Marc-Aurêle, Titus,
Ont eu des jours sereins, sans nuit & sans orage,
Purs comme leurs vertus.



Ils renaîtront en vous, ces vrais Héros de Rome,
A les remplacer tous vous êtes destiné ;
Regnez, vivez heureux, que le plus honnête-homme
Soit le plus fortuné.



Un Philosophe regne ; ah! le siécle où nous sommes
Le desiroit sans doute, & n'osoit l'espérer ;
Seul il a mérité de gouverner les hommes ;
Il sçait les éclairer.



On a vû trop long-tems l'orgueilleuse ignorance
Ecrasant sous ses pieds le mérite abattu,
Insulter aux talens, aux arts, à la science,
Autant qu'à la vertu.



Avec un ris moqueur, avec un ton de maître,
Un esclave de Cour, enfant des voluptés,
S'est écrié souvent, est-on fait pour connaître?
Est-il des vérités?

Il n'en eſt point pour vous, ame ſtupide & fiére,
Abſorbé dans la nuit, vous mépriſez les Cieux,
Le Salomon du Nord apporte la lumiére,
Barbare, ouvrez les yeux.

ODE
SUR LA MORT
DE
L'EMPEREUR CHARLES VI,

2. Novembre 1740.

IL tombe pour jamais ce Cédre, dont la tête
Défia ſi long-tems les vents & la tempête,
Et dont les grands rameaux ombrageoient tant d'Etats;
En un inſtant frappée
Sa racine eſt coupée
Par la faulx du trépas.



Voilà ce Roi des Rois, & ſes grandeurs ſuprêmes;
La mort a déchiré ſes trente Diadêmes,
D'un front chargé d'ennuis, dangereux ornement.
O race auguſte & fiére!
Un reſte de pouſſiére
Eſt ton ſeul monument.

Son nom même est détruit ; le tombeau le dévore ;
Et si le faible bruit s'en fait entendre encore,
On dira quelquefois, il regnoit, il n'est plus ;
Eloges funéraires
De tant de Rois vulgaires
Dans la foule perdus.



Ah ! s'il avoit lui-même en ces plaines fumantes
Qu'Eugéne ensanglanta de ses mains triomphantes,
Conduit de ses Germains les nombreux armemens,
Et raffermi l'Empire
De qui la gloire expire
Sous les fiers Ottomans.



S'il n'avoit pas langui dans sa Ville allarmée,
Redoutable en sa Cour aux chefs de son armée,
Punissant ses guerriers par lui-même avilis ;
S'il eût été terrible
Au Sultan invincible,
Et non pas à Wallis.



Ou si plus sage encor, & détournant la guerre,
Il eût par ses bienfaits ramené sur la terre
Les beaux jours, les vertus, l'abondance & les arts,
Et cette paix profonde
Que sçut donner au monde
Le second des Césars.

La

La renommée alors en étendant ses aîles,
Eût répandu sur lui les clartés immortelles,
Qui de la nuit du tems percent les profondeurs,
Et son nom respectable
Eût été plus durable
Que ceux de ses vainqueurs.



Je ne profane point les dons de l'harmonie;
Le sévére Apollon défend à mon génie
De verser, en bravant & les mœurs & les Loix,
Le fiel de la satyre
Sur la tombe où respire
La Majesté des Rois.



Mais, ô vérité sainte! O juste renommée!
Amour du genre humain, dont mon âme enflâmée
Reçoit avidement les ordres éternels;
Dictez à la mémoire
Les leçons de la gloire
Pour les biens des mortels.



Rois, la mort vous appelle au Tribunal auguste
Où vous êtes pesés aux balances du Juste.
Votre siécle est témoin; le Juge est l'avenir.
Demi-Dieux mis en poudre,
Lui seul peut vous absoudre,
Lui seul peut vous punir.

ODE
A LA REINE DE HONGRIE.

Faite le 30. Juin de 1742.

FILLE de ces Héros que l'Empire eut pour Maîtres,
Digne du Trône auguste où l'on vit tes Ancêtres,
Toujours près de leur chûte, & toujours affermis ;
Princesse magnanime,
Qui joüis de l'estime
De tous tes ennemis.



Le Français généreux, si fier & si traitable,
Dont le goût pour la gloire est le seul goût durable ;
Et qui vole en aveugle où l'honneur le conduit,
Inonde ton Empire,
Te combat & t'admire,
T'adore & te poursuit.



Par des nœuds étonnans, l'altiére Germanie
A l'Empire Français malgré soi réunie,
Fait de l'Europe entière un objet de pitié ;
Et leur longue querelle
Fut cent fois moins cruelle
Que leur triste amitié.

Ainsi de l'Equateur & des antres de l'Ourse,
Les vents impétueux emportent dans leur course
Deux nuages épais, l'un à l'autre opposés;
Et tandis qu'ils s'unissent,
Les foudres retentissent
De leurs flancs embrasés.



Quoi! des Rois bienfaisans ordonnent ces ravages!
Ils annoncent le calme, ils forment les orages!
Ils prétendent conduire à la félicité
Les nations tremblantes
Par les routes sanglantes
De la calamité!



O Vieillard vénérable, * à qui les destinées
Ont de l'heureux Nestor accordé les années,
Sage, que rien n'allarme & que rien n'éblouit,
Veux-tu priver le monde
De cette paix profonde
Dont ton ame jouit?



Ah! s'il pouvoit encore au gré de sa prudence,
Tenant également le glaive & la balance,
Fermer par des ressorts aux mortels inconnus,
De sa main respectée,
La porte ensanglantée
Du Temple de Janus.

* Le Cardinal de Fleury.

Si de l'or des Français les sources égarées ;
Ne fertilisoient plus de lointaines contrées,
Rapportoient l'abondance au sein de nos remparts ;
Embellissoient nos Villes,
Arrosoient les asyles
Où languissoient les Arts.



Beaux Arts, enfans du Ciel, de la paix & des graces ;
Que Louis en triomphe amena sur ses traces,
Ranimez vos travaux si brillans autrefois ;
Vos mains découragées ;
Vos lyres négligées,
Et vos tremblantes voix.



De l'immortalité vos succès sont le gage.
Tous ces Traités rompus, & suivis du carnage ;
Ces triomphes d'un jour, si vains, si célébrés ;
Tout passe, & tout retombe
Dans la nuit de la tombe,
Et vous seuls demeurez.



STANCES
SUR
LES POËTES ÉPIQUES.

PLEIN de beautés & de défauts,
Le vieil *Homére* a mon estime ;
Il est, comme tous ses Héros,
Babillard outré, mais sublime.



Virgile orne mieux la raison,
A plus d'art, autant d'harmonie ;
Mais il s'épuise avec *Didon*,
Et rate à la fin *Lavinie*.

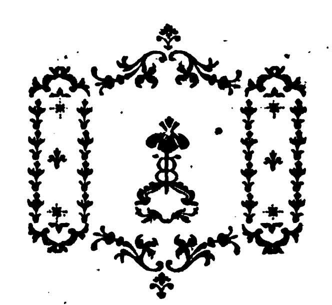
De faux brillans, trop de magie,
Mettent le *Tasse* un cran plus bas.
Mais que ne tolere-t-on pas
Pour *Armide* & pour *Herminie* ?

Milton, plus sublime qu'eux tous,
A des beautés moins agréables ;
Il semble chanter pour les Fous,
Pour les Anges & pour les Diables.

Après *Milton*, après le *Tasse*,
Parler de moi feroit trop fort,
Et j'attendrai que je sois mort
Pour apprendre quelle est ma place.



Vous, en qui tant d'esprit abonde,
Tant de grace & tant de douceur,
Si ma place est dans votre cœur,
Elle est la premiére du monde.



STANCES.

SI vous voulez que j'aime encore,
Rendez-moi l'âge des amours.
Au crépuſcule de mes jours
Réjoignez, s'il ſe peut, l'aurore.

Des beaux lieux, où le Dieu du vin
Avec l'Amour tient ſon Empire,
Le tems qui me prend par la main
M'avertit que je me retire.



De ſon inflexible rigueur
Tirons au moins quelque avantage.
Qui n'a pas l'eſprit de ſon âge,
De ſon âge a tout le malheur.



Laiſſons à la belle jeuneſſe
Ses folâtres emportemens;
Nous ne vivons que deux momens,
Qu'il en ſoit un pour la ſageſſe.

Quoi! pour toujours vous me fuyez,
Tendreſſe, illuſion, folie,
Dons du Ciel qui me conſoliez
Des amertumes de la vie.

On meurt deux fois, je le vois bien:
Cesser d'aimer & d'être aimable,
C'est une mort insupportable;
Cesser de vivre ce n'est rien.



Ainsi je déplorois la perte
Des erreurs de mes premiers ans,
Et mon ame aux désirs ouverte
Regrettoit ses égaremens.



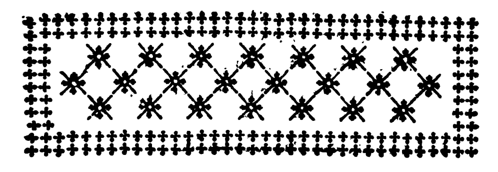
Du Ciel alors daignant descendre
L'amitié vint à mon secours;
Elle étoit peut-être aussi tendre,
Mais moins vive que les amours.



Touché de sa beauté nouvelle,
Et de sa lumiére éclairé,
Je la suivis; mais je pleurai
De ne pouvoir plus suivre qu'elle.



POËSIES DIVERSES.



LE
CADENAT.*

JE triomphois ; l'Amour étoit le maître,
Et je touchois à ces momens trop courts
De mon bonheur & du vôtre, peut-être ;
Mais un Tyran veut troubler nos beaux jours ;
C'est votre époux. Géolier sexagénaire,
Il a fermé le libre Sanctuaire
De vos appas ; & trompant nos désirs,
Il tient la clef du séjour des plaisirs :
Pour éclaircir ce douloureux mystère,
D'un peu plus haut reprenons cette affaire.
   Vous connaissez la Déesse *Cérès*.
Or, en son tems *Cérès* eut une fille,
Semblable à vous, à vos scrupules près :
Brune, piquante, honneur de sa famille,
Tendre sur-tout, & menant à sa cour
L'aveugle enfant que l'on appelle Amour.

* Cette Piéce est fort ancienne. L'Auteur n'avoit que 18. ans quand il la fit, au sujet d'une Dame qui étoit en effet dans le cas dont il est ici question.

Un autre aveugle, hélas ! bien moins aimable,
Le triste hymen la traita comme vous.
Le vieux *Pluton*, riche autant qu'haïssable,
Dans les Enfers fut son indigne époux :
Il étoit Dieu ; mais avare & jaloux.
Il fut cocu ; car c'étoit la justice.
Pirithoüs, son fortuné rival,
Beau, jeune, adroit, complaisant, libéral,
Au Dieu *Pluton* donna le bénéfice
De cocuage. Or ne demandez pas
Comment un homme avant sa derniére heure
Pût pénétrer dans la sombre demeure.
Cet homme aimoit, l'amour guida ses pas :
Mais aux Enfers, comme aux lieux où vous êtes,
Voyez qu'il est peu d'intrigues secrettes.
De sa chaudiére, un traître d'espion
Vit le grand cas, & dit tout à *Pluton* ;
Il ajoûta, que même à la sourdine
Plus d'un damné festoyoit *Proserpine*.
Le Dieu cornu, dans son noir Tribunal,
Fit convoquer son Sénat infernal ;
Il assembla les détestables ames
De tous ses Saints dévolus aux Enfers,
Qui dès long-tems en cocuage experts,
Pendant leur vie ont tourmenté leurs femmes.
Un Florentin lui dit : Frere & Seigneur,
Pour détourner la maligne influence
Dont votre Altesse a fait l'expérience,
Tuer sa Dame est toujours le meilleur.
Mais, las, Seigneur ! la vôtre est immortelle ;

Je voudrois donc, pour votre sûreté,
Qu'un Cadenat de structure nouvelle
Fût le garant de sa fidélité :
A la vertu par la force asservie,
Lors vos plaisirs borneront son envie:
Plus ne sera d'Amant favorisé.
Et plût aux Dieux que quand j'étois en vie
D'un tel secret je me fusse avisé !
A ce discours les damnés applaudirent,
Et sur l'airain les Parques l'écrivirent.
En un moment, feux, enclumes, fourneaux,
Sont préparés aux gouffres infernaux.
Tisiphone, de ces lieux serruriére,
Au Cadenat met la main la premiére :
Elle l'acheve, & des mains de *Pluton*
Proserpina reçut ce triste don.
On m'a conté, qu'essayant son ouvrage,
Le cruel Dieu fut ému de pitié ;
Qu'avec tendresse il dit à sa moitié :
Que je vous plains, vous allez être sage !
Or, ce secret aux Enfers inventé,
Chez les humains tôt après fut porté ;
Et depuis ce, dans Venise & dans Rome,
Il n'est Pédant, Bourgeois, ni Gentilhomme,
Qui pour garder l'honneur de sa maison
De Cadenats n'ait sa provision.
Là, tout jaloux, sans craindre qu'on le blâme,
Tient sous la clef la vertu de sa femme.
Or votre époux dans Rome a fréquenté ;
Chez les méchans on se gâte sans peine,

Et le galant vit fort à la Romaine.
Mais son trésor est il en sûreté ?
A ces projets l'Amour sera funeste ;
Ce Dieu charmant sera notre vengeur ;
Car vous m'aimez ; & quand on a le cœur
De femme honnête, on a bientôt le reste.

L'ANTI-GITON.*

A MADEMOISELLE LE COUVREUR.

O Du Théâtre, aimable Souveraine !
Belle *Cloé*, fille de *Melpoméne !*
Puissent ces Vers de vous être goûtés,
Amour le veut, Amour les a dictés.
Ce petit Dieu, de son aîle legére,
Un arc en main parcouroit l'autre jour
Tous les recoins de votre Sanctuaire ;
Car le Théâtre appartient à l'Amour :
Tous ses Héros sont enfans de Cithère.
Hélas, Amour ! que tu fus consterné,
Lorsque tu vis ce Temple profané,
Et ton Rival, de son culte hérétique,
Etablissant l'usage antiphysique,
Accompagné de ses Mignons fleuris,
Fouler aux piés les myrthes de Cypris !

* Cette Piéce est de l'année 1722.

Cet ennemis jadis eut dans Gomore
Plus d'un Autel, & les auroit encore,
Si par le feu son pays consumé,
En lac un jour n'eût été transformé.
Ce Conte n'est de la Métamorphose,
Car gens de bien m'ont expliqué la chose
Très-doctement, & partant ne veux pas
Mécroire en rien la vérité du cas.
Ainsi que Loth, chassé de son asyle,
Ce pauvre Dieu courut de ville en ville.
Il vint en Gréce, il y donna leçon
Plus d'une fois à *Socrate*, à *Platon* ;
Chez des Héros il fit sa résidence,
Tantôt à Rome, & tantôt à Florence ;
Cherchant toujours, si bien vous l'observez,
Peuples polis, & par art cultivés.
Maintenant donc le voici dans Lutece,
Séjour fameux des effrénés desirs,
Et qui vaut bien l'Italie & la Gréce,
Quoiqu'on en dise, au moins pour les plaisirs.
Là, pour tenter notre faible nature,
Ce Dieu paraît sous humaine figure.
Il n'a point l'air de ce pesant Abbé,
Brutalement dans le vice absorbé,
Qui tourmentant en tout sens son espéce,
Mord son prochain, & corrompt la jeunesse ;
Lui, dont l'œil louche, & le muffle effronté,
Font frissonner la tendre volupté,
Et qu'on prendroit, dans ses fureurs étranges,
Pour un Démon qui viole des Anges.

Ce Dieu sçait trop, qu'en un pédant crasseux;
Le plaisir même est un objet hideux.
D'un beau Marquis il a pris le visage,
Le doux maintien, l'air fin, l'adroit langage,
Trente Mignons le suivent en riant;
Philis le lorgne, & soupire en fuyant.
Ce faux Amour se pavane à toute heure,
Sur le Théâtre aux Muses destiné
Où par *Racine* en triomphe amené,
L'Amour galant choisissoit sa demeure;
Que dis-je? Hélas! l'Amour n'habite plus
Dans ce réduit. Désespéré, confus,
Des fiers succès du Dieu qu'on lui préfére,
L'Amour honnête est allé chez sa mere,
D'où rarement il descend ici-bas.
Belle *Cloé*, ce n'est que sur vos pas
Qu'il vient encor. *Cloé* pour vous entendre,
Du haut des Cieux j'ai vû ce Dieu descendre.
Sur le Théâtre il vole parmi nous,
Quand sous le nom de *Phédre* ou de *Monime*,
Vous partagez entre *Racine* & vous
De notre encens le tribut légitime.
Que si voulez que cet enfant jaloux,
De ces beaux lieux désormais ne s'envole,
Convertissons ceux qui devant l'idole
De son rival ont fléchi les genoux:
Il vous créa la Prêtresse du Temple:
A l'hérétique il faut prêcher d'exemple:
Prêchez donc vîte, & venez dès ce jour,
Sacrifier au véritable Amour.

LETTRE
SUR
LA TRACASSERIE,*
A MONSIEUR
DE BUSSI,
EVÊQUE DE LUÇON.

ORNEMENT de la bergerie,
Et de l'Eglise & de l'amour;
Aussi tôt que Flore, à son tour,
Peindra la campagne fleurie,
Revoyez la Ville chérie;
Est-il pour vous d'autre patrie?
Et seroit-il dans l'autre vie
Un plus beau Ciel, un plus beau jour,
Si l'on pouvoit de ce séjour
Exiler la TRACASSERIE?
Evitons ce monstre odieux
Monstre femelle, dont les yeux
Portent un poison gracieux
Et que le Ciel, en sa furie,

* En 1724.

De notre bonheur envieux,
A fait naître dans ces beaux lieux
Au sein de la galanterie.
Voyez-vous comme un miel flâteur
Distile de sa bouche impure ?
Voyez-vous comme l'imposture
Lui prête un secours séducteur ?
Le courroux étourdi la guide,
L'embarras, le soupçon timide,
En chancelant suivent ses pas.
Des faux rapports, l'erreur avide
Court au-devant de la perfide,
Et la caresse dans ses bras.
Que l'amour, secouant ses aîles,
De ces commerces infidèles
Puisse s'envoler à jamais :
Qu'il cesse de forger des traits
Pour tant de beautés criminelles.
Je hais bien tout mauvais railleur,
De qui le bel esprit bâtise
Du nom d'ennui, la paix du cœur,
Et la constance de sottise.
Heureux qui voit couler ses jours
Dans la mollesse & l'incurie,
Sans intrigues, sans faux détours,
Près de l'objet de ses amours
Et loin de la coquetterie.
Que chaque jour rapidement
Pour de pareils amans s'écoule ;
Ils ont tous les plaisirs en foule,

Hors ceux du raccommodement.
Rendez-nous donc votre présence,
Galant Prieur de Frigolet,
Très-aimable, & très-frivolet,
Venez voir votre humble Valet
Dans le Palais de la Constance;
Les Graces, avec complaisance,
Vous suivront en petit-colet;
Et moi, leur serviteur folet,
J'ébaudirai Votre Excellence,
Par des airs de mon flageolet,
Dont l'amour marque la cadence,
En faisant des pas de ballet.

A MONSIEUR

DE GERVASI,

MÉDECIN.

Tu revenois couvert d'une gloire éternelle,
Le Gévaudan * surpris t'avoit vû triompher
Des traits contagieux d'une Peste cruelle,
Et ta main venoit d'étouffer
De cent poisons cachés la semence mortelle.
Dans *Maisons* cependant je voyois mes beaux jours
Vers leurs derniers momens précipiter leurs cours.

* M. de Gervasi, célébre Médecin de Paris, avoit été envoyé dans le Gévaudan pour la Peste, & à son retour il est venu guérir l'Auteur de la Petite-Vérole, dans le Château de Maisons, à six lieues de Paris, en 1723.

Déja près de mon lit la mort inéxorable
Avoit levé sur moi sa faulx épouvantable.
Le vieux Nocher des Morts à sa voix accourut.
C'en étoit fait, sa main tranchoit ma destinée :
Mais tu lui dis, Arrête.... & la mort étonnée
Reconnut son vainqueur, frémit & disparut.
Hélas ! si comme moi l'aimable Génonville,
Avoit de ta présence eu le secours utile,
Il vivroit, & sa vie eût rempli nos souhaits ;
De son cher entretien je goûterois les charmes,
Mes jours, que je te dois, renaîtroient sans allarmes,
Et mes yeux, qui sans toi se fermoient pour jamais,
Ne se rouvriroient point pour répandre des larmes.
C'est toi, du moins, c'est toi par qui dans ma douleur
Je peux joüir de la douceur
De plaire & d'être cher encore
Aux illustres amis dont mon destin m'honore.
Je reverrai *Maisons*, dont les soins bienfaisans
Viennent d'adoucir ma souffrance ;
Maisons en qui l'esprit tient lieu d'expérience,
Et dont j'admire la prudence
Dans l'âge des égaremens.
Je me flâte en secret qu'à mon dernier Ouvrage
Le vertueux Sully donnera son suffrage ;
Que son cœur généreux, avec quelque plaisir,
Au sortir du tombeau me reverra paraître,
Et que Mariamne peut-être
Pourra par ses malheurs enchanter son loisir.
Beaux Jardins de Villars, ombrages toujours frais,
C'est sous vos feuillages épais

Que je retrouverai ce Héros plein de gloire,
Qui nous a ramené la paix
Sur les aîles de la victoire.
C'eſt là que Richelieu, par ſon air enchanteur,
Par ſes vivacités, ſon eſprit & ſes graces,
Dès qu'il reparaîtra ſçaura joindre mon cœur
A tant de cœurs ſoumis qui volent ſur ſes traces.
Et toi, cher Bullingbrook, Héros qui d'Apollon
As reçu plus d'une Couronne;
Qui réunis en ta perſonne
L'éloquence de Cicéron,
L'eſprit de Mécénas, l'agrément de Pétrone:
Enfin donc je reſpire, & reſpire pour toi;
Je pourrai déſormais te parler & t'entendre.
Mais Ciel! quel ſouvenir vient ici me ſurprendre?
Celle qui m'a donné ſa foi,
Qui fut ſi fidéle & ſi tendre,
Daignera-t-elle encor jetter les yeux ſur moi?
Hélas! en deſcendant ſur le ſombre rivage,
Dans mon cœur expirant je portois ſon image;
Son amour, ſes vertus, ſes graces, ſes appas,
Les plaiſirs goûtés dans ſes bras,
A ces derniers momens flâtoient encor mon ame,
Je brûlois en mourant d'une immortelle flâme.
Grands Dieux! me faudroit-il regretter le trépas?
M'auroit-elle oublié? Seroit-elle volage?
Que dis-je, malheureux! où vais-je m'engager?
Quand on porte ſur le viſage,
D'un mal ſi redouté le fatal témoignage,
Eſt-ce à l'amour qu'il faut ſonger?

AUX MÂNES

DE MONSIEUR

DE GÉNONVILLE,*

Conseiller au Parlement, & intime Ami de l'Auteur.

Toi, que le Ciel jaloux ravit dans ton printems;
Toi, de qui je conserve un souvenir fidéle;
Vainqueur de la mort & du tems;
Toi, dont la perte, après dix ans,
M'est encore affreuse & nouvelle;
Si tout n'est pas détruit, si sur les sombres bords
Ce souffle si caché, cette faible étincelle,
Cet esprit, le moteur & l'esclave du corps,
Ce je ne sçai quel sens, qu'on nomme ame immortelle,
Reste inconnu de nous est vivant chez les morts;
S'il est vrai que tu sois, & si tu peux m'entendre,
O! mon cher GENONVILLE, avec plaisir reçoi
Ces vers & ces soupirs que je donne à ta cendre,
Monument d'un amour immortel comme toi.

* Cette Piéce est de 1729. Il n'y avoit pas tout-à-fait dix ans que M. de Genonville étoit mort.

Il te souvient du tems où l'aimable *Egérie*,
Dans les beaux jours de notre vie,
Ecoutoit nos chansons, partageoit nos ardeurs.
Nous nous aimions tous trois. La raison, la folie,
L'amour, l'enchantement des plus tendres erreurs;
Tout réunissoit nos trois cœurs.
Que nous étions heureux! même cette indigence,
Triste compagne des beaux jours,
Ne put de notre joie empoisonner le cours.
Jeunes, gais, satisfaits, sans soins, sans prévoyance,
Aux douceurs du présent bornant tous nos désirs,
Quel besoin avions-nous d'une vaine abondance?
Nous possédions bien mieux, nous avions les plaisirs:
Ces plaisirs, ces beaux jours coulés dans la mollesse,
Ces ris, enfans de l'allégresse,
Sont passés avec toi dans la nuit du trépas.
Le Ciel, en récompense, accorde à ta Maîtresse
Des grandeurs & de la richesse,
Appuis de l'âge mûr, éclatant embarras,
Faible soulagement quand on perd sa jeunesse.
La fortune est chez elle où fut jadis l'amour.
Les plaisirs ont leur tems, la sagesse a son tour.
L'amour s'est envolé sur l'aîle du bel âge;
Mais jamais l'amitié ne fuit du cœur du sage.
Nous chantons quelquefois & tes vers & les miens,
De ton aimable esprit nous célébrons les charmes,
Ton nom se mêle encore à tous nos entretiens,
Nous lisons tes Ecrits, nous les baignons de larmes,
Loin de nous à jamais ces mortels endurcis,
Indignes du beau nom, du sacré nom d'amis,

Ou toujours remplis d'eux, ou toujours hors d'eux-même,
Au monde, à l'inconſtance ardens à ſe livrer,
Malheureux, dont le cœur ne ſçait pas comme on aime,
Et qui n'ont point connu la douceur de pleurer.

LA MORT
DE MADEMOISELLE
LE COUVREUR,
FAMEUSE ACTRICE.

Que vois-je, quel objet ! Quoi ! ces lévres charmantes,
Quoi ! ces yeux d'où partoient ces flâmes éloquentes
Eprouvent du trépas les livides horreurs ?
Muſes, Graces, Amours, dont elle fut l'image,
O mes Dieux & les ſiens, ſecourez votre ouvrage.
Que vois je ? C'en eſt fait, je t'embraſſe, & tu meurs.
Tu meurs; on ſçait déja cette affreuſe nouvelle :
Tous les cœurs ſont émus de ma douleur mortelle.
J'entens de tous côtés les beaux Arts éperdus,
S'écrier, en pleurant, Melpoméne n'eſt plus.
Que direz-vous, race future,
Lorſque vous apprendrez la flétriſſante injure,

Qu'à ces Arts désolés font des hommes cruels ?
Ils privent de la sépulture
Celle qui dans la Gréce auroit eu des Autels.
Quand elle étoit au monde, ils soupiroient pour elle ;
Je les ai vû soumis, autour d'elle empressés :
Sitôt qu'elle n'est plus, elle est donc criminelle ?
Elle a charmé le monde, & vous l'en punissez.
Non, ces bords désormais ne seront plus profane, *
Ils contiennent ta cendre ; & ce triste tombeau
Honoré par nos chants, consacré par tes mânes,
Est pour nous un temple nouveau.
Voilà mon S. Denis ; oui, c'est-là que j'adore
Tes talens, ton esprit, tes graces, tes appas.
Je les aimai vivans, je les encense encore,
Malgré les horreurs du trépas,
Malgré l'erreur & les ingrats,
Que seuls de ce tombeau l'opprobre deshonore.
Ah ! verrai-je toujours ma faible nation,
Incertaine en ses vœux, flétrir ce qu'elle admire,
Nos mœurs avec nos Loix toujours se contredire,
Et le François volage endormi sous l'empire
De la superstition ?
Quoi ! n'est-ce donc qu'en Angleterre
Que les mortels osent penser ?
O rivale d'Athène ! ô Londre ! heureuse terre,
Ainsi que des tyrans vous avez sçu chasser
Les préjugés honteux qui vous livroient la guerre.
C'est là qu'on sçait tout dire & tout récompenser ;

* Elle est enterrée sur le bord de la Seine.

Nul art n'eſt mépriſé; tout ſuccès a ſa gloire;
Le vainqueur de *Tallard*, le fils de la victoire,
Le ſublime *Dryden*, & le ſage *Addiſſon*,
Et la charmante *Ophils*, & l'immortel *Newton*,
Ont part au Temple de Mémoire.
Et *Le Couvreur* à Londre auroit eu des tombeaux
Parmi les beaux eſprits, les Rois & les Héros.
Quiconque a des talens, à Londre eſt un grand-homme.
L'abondance & la liberté
Ont après deux mille ans chez vous reſſuſcité
L'eſprit de la Gréce & de Rome.
Des lauriers d'Apollon, dans nos ſtériles champs,
La feuille négligée eſt-elle donc flétrie?
Dieux! Pourquoi mon pays n'eſt-il plus la patrie
Et de la gloire & des talens?



mon ame.
m'enflame.
quelquefois
Rois,
monde,

fut attrapé, & celle

Et dévoret des yeux la touche noble & sûre
De *Raphaël* & du *Poussin*.
De ces appartemens qu'anime la Peinture,
Sur les pas du plaisir je vole à l'Opéra.
J'applaudis tout ce qui me touche,
La fertilité de *Campra*,
La gaïté de *Mouret*, les graces de *Destouche*, *
Pélissier par son art, *le Maure* par sa voix, †
Tour-à-tour ont mes vœux & suspendent mon choix.
Quelquefois embrassant la science hardie,
Que la curiosité
Honora par vanité
Du nom de Philosophie,
Je cours après *Newton* dans l'abysme des Cieux;
Je veux voir si des nuits la Couriére inégale,
Par le pouvoir changeant d'une force centrale,
En gravitant vers nous s'approche de nos yeux,
Et pése d'autant plus, qu'elle est près de ces lieux,
Dans les limites d'un ovale.
J'en entens raisonner les plus profonds esprits,
Maupertuis & *Clairaut*, calculante Cabale:
Je les voix qui des Cieux franchissent l'intervale,
Et je vois trop souvent, que j'ai très-peu compris.
De ces obscurités, je passe à la Morale,
Je lis au cœur de l'homme, & souvent j'en rougis.
J'examine avec soin les informes écrits,
Les monumens épars, & le style énergique
De ce fameux *Pascal*, ce dévot satyrique.

* Musiciens agréables.
† Actrices de ce tems-là.

Je vois ce rare esprit trop prompt à s'enflâmer.
Je combats ses rigueurs extrêmes.
Il enseigne aux humains à se haïr eux-mêmes.
Je voudrois malgré lui leur apprendre à s'aimer.
Ainsi mes jours égaux, que les Muses remplissent,
Sans soins, sans passion, sans préjugés fâcheux,
Commencent avec joie & vivement finissent
Par des soupers délicieux.
L'amour dans mes plaisirs ne mêle plus ses peines.
La tardive raison vient de briser mes chaînes,
J'ai quitté prudemment ce Dieu qui m'a quitté.
J'ai passé l'heureux tems fait pour la volupté.
Est-il donc vrai, Grands Dieux! il ne faut plus que j'aime!
La foule des beaux Arts, dont je veux tour-à-tour
Remplir le vuide de moi même,
N'est point encor assez pour remplacer l'amour.



AU CAMP

DEVANT

PHILIPSBOURG,

Le 3. *Juillet* 1734.

C'EST ici que l'on dort sans lit,
Et qu'on prend ses repas par terre.
Je vois & j'entens l'atmosphere,
Qui s'embrase & qui retentit
De cent décharges de tonnerre,
Et dans ces horreurs de la guerre,
Le Français chante, boit & rit:
Bellone va réduire en cendres
Les courtines de Philipsbourg,
Par cinquante mille Alexandres
Payés à quatre sous par jour.
Je les vois prodiguant leur vie
Chercher ces combats meurtriers,
Couverts de fange & de lauriers,
Et pleins d'honneur & de folie.
Je vois briller au milieu d'eux
Ce fantôme, nommé la gloire,
A l'œil superbe, au front poudreux,
Portant au cou cravate noire,

Ayant sa trompette en sa main,
Sonnant la charge & la victoire,
Et chantant quelques airs à boire,
Dont ils répétent le refrein.
O Nation brillante & vaine!
Illustres fous, peuple charmant,
Que la gloire à son char enchaîne,
Il est beau d'affronter gaîment
Le trépas & le Prince Eugéne.
Mais, hélas! quel sera le prix
De vos héroïques prouesses?
Vous serez cocus dans Paris
Par vos femmes & vos maîtresses.

LE
MONDAIN.*

REGRETTERA qui veut le bon vieux tems,
Et l'âge d'or, & le regne d'Astrée,
Et les beaux jours de Saturne & de Rhée,
Et le Jardin de nos premiers Parens.
Moi, je rends grace à la nature sage,
Qui pour mon bien m'a fait naître en cet âge,

* Cette Piéce est de 1736. C'est un badinage, dont le fond est très-philosophique & très-utile; son utilité se trouve expliquée dans la Piéce suivante. Voyez aussi la Lettre de M. de Melon à Madame la Comtesse de Verrue.

Tant décrié par nos tristes frondeurs,
Ce tems profane est tout fait pour mes mœurs;
J'aime le luxe & même la mollesse;
Tous les plaisirs, les Arts de toute espéce;
La propreté, le goût, les ornemens:
Toute honnête-homme a de tels sentimens.
Il est bien doux pour mon cœur très-immonde
De voir ici l'abondance à la ronde,
Mere des Arts & des heureux travaux,
Nous apporter de sa source féconde,
Et des besoins & des plaisirs nouveaux.
L'or de la terre & les trésors de l'onde,
Leurs habitans & les peuples de l'air,
Tout sert au luxe. aux plaisirs de ce monde.
O le bon tems que ce siécle de fer!
Le superflu, chose très-nécessaire,
A réuni l'un & l'autre hémisphére.
Voyez-vous pas ces agiles vaisseaux,
Qui du Texel, de Londres, de Bordeaux,
S'en vont chercher, par un heureux échange,
De nouveaux biens nés aux sources du Gange;
Tandis qu'au loin, vainqueurs des Musulmans,
Nos vins de France enyvrent les Sultans.
Quand la nature étoit dans son enfance,
Nos bons Aïeux vivoient dans l'ignorance,
Ne connaissant ni le *tien*, ni le *mien*.
Qu'auroient-ils pû connaître? Ils n'avoient rien.
Ils étoient nuds; & c'est chose très-claire,
Que qui n'a rien, n'a nul partage à faire.
Sobres étoient. Ah! je le crois encor,

Martial.

Martialo * n'eſt point du ſiécle d'or.
D'un bon vin frais, ou la mouſſe, ou la ſéve,
Ne grata point le tendre goſier d'Eve.
La ſoie & l'or ne brilloient point chez eux ;
Admirez-vous pour cela nos Ayeux ?
Il leur manquoit l'induſtrie & l'aiſance.
Eſt-ce vertu ? C'étoit pure ignorance.
Quel idiot, s'il avoit eu pour lors
Quelque bon lit, auroit couché dehors ?
Mon cher Adam, mon gourmand, mon bon pere,
Que faiſois-tu dans les Jardins d'Eden ?
Travaillois-tu pour ce ſot genre-humain ?
Careſſois-tu Madame Eve, ma mere ?
Avouez-moi que vous aviez tous deux
Les ongles longs, un peu noirs & craſſeux,
La chevelure aſſez mal ordonnée,
Le teint bruni ; la peau bize & tannée.
Sans propreté, l'amour le plus heureux
N'eſt plus amour, c'eſt un beſoin honteux.
Bientôt laſſés de leur belle aventure,
Deſſous un chêne ils ſoupent galamment,
Avec de l'eau, du millet & du gland.
Le repas fait, ils dorment ſur la dure.
Voilà l'état de la pure nature.
Or maintenant voulez-vous, mes amis,
Sçavoir un peu dans nos jours tant maudits,
Soit à Paris, ſoit dans Londre ou dans Rome,
Quel eſt le train des jours d'un honnête-homme ?

* L'Auteur du Cuiſinier François.

Entrez chez lui, la foule des beaux Arts,
Enfans du goût, se montre à vos regards.
De mille mains l'éclatante industrie,
De ces dehors orna la symétrie.
L'heureux pinceau, le superbe dessein
Du doux *Corrége* & du sçavant *Poussin*,
Sont encadrés dans l'or d'une bordure;
C'est * *Bouchardon* qui fit cette figure;
Et cet argent fut poli par *Germain*, †
Des Gobelins, l'aiguille & la teinture,
Dans ces tapis surpassent la peinture.
Tous ces objets sont vingt fois répétés,
Dans des trumaux tous brillans de clartés.
De ce salon je vois par la fenêtre,
Dans des Jardins, des myrthes en berceaux,
Je vois jaillir les bondissantes eaux.
Mais du logis j'entens sortir le Maître.
Un char commode, avec graces orné,
Par deux chevaux rapidement traîné,
Paraît aux yeux une maison roulante,
Moitié dorée, & moitié transparente;
Nonchalamment je l'y vois promené.
De deux ressorts la liante souplesse,
Sur le pavé le porte avec mollesse.
Il court au bain; les parfums les plus doux
Rendent sa peau plus fraîche & plus polie;
Le plaisir presse, il vole au rendez-vous,
Chez *Camargo*, chez *Gossin*, chez *Julie*.

* Fameux Sculpteur, né à Chaumont en Champagne.

† Excellent Orfévre, dont les desseins & les ouvrages sont du plus grand goût.

Il eſt comblé d'amour & de faveurs.
Il faut ſe rendre à ce Palais magique,
Où les beaux vers, la danſe, la muſique,
L'art de tromper les yeux par les couleurs,
L'art plus heureux de ſéduire les cœurs,
De cent plaiſirs font un plaiſir unique.
Il va ſiffler quelque Opéra nouveau,
Ou malgré lui court admirer *Rameau*.
Allons ſouper. Que ces brillans ſervices,
Que ces ragoûts ont pour moi de délices!
Qu'un Cuiſinier eſt un mortel divin!
Cloris, Æglé, me verſent de leur main
D'un vin d'Aï, dont la mouſſe preſſée,
De la bouteille avec force élancée,
Comme un éclair fait voler ſon bouchon.
Il part, on rit, il frappe le plafond.
De ce vin frais l'écume pétillante,
De nos Français eſt l'image brillante.
Le lendemain donne d'autres déſirs,
D'autres ſoupers, & de nouveaux plaiſirs.
Ceci poſé, *Mentor* & *Télémaque*,
Vantez-nous bien votre petite Itaque,
Votre Salente & vos murs malheureux,
Où vos Crétois, triſtement vertueux,
Pauvres d'effet, & riches d'abſtinence,
Manquent de tout pour avoir l'abondance.
J'admire fort votre ſtyle flâteur,
Et votre proſe, encor qu'un peu traînante.
Mais, mon ami, je conſens de grand cœur,
D'être feſſé dans vos murs de Salente,

Si je vais là pour chercher mon bonheur.
Et vous, Jardin de ce premier bon-homme,
Jardin fameux, par le Diable & la pomme,
C'est bien en vain que tristement séduits,
Huet, *Calmet*, dans leur sçavante audace,
Du Paradis ont recherché la place.
Le Paradis Terrestre est où je suis.

DÉFENSE DU MONDAIN, OU L'APOLOGIE DU LUXE.

A TABLE hier, par un triste hazard,
J'étois assis près d'un maître Caffard,
Lequel me dit : Vous avez bien la mine
D'aller un jour échauffer la cuisine
De Lucifer ; & moi, Prédestiné,
Je rirai bien quand vous serez damné.
Damné ! Comment ? Pourquoi ? Pour vos folies.
Vous avez dit en vos œuvres non pies,
Dans certain conte en rimes barbouillé,
Qu'au Paradis Adam étoit mouillé,
Lorsqu'il pleuvoit sur notre premier pere ;
Qu'Eve avec lui bûvoit de belle eau claire ;

Qu'ils avoient même, avant d'être déchus,
La peau tannée & les ongles crochus.
Vous avancez dans votre folle yvresse,
Prêchant le luxe, & vantant la mollesse,
Qu'il vaut bien mieux, ô blasphêmes maudits!
Vivre à présent qu'avoir vécu jadis.
Par quoi, mon fils, votre Muse pollue
Sera rôtie, & c'est chose conclue.

Disant ces mots, son gosier altéré
Humoit un vin, qui d'ambre coloré,
Sentoit encor la grappe parfumée,
Dont fut pour nous la liqueur exprimée.
Un carmin vif enluminoit son teint.
Lors je lui dis : Pour Dieu, Monsieur le Saint,
Quel est ce vin? D'où vient-il, je vous prie?
D'où l'avez-vous? Il vient de Canarie :
C'est un nectar, un breuvage d'élû;
Dieu nous le donne, & Dieu veut qu'il soit bû.
Et ce caffé, dont après cinq services
Votre estomac goûte encor les délices?
Par le Seigneur il me fut destiné.
Bon. Mais avant que Dieu vous l'ait donné,
Ne faut-il pas que l'humaine industrie
L'aille ravir aux champs de l'Arabie?
La porcelaine, & la frêle beauté
De cet émail à la Chine empâté,
Par mille mains fut pour vous préparée,
Cuite, recuite, & peinte & diaprée;
Cet argent fin, cizelé, gaudronné,
En plat, en vase, en soucoupe tourné,

Fut arraché de la terre profonde,
Dans le Potose, au sein d'un nouveau monde.
Tout l'Univers a travaillé pour vous,
Afin qu'en paix dans votre heureux courroux,
Vous insultiez, pieux atrabilaire,
Au monde entier, épuisé pour vous plaire.
O faux dévot, véritable Mondain,
Connaissez-vous; & dans votre prochain
Ne blâmez plus ce que votre indolence
Souffre chez vous avec tant d'indulgence.
Sçachez sur-tout que le Luxe enrichit
Un grand Etat, s'il en perd un petit.
Cette splendeur, cette pompe mondaine
D'un regne heureux est la marque certaine.
Le riche est né pour beaucoup dépenser,
Le pauvre est fait pour beaucoup amasser.
Dans ces Jardins regardez ces cascades,
L'étonnement & l'amour des Naïades;
Voyez ces flots, dont les napes d'argent
Vont inonder ce marbre blanchissant;
Les humbles prez s'abreuvent de cette onde;
La terre en est plus belle & plus féconde.
Mais de ces eaux, si la source tarit,
L'herbe est séchée & la fleur se flétrit.
Ainsi l'on voit en Angleterre, en France,
Par cent canaux circuler l'abondance;
Le goût du Luxe entre dans tous les rangs;
Le pauvre y vit des vanités des Grands,
Et le travail, gagé par la molesse,
S'ouvre à pas lents la route à la richesse.

J'entens ici des pédans à rabats,
Tristes censeurs des plaisirs qu'ils n'ont pas,
Qui me citant *Denis* d'*Halicarnasse*,
Dion, *Plutarque*, & même un peu d'*Horace*,
Vont criaillant qu'un certain *Curius*,
Cincinnatus, & des Consuls en *Us*,
Bêchoient la terre au milieu des allarmes;
Qu'ils manioient la charue & les armes;
Et que les bleds tenoient à grand honneur
D'être semés par la main d'un vainqueur.
C'est fort bien dit, mes Maîtres : je veux croire
Des vieux Romains la chimérique histoire.
Mais, dites-moi, si les Dieux par hazard
Faisoient combattre Auteuil & Vaugirard,
Faudroit-il pas au retour de la guerre,
Que le vainqueur vint labourer sa terre?
L'auguste Rome, avec tout son orgueil,
Rome jadis étoit ce qu'est Auteuil.
Quand ces enfans de Mars & de Sylvie,
Pour quelques prez signalant leur furie,
De leur Village alloient au champ de Mars,
Ils arboroient du foin * pour étendarts.
Leur Jupiter, au tems du bon Roi Tulle,
Etoit de bois, il fut d'or sous Luculle.
N'allez donc pas avec simplicité
Nommer vertu ce qui fut pauvreté.
Oh, que *Colbert* étoit un esprit sage!
Certain butor conseilloit par ménage,

* Une poignée de foin au bout d'un bâton, nommée *Manipulus*, étoit le premier étendart des Romains.

Qu'on abolit ces travaux précieux,
Des Lyonnais ouvrage induſtrieux.
Du Conſeiller l'abſurde prud'hommie
Eût tout perdu par pure œconomie.
Mais le Miniſtre, utile avec éclat,
Sçut par le Luxe enrichir notre Etat.
De tous nos Arts il agrandit la ſource,
Et du Midy, du Levant & de l'Ourſe,
Nos fiers voiſins, de nos progrès jaloux,
Payoient l'eſprit qu'ils admiroient en nous.
Je veux ici vous parler d'un autre homme,
Tel que n'en vit Paris, Pekin, ni Rome;
C'eſt Salomon, ce Sage fortuné,
Roi Philoſophe, & Platon couronné,
Qui connut tout, du cédre juſqu'à l'herbe;
Vit-on jamais un Luxe plus ſuperbe!
Il faiſoit naître, au gré de ſes déſirs,
L'argent & l'or; mais ſur-tout les plaiſirs.
Mille beautés ſervoient à ſon uſage.
Mille? On le dit, c'eſt beaucoup pour un Sage.
Qu'on m'en donne une, & c'eſt aſſez pour moi,
Qui n'ait l'honneur d'être ſage ni Roi.
Parlant ainſi, je vis que les Convives
Aimoient aſſez mes peintures naïves;
Mon doux béat très-peu me répondoit,
Rioit beaucoup, & beaucoup plus bûvoit;
Et tout chacun préſent à cette fête,
Fit ſon profit de mon diſcours honnête.

SUR LA PHYSIQUE DE NEWTON. *

A MADAME LA MARQUISE DU CHASTELET.

Tu m'appelles à toi, vaste & puissant génie,
Minerve de la France, immortelle Emilie,
Je m'éveille à ta voix, je marche à ta clarté,
Sur les pas des vertus & de la vérité.
Je quitte *Melpoméne* & les jeux du Théâtre,
Ces combats, ces lauriers, dont je fus idolâtre.
De ces triomphes vains mon cœur n'est plus touché.
Que le jaloux *Rufus*, à la terre attaché,
Traîne au bord du tombeau la fureur insensée,
D'enfermer dans un vers une fausse pensée;
Qu'il arme contre moi ses languissantes mains,
Des traits qu'il destinoit au reste des humains;
Que quatre fois par mois un ignorant *Zoïle*
Eléve en frémissant une voix imbécile;
Je n'entens point leurs cris que la haine a formés.
Je ne vois point leurs pas dans la fange imprimés.

* Cette Lettre est imprimée au-devant des Elémens de Nevvton, donnés au Public par M. de Voltaire en 1738. & 1742.

Le charme tout-puiſſant de la Philoſophie,
Eléve un eſprit ſage au-deſſus de l'envie.
Tranquile au haut des cieux, que *Newton* s'eſt ſoumis,
Il ignore en effet s'il a des ennemis.
Je ne les connais plus. Déja de la carriére
L'auguſte vérité vient m'ouvrir la barriére;
Déja ces tourbillons, l'un par l'autre preſſés,
Se mouvant ſans eſpace, & ſans régle entaſſés,
Ces fantômes ſçavans à mes yeux diſparoiſſent.
Un jour plus pur me luit; les mouvemens renaiſſent;
L'eſpace, qui de Dieu contient l'immenſité,
Voit rouler dans ſon ſein l'Univers limité,
Cet Univers ſi vaſte à notre faible vûe,
Et qui n'eſt qu'un atôme, un point dans l'étendue.
Dieu parle, & le cahos ſe diſſipe à ſa voix.
Vers un centre commun tout gravite à la fois.
Ce reſſort ſi puiſſant, l'ame de la nature,
Etoit enſeveli dans une nuit obſcure;
Le compas de *Newton*, meſurant l'Univers,
Leve enfin ce grand voile, & les Cieux ſont ouverts.
Il découvre à mes yeux, par une main ſçavante,
De l'aſtre des ſaiſons la robe étincelante;
L'émeraude, l'azur, le pourpre, le rubis,
Sont l'immortel tiſſu dont brillent ſes habits.
Chacun de ſes raïons dans ſa ſubſtance pure,
Porte en ſoi les couleurs dont ſe peint la nature;
Et confondus enſemble ils éclairent nos yeux,
Ils animent le monde, ils empliſſent les Cieux.
Confidens du Très-haut, ſubſtances éternelles,
Qui brûlez de ſes feux, qui couvrez de vos aîles

Le Trône où votre Maître est assis parmi vous,
Parlez ; du grand *Newton* n'étiez-vous point jaloux ?
  La mer entend sa voix. Je voix l'humide empire
S'élever, s'avancer vers le Ciel qui l'attire ;
Mais un pouvoir central arrête ses efforts ;
La mer tombe, s'affaisse, & roule vers ses bords.
  Cométes que l'on craint à l'égal du tonnerre,
Cessez d'épouvanter les peuples de la terre,
Dans une ellipse immense achevez votre cours ;
Remontez, descendez près de l'astre des jours ;
Lancez vos feux, volez ; & revenant sans cesse,
Des mondes épuisés ranimez la vieillesse.
  Et toi, sœur du soleil, astre qui dans les Cieux,
Des sages éblouis trompois les faibles yeux,
Newton de ta carriére a marqué les limites ;
Marche, éclaire les nuits, tes bornes sont prescrites.
  Terre, change de forme, & que la pesanteur,
En abaissant le Pôle éléve l'Equateur.
Pôle, immobile aux yeux, si lent dans votre course,
Fuyez le char glacé des sept Astres de l'Ourse ; *
Embrassez dans le cours de vos longs mouvemens,
Deux cens siécles entiers par-de-là six mille ans.
  Que ces objets sont beaux ! Que notre ame épurée
Vole à ces vérités dont elle est éclairée !
Oui, dans le sein de Dieu, loin de ce corps mortel,
L'esprit semble écouter la voix de l'Eternel.
  Vous, à qui cette voix se fait si bien entendre,
Comment avez-vous pû, dans un âge encor tendre,

* C'est la Période de la pression des Equinoxes, laquelle s'accomplit en vingt-six mille neuf cens ans, ou environ.

Malgré les vains plaisirs, ces écueils des beaux jours ;
Prendre un vol si hardi, suivre un si vaste cours,
Marcher après *Newton* dans cette route obscure
Du labyrinte immense où se perd la nature ?
Puissai-je auprès de vous, dans ce Temple écarté,
Aux regards des Français montrer la vérité.
Tandis * qu'Algaroti, sûr d'instruire & de plaire,
Vers le Tybre étonné, conduit cette Etrangére ;
Que de nouvelles fleurs il orne ses attraits,
Le compas à la main j'en tracerai les traits ;
De mes crayons grossiers je peindrai l'immortelle ;
Cherchant à l'embellir, je la rendrois moins belle.
Elle est, ainsi que vous, noble, simple & sans fard,
Au-dessus de l'éloge, au-dessus de mon art.

* M. Algaroti, jeune Vénitien, faisoit imprimer alors à Venise un Traité sur la Lumiére, dans lequel il expliquoit l'Attraction. Il y a eu sept éditions de son Livre, lequel a été fort mal traduit en Français.



SUR LES ÉVÉNEMENS DE L'ANNÉE M. DCC. XLIV.

DISCOURS EN VERS.

Quoi, verrai-je toujours des sottises en France ?
Disoit l'hyver dernier, d'un ton plein d'importance,
Timon, qui, du passé profond admirateur,
Du présent qu'il ignore est l'éternel frondeur.
Pourquoi, s'écrioit-il, le Roi va-t-il en Flandre ?
Quelle étrange vertu qui s'obstine à défendre
Les débris dangereux du Trône des *Césars*,
Contre l'or des *Anglais* & le fer des *Houzards* ?
Dans le jeune Conti, quel excès de folie,
D'escalader les monts qui gardent l'Italie,
Et d'attaquer vers *Nice* un Roi victorieux,
Sur ces sommets glacés dont le front touche aux cieux ?
Pour franchir ces amas de neiges éternelles,
Dédale à cet *Icare* a-t-il prêté ses aîles ?
A-t-il reçu du moins dans son dessein fatal,
Pour briser les rochers, le secret d'*Annibal* ?
Il gronde, & Conti vole. Une ardente jeunesse
Voyant peu les dangers que voit trop la vieillesse,

Se précipite en foule autour de son Héros;
Du *Var* qui s'épouvante on traverse les flots;
De torrens en rochers, de montagne en abysme,
Des Alpes en couroux on assiége la cime;
On y brave la foudre; on voit de tous côtés,
Et la nature, & l'art, & l'ennemi domptés.
CONTI qu'on censuroit, & que l'Univers loue,
Est un autre Annibal qui n'a point de *Capouë*.
Critiques orgueilleux, frondeurs, en est-ce assés?
Avec *Nice* & *Demont* vous voilà terrassés.

Mais tandis que sous lui les Alpes s'applanissent,
Que sur les flots voisins les Anglais en frémissent,
Vers les bords de l'*Escaut* LOUIS fait tout trembler.
Le *Batave* s'arrête & craint de le troubler.
Ministres, Généraux, suivent d'un même zéle,
Du Conseil aux dangers, leur Prince & leur modéle.
L'ombre du GRAND CONDE', l'ombre du GRAND LOUIS,
Dans les champs de la Flandre ont reconnu leur Fils.
L'envie alors se tait, la médisance admire;
Zoïle, un jour du moins, renonce à la satyre;
Et le vieux Nouvelliste, une canne à la main,
Trace au Palais Royal, *Ypre*, *Furne* & *Menin*.

Ainsi lorsqu'à Paris la tendre *Melpoméne*
De quelque ouvrage heureux vient embellir la scéne,
En dépit des sifflets de cent Auteurs malins,
Le spectateur sensible applaudit des deux mains;
Ainsi, malgré *Bussi*, ses Chansons & sa haine,
Nos Aïeux admiroient *Luxembourg* & *Turenne*.

Le Français quelquefois est léger & moqueur ;
Mais toujours le mérite eût des droits sur son cœur ;
Son œil perçant & juste est prompt à le connaître,
Il l'aime en son égal, il l'adore en son Maître.
La vertu sur le Trône est dans son plus beau jour,
Et l'exemple du monde en est aussi l'amour.
Nous l'avons bien prouvé, quand la fiévre fatale,
A l'œil creux, au teint sombre, à la marche inégale,
De ses tremblantes mains, Ministres du trépas,
Vint attaquer LOUIS au sortir des combats.
Jadis *Germanicus* fit verser moins de larmes ;
L'Univers éploré ressentit moins d'allarmes,
Et goûta moins l'excès de sa félicité,
Lorsqu'*Antonin* mourant reparut en santé.
Dans nos emportemens de douleur & de joie,
Le cœur seul a parlé, l'amour seul se déploie.
Paris n'a jamais vû de transports si divers,
Tant de feux d'artifice, & tant de mauvais vers.
Autrefois, ô GRAND ROI ! les Filles de Mémoire,
Chantant au pié du Trône, en égaloient la gloire.
Que nous dégénérons de ce tems si chéri !
L'éclat du Trône augmente, & le nôtre est flétri.
O ! ma prose & mes vers, gardez-vous de paraître.
Il est dur d'ennuyer son Héros & son Maître.
Cependant nous avons la noble vanité
De mener les Héros à l'immortalité ;
Nous nous trompons beaucoup ; un Roi juste & qu'on aime,
Va sans nous à la gloire, & doit tout à lui-même.

Chaque âge le bénit ; le Vieillard expirant,
De ce Prince, à son Fils, fait l'éloge en pleurant ;
Le Fils, éternisant des images si chéres,
Raconte à ses neveux le bonheur de leurs peres ;
Et ce nom, dont la terre aime à s'entretenir,
Est porté par l'amour aux siécles à venir.
Si pourtant, ô GRAND ROI ! quelqu'esprit moins vulgaire,
Des vœux de tout un peuple, interprête sincére,
S'élevant jusqu'à vous par le grand Art des Vers,
Osoit, sans vous flâter, vous peindre à l'Univers,
Peut-être on vous verroit, séduit par l'harmonie,
Pardonner à l'éloge en faveur du génie,
Peut-être d'un regard le Parnasse excité,
De son lustre terni reprendroit la beauté.
L'œil du Maître peut tout ; c'est lui qui rend la vie
Au mérite expirant sous les dents de l'envie ;
C'est lui dont les raïons ont cent fois éclairé
Le modeste talent dans la foule ignoré.
Un Roi qui sçait regner, nous fait ce que nous sommes.
Les regards des Héros produisent les grands hommes.



CE

CE QUE C'EST
QUE
LA VERTU.
DISCOURS EN VERS.

LE nom de la Vertu retentit sur la terre,
On l'entend au Théâtre, au Barreau, dans la Chaire;
Jusqu'au milieu des Cours il parvient quelquefois;
Il s'est même glissé dans les Traités des Rois.
C'est un beau mot, sans doute, & qu'on se plaît d'entendre,
Facile à prononcer, difficile à comprendre.
On trompe, on est trompé. Je crois voir des jettons
Donnés, reçus, rendus, troqués par des fripons;
Ou bien ces faux billets, vains enfans du Systême,
De ce fou d'Ecossais qui se duppa lui-même.
Qu'est-ce que la Vertu? Le meilleur Citoïen,
Brutus, se repentit d'être un homme de bien;
La Vertu, disoit-il, est un nom sans substance.
L'Ecole de Zénon dans sa fiére ignorance
Prit jadis pour Vertu l'insensibilité.
Dans les champs Lévantins le Derviche hébêté,
L'œil au Ciel, les bras hauts & l'esprit en priéres
Du Seigneur en dansant invoque les lumiéres,

En tournant dans un cercle au nom de Mahomet ;
Croit de la Vertu même atteindre le sommet.
Les reins ceints d'un cordon, l'œil armé d'impudence,
Un Hermite à sandale, engraissé d'ignorance,
Parlant du nez à Dieu, chante au dos d'un Lutrin,
Cent Cantiques Hébreux mis en mauvais Latin.
Le Ciel puisse bénir sa piété profonde !
Mais quel en est le fruit ? Quel bien fait-il au monde ?
Malgré la sainteté de son auguste emploi,
C'est n'être bon à rien, que n'être bon qu'à soi.
Quand l'Ennemi divin des Scribes & des Prêtres,
Chez Pilate autrefois fut traîné par des traîtres ;
De cet air insolent, qu'on nomme dignité,
Le Romain demanda, *Qu'est-ce que Vérité?*
L'Homme-Dieu, qui pouvoit l'instruire ou le confondre,
A ce Juge orgueilleux dédaigna de répondre.
Son silence éloquent disoit assez à tous,
Que ce vrai tant cherché ne fut point fait pour nous.
Mais lorsque pénétré d'une ardeur ingénue,
Un simple Citoyen l'aborda dans la rue,
Et que disciple sage, il prétendit sçavoir
Quel est l'état de l'homme ; & quel est son devoir ;
Sur ce grand intérêt, sur ce point qui nous touche,
Celui qui sçavoit tout, ouvrit alors la bouche,
En dictant d'un seul mot ses Décrets solemnels :
Aimez Dieu, lui dit-il ; mais aimez les mortels.
Voilà l'homme & sa Loi ; c'est assez, le Ciel même
A daigné tout nous dire en ordonnant qu'on aime ;
Le monde est médisant, vain, léger, envieux,
Le fuir est très-bien fait, le servir encor mieux.

A sa famille, aux siens, je veux qu'on soit utile.
Où vas-tu loin de moi, Fanatique indocile?
Pourquoi ce tein jauni, ces regards effarés,
Ces élans convulsifs & ces pas égarés? *
Contre un siécle indévot, plein d'une sainte rage,
Tu cours chez ta Béate à son cinquiéme étage;
Quelques Saints possédés dans cet honnête lieu,
Jurent, tordent les mains en l'honneur du bon Dieu;
Sur leurs trétaux montés, ils rendent des Oracles,
Prédisent le passé, font cent autres Miracles.
L'aveugle y vient pour voir, & des deux yeux privé,
Retourne aux *Quinze-Vingts* marmotant son *Ave*.
Le boiteux saute & tombe; & sa sainte famille
Le raméne en chantant, porté sur sa béquille.
Le sourd au front stupide, écoute & n'entend rien.
D'aise alors tout pâmés de pauvres gens de bien,
Qu'un sot voisin bénit & qu'un fourbe seconde,
Aux filles du quartier prêchent la fin du monde.
Je sçai que ce mystére a de nobles appas,
Les Saints ont des plaisirs que je ne connais pas.
Les Miracles sont bons, mais soulager son frere,
Mais tirer son ami du sein de la misére,
Mais à ses ennemis pardonner leurs vertus,
C'est un plus grand miracle & qui ne se fait plus.
Ce Magistrat, dit-on, est sévére, inflexible,
Rien n'amollit jamais sa grande ame insensible.
J'entens; il fait haïr sa place & son pouvoir,
Il fait des malheureux par zéle & par devoir.

* Les Convulsionnaires.

Mais l'a-t-on jamais vû, sans qu'on le sollicite,
Courir d'un air affable au-devant du mérite,
Le choisir dans la foule & donner son appui
A l'honnête homme obscur qui se tait devant lui ?
De quelques criminels il aura fait justice !
C'est peu d'être équitable, il faut rendre service.
Le Juste est bienfaisant. On conte qu'autrefois
Le Ministre odieux d'un de nos meilleurs Rois,
Lui disoit en ces mots son avis despotique :
Timante est en secret bien mauvais Catholique ;
On a trouvé chez lui la Bible de Calvin ;
A ce funeste excès vous devez mettre un frein ;
Il faut qu'on l'emprisonne, ou du moins qu'on l'exile.
Comme vous, dit le Roi, Timante m'est utile ;
Vous m'apprenez assez quels sont ses attentats ;
Il m'a donné son sang, & vous n'en parlez pas.
De ce Roi bienfaisant la prudence équitable,
Peint mieux que vingt Sermons la Vertu véritable.

Du nom de vertueux seriez-vous honoré,
Doux & discret Cyrus, en vous seul concentré,
Prêchant le sentiment, vous bornant à séduire,
Trop faible pour servir, trop paresseux pour nuire,
Honnête-homme indolent qui dans un doux loisir,
Loin du mal & du bien, vivez pour le plaisir ?
Non, je donne ce titre au cœur tendre & sublime
Qui soutient hardiment son ami qu'on opprime.
Il t'étoit dû sans doute, éloquent Pélisson,
Qui défendis Fouquet du fond de ta prison !
Je te rens grace, ô Ciel, dont la bonté propice
M'accorda des amis dans le tems d'injustice,

Des amis courageux dont la mâle vigueur
Repoussa les assauts du calomniateur,
Du Fanatique ardent, du ténébreux Zoïle,
Du Ministre abusé par leur troupe imbécile,
Et des petits Tyrans bouffis de vanité,
Dont mon indépendance irritoit la fierté.
Oui, pendant quarante ans poursuivi par l'envie,
Des amis vertueux ont consolé ma vie,
J'ai mérité leur zéle & leur fidélité;
J'ai fait quelques ingrats & ne l'ai point été.
Certain Législateur, dont la plume féconde
Fit tant de vains projets pour le bien de ce monde,
Et qui depuis trente ans écrit pour des ingrats,
Vient de créer un mot qui manque à Vaugelas.
Ce mot est *bienfaisance*; il me plaît, il rassemble,
Si le cœur en est cru, bien des Vertus ensemble;
Petits Grammairiens, grands Précepteurs des sots,
Qui pesez la parole & mesurez les mots;
Pareille expression vous semble hazardée,
Mais l'Univers entier doit en chérir l'idée.



EPITRE A UN MINISTRE D'ETAT SUR L'ENCOURAGEMENT DES ARTS.

TOI qui mêlant toujours l'agréable à l'utile,
Des plaisirs aux travaux passas d'un vol agile,
Que j'aime à voir ton goût par des soins bienfaisans
Encourager les Arts à ta voix renaissans!
Sans accorder jamais d'injuste préférence,
Entre tous ces rivaux tien toujours la balance.
De Melpoméne en pleurs anime les accens,
De sa riante sœur chéri les agrémens;
Anime le pinceau, le ciseau, l'harmonie,
Et mets un compas d'or dans les mains d'Uranie.
Le véritable esprit sçait se plier à tout;
On ne vit qu'à demi, quand on n'a qu'un seul goût.
Je plains tout esprit faible, aveugle en sa manie,
Qui dans un seul objet confina son génie,
Et qui de son idole adorateur charmé,
Veut immoler le reste au Dieu qu'il s'est formé.
Entens-tu murmurer ce sauvage Algébriste,
A la démarche lente, au teint blême, à l'œil triste,

Qui d'un calcul aride à peine encore instruit,
Sçait que quatre est à deux, comme seize est à huit?
Il méprise Racine, il insulte à Corneille,
Lully n'à point de sons pour sa pesante oreille,
Et Rubens vainement, sous ses pinceaux flatteurs,
De la belle nature assortit les couleurs.
Des *x x* redoublés admirant la puissance,
Il croit que Varignon fut seul utile en France,
Et s'étonne sur-tout, qu'inspiré par l'amour,
Sans algébre autrefois Quinault charmât la Cour.
Avec non moins d'orgueil & non moins de folie,
Un éléve d'Euterpe, un enfant de Thalie,
Qui dans ses vers pillés nous répéte aujourd'hui
Ce qu'on a dit cent fois & toujours mieux que lui,
De sa frivole Muse admirateur unique,
Conçoit pour tout le reste un dégoût létargique,
Prend pour des arpenteurs Archiméde & Newton,
Et voudroit mettre en Vers Aristote & Platon.
Ce bœuf qui pesamment rumine ses problêmes,
Ce papillon folâtre, ennemi des systêmes,
Sont regardés tous deux avec un ris moqueur
Par un bavard en robe, apprentif chicaneur,
Qui de papiers timbrés barbouilleur mercénaire,
Vous vend pour un écu sa plume & sa colére.
Pauvres fous ! vains esprits ! s'écrie avec hauteur
Un ignorant fouré, fier du nom de Docteur ;
Venez à moi, laissez Massillon, Bourdaloue ;
Je veux vous convertir ; mais je veux qu'on me loue.
Je divise en trois points le plus simple des cas,
J'ai vingt ans, sans l'entendre, expliqué S. Thomas.

Ainsi ces Charlatans, de leur art idolâtres,
Attroupent un vain peuple aux piés de leurs théâtres;
L'honnête-homme est plus juste, il approuve en autrui
Les arts & les talens qu'il ne sent point en lui.

Jadis avant que Dieu, consommant son ouvrage,
Eût d'un souffle de vie animé son image,
Il se plût à créer des animaux divers,
L'aigle au regard perçant pour regner dans les airs,
Le paon pour étaler l'iris de son plumage,
Le coursier pour servir, le loup pour le carnage,
Le chien fidéle & prompt, l'âne docile & lent,
Et le taureau farouche, & l'animal bêlant,
Le chantre des forêts, la douce tourterelle,
Qu'on a cru faussement des amans le modéle;
L'homme les nomma tous, & par un heureux choix,
Discernant leurs instincts, assigna leurs emplois.

On conte que l'époux de la célébre Hortence *
Signala plaisamment sa sainte extravagance;
Craignant de faire un choix par sa foible raison,
Il tiroit aux trois dez les rangs de sa maison.
Le sort, d'un Postillon faisoit un Secrétaire,
Son Cocher étonné devint homme d'affaire,
Un Docteur Hibernois, son très-digne Aumônier,
Rendit grace au destin qui le fit Cuisinier.
On a vû quelquefois des choix aussi bizares.
Il est beaucoup d'emplois; mais les talens sont rares.

* Le Duc Mazarin, mari d'Hortence Mancini, faisoit tous les ans une lotterie de plusieurs emplois de sa maison, & ce qu'on rapporte ici a un fondement très-véritable.

Si dans Rome avilie, un Empereur brutal
Des faisceaux d'un Consul honora son cheval,
Il fut cent fois moins fou que ceux dont l'imprudence
Dans d'indignes mortels a mis sa confiance.
L'ignorant a porté la robe du Cujas;
La mitre a décoré des têtes de Midas;
Et tel au gouvernail a présidé sans peine,
Qui la rame à la main dût servir à la chaîne.
Que jamais un tel choix ne te soit reproché;
Cherche, anime, prévien le mérite caché;
Ainsi dans les déserts un Botaniste habile
Au milieu des chardons cueille une plante utile;
Ainsi ce grand Colbert, autrefois notre appui,
Ranima cent talens qui périssoient sans lui.
Soutien dans son déclin le siécle qu'il fit naître;
Sers comme lui les Arts, le Public & ton Maître.

EPITRE SUR LA CALOMNIE.

ECOUTEZ-MOI, respectable Emilie,
Vous êtes belle; ainsi donc la moitié
Du genre-humain sera votre ennemie.
Vous possédez un sublime génie,
On vous craindra; votre tendre amitié

Est confiante, & vous serez trahie.
Votre vertu dans sa démarche unie,
Simple & sans fard, n'a point sacrifié
A nos dévots ; craignez la calomnie.
Attendez-vous, s'il vous plaît, dans la vie,
Aux traits malins que tout fat à la Cour
Par passe-tems souffre & rend tour-à-tour.
La Médisance est la fille immortelle
De l'amour-propre & de l'oisiveté.
Ce monstre aîlé paraît mâle & femelle.
Toujours parlant & toujours écouté,
Amusement & fléau de ce monde,
Elle y préside, & sa vertu féconde
Du plus stupide échauffe les propos ;
Rebut du sage, elle est l'esprit des sots.
En ricanant, cette maigre furie
Va de sa langue épandre les venins
Sur tous Etats. Mais trois sortes d'humains,
Plus que le reste alimens de l'envie,
Sont exposés à sa dent de harpie ;
Les beaux esprits, les belles & les Grands,
Sont de ses traits les objets différens.
Quiconque en France avec éclat attire
L'œil du public, est sûr de la satyre.
Un bon couplet, chez ce peuple falot,
De tout mérite est l'infaillible lot.

La jeune Æglé, de pompons couronnée,
Devant un Prêtre à minuit amenée,
Va dire un *Oui*, d'un air tout ingénu,
A son mari qu'elle n'a jamais vû.

Le lendemain en triomphe on la mene
Au Cours, au Bal, chez Bourbon, chez la Reine.
Le lendemain, sans trop sçavoir comment,
Dans tout Paris on lui donne un amant.
Roi la chansonne, & son nom par la ville
Court ajusté sur l'air d'un vaudeville.
Æglé s'en meurt; ses cris sont superflus.
Consolez-vous, Æglé, d'un tel outrage;
Vous pleurerez, hélas! bien davantage,
Lorsque de vous on ne parlera plus.
Et nommez-moi la beauté, je vous prie,
De qui l'honneur fut toujours à couvert.
Lisez-moi Bayle à l'artile Schomberg,
* Vous y verrez que la Vierge Marie
Des Chansonniers comme un autre a souffert;
Jérusalem a connu la satyre.
Persans, Chinois, bâtisés, circoncis,
Prennent ses loix, la terre est son empire;
Mais croyez-moi, son Trône est à Paris.
Là tous les soirs la troupe vagabonde,
D'un peuple oisif, appellé le beau monde,
Va promener de réduit en réduit
L'inquiétude & l'ennui qui le suit.
Là sont en foule antiques mijaurées,
Jeunes oisons, & bégueules titrées,
Disant des riens d'un ton de perroquet,

* Cette Calomnie, citée dans Bayle & dans l'Abbé Houteville, est tirée d'un ancien Livre Hébreu, intitulé *Toldos Jescut*, dans lequel on donne pour époux à cette Personne sacrée, Jonathan; & celui que Jonathan soupçonne, s'appelle Joseph Panther.

Lorgnant des sots, & trichant au piquet.
Blondins y sont, beaucoup plus femmes qu'elles,
Profondément remplis de bagatelles,
D'un air hautain, d'une bruyante voix,
Chantant, dansant, minaudant à la fois.
Si par hazard quelque personne honnête,
D'un sens plus droit, & d'un goût plus heureux,
Des bons écrits ayant meublé sa tête,
Leur fait l'affront de penser à leurs yeux;
Tout aussi-tôt leur brillante cohue,
D'étonnement & de colére émue,
Bruyant essain de frélons envieux,
Pique & poursuit cette Abeille charmante,
Qui leur apporte, hélas! trop imprudente,
Ce miel si pur & si peu fait pour eux.

Quant aux Héros, aux Princes, aux Ministres,
Sujets usés de nos discours sinistres,
Qu'on m'en nomme un dans Rome & dans Paris,
Depuis César jusqu'au jeune LOUIS,
De *Richelieu*, jusqu'à l'ami d'Auguste,
Dont un Pasquin n'ait barbouillé le buste.
Ce grand *Colbert*, dont les soins vigilans
Nous avoient plus enrichis en dix ans,
Que les Mignons, les Catins & les *Prêtres*
N'ont en mille ans appauvri nos Ancêtres;
Cet homme unique, & l'auteur de l'appui
D'une grandeur, où nous n'osions prétendre,
Vit tout l'Etat murmurer contre lui;
Et le Français osa troubler * la cendre

* Le peuple voulut déterrer M. Colbert à S. Eustache.

Du bienfaicteur qu'il révére aujourd'hui.

Lorſque LOUIS, qui d'un eſprit ſi ferme,
Brava la mort comme ſes ennemis,
De ſa grandeur ayant ſubi le terme,
Vers ſa Chapelle alloit à ſaint Denis;
J'ai vû ſon peuple, aux nouveautés en proie
Yvre de vin, de folie & de joie,
De cent couplets égayant le convoi,
Juſqu'au tombeau maudire encor ſon Roi.

Vous avez tous connu, comme je penſe,
Ce bon Régent, qui gâta tout en France;
Il étoit né pour la ſociété,
Pour les beaux Arts & pour la volupté.

Grand, mais facile, ingénieux, affable,
Peu ſcrupuleux, mais de crime incapable;
Et cependant, ô menſonge! ô noirceur!
Nous avons vû la Ville & les Provinces,
Au plus aimable, au plus clément des Princes,
Donner les noms... Quelle abſurde fureur!
Chacun les lit, ces Archives d'horreur,
Ces Vers impurs, appellés Philippiques, *
De l'impoſture éternelles Chroniques!
Et nul Français n'eſt aſſez généreux
Pour s'élever, pour dépoſer contr'eux.

Que le menſonge un inſtant vous outrage,
Tout eſt en feu ſoudain pour l'appuyer.
La vérité perce enfin le nuage,
Tout eſt de glace à vous juſtifier.

* Libelle diffamatoire en Vers, contre Monſieur le Duc d'Orléans, Régent du Royaume.

Mais voulez-vous, après ce grand exemple,
Baisser les yeux sur de moindres objets ?
Des Souverains descendons aux sujets.
Des beaux esprits ouvrons ici le temple,
Temple autrefois l'objet de mes souhaits,
Que de si loin Monsieur *Burdus* contemple,
Et que *Damis* ne visita jamais.
Entrons : d'abord on voit la Jalousie,
Du Dieu des Vers la fille & l'ennemie,
Qui sous les traits de l'émulation,
Souffle l'orgueil, & porte sa furie
Chez tous ces fous Courtisans d'Apollon.
Voyez leur troupe inquiéte, affamée,
Se déchirant, pour un peu de fumée,
Et l'un sur l'autre épanchant plus de fiel,
Que l'implacable & mordant Janséniste
N'en a lancé sur le fin Moliniste ;
Ou que *Doucin*, cet adroit Casuiste,
N'en a versé dessus *Pasquier Quesnel*.
Ce vieux rimeur, couvert d'ignominies,
Organe impur de tant de calomnies,
Cet ennemi du public outragé,
Puni sans cesse, & jamais corrigé,
Ce vil *Rufus*, * que jadis votre pere
A par pitié tiré de la misére,
Et qui bientôt, serpent envénimé,
Piqua le sein qui l'avoit ranimé ;
Lui, qui mêlant la rage à l'imprudence,
Devant Thémis accusa l'Innocence ;

* Rousseau.

L'affreux *Rufus*, loin de cacher en paix
Des jours tissus de honte & de forfaits,
Vient rallumer, aux marais de Bruxelles,
D'un feu mourant les pâles étincelles,
Et contre moi croit rejetter l'affront
De l'infamie écrite sur son front.
Et que feront tous les traits satiriques,
Que d'un bras faible il décoche aujourd'hui,
Et ces amas de larcins Marotiques,
Moitié Français & moitié Germaniques,
Pétris d'erreurs, & de haine & d'ennui?
Quel est le but, l'effet, la récompense
De ces Recueils d'impure médisance?
Le malheureux, délaissé des humains,
Meurt des poisons qu'ont préparé ses mains.
Ne craignons rien de qui cherche à médire.
En vain *Boileau*, dans ses sévérités,
A de *Quinault* dénigré les beautés.
L'heureux *Quinault*, vainqueur de la satyre,
Rit de sa haine & marche à ses côtés.
Moi même enfin, qu'une Cabale inique
Voulut noircir de son souffle caustique,
Je sçais joüir, en dépit des cagots,
De quelque gloire, & même du repos.
De tout ceci que faudra-t-il conclure?
O vous, Français, nés tous pour la censure,
Doux & polis, mais malins & jaloux,
Peuple indiscret, faut-il donc voir chez vous
Tant d'agrémens & si peu d'indulgence?
Belle Emilie, ornement de la France,

Vous connoissez ce dangereux pays;
Nous y vivons parmi nos ennemis;
Au milieu d'eux brillez en assurance,
A tous vos goûts prêtez-vous prudemment,
A vos vertus livrez-vous hautement;
Vous forcerez la censure au silence.

EPITRE
EN VERS
A MADAME DE ***,

Connue sous le nom de VOUS *&* TU.

PHILIS qu'est devenu ce tems,
Où dans un fiacre promenée,
Sans laquais, sans ajustemens,
De tes graces seules ornée,
Contente d'un mauvais soupé,
Que tu changeois en ambrosie,
Tu te livrois dans ta folie,
A l'Amant heureux & trompé,
Qui t'avoit consacré sa vie.
Le Ciel ne te donnoit alors,
Pour tout rang & pour tous trésors

Que la douce erreur de ton âge,
Deux tetons, que le tendre amour
De sa main t'arrondit un jour,
Un cœur tendre, un esprit volage.
Avec tant d'attraits précieux,
Hélas ! qui n'eut été friponne !
Tu le fus, objet gracieux,
Et que l'amour me le pardonne,
Tu sçais que je t'en aimois mieux.
Ah ! Madame, que votre vie,
D'honneurs aujourd'hui si remplie,
Diffère de ces heureux tems.
Ce rare Suisse à cheveux blancs,
Qui ment sans cesse à votre porte,
Philis, est l'image du tems.
On diroit qu'il chasse l'escorte
Des tendres amours & des ris.
Sous vos magnifiques lambris,
Ces enfans tremblent de paraître.
Hélas ! Je les ai vû jadis
Entrer chez toi par la fenêtre
Et se jouer dans ton taudis.
Non, Madame, tous vos tapis
Qu'a tissus la Savonnerie,
Ceux que les Persans ont ourdis,
Et toute votre orfévrerie,
Et ces plats trop chers, que Germain
A gravés de sa main divine,
Et ces cabinets, où Martin
A surpassé l'Art de la Chine,

Vos vases Japonois & blancs,
Toutes ces fragiles merveilles,
Ces deux lustres de diamans,
Qui pendent à vos deux oreilles,
Et ces carcans & ces coliers,
Et cette pompe enchanteresse,
Ne valent pas un des baisers
Que tu donnois dans ta jeunesse.

A SON ALTESSE ROYALE MADAME LA PRINCESSE DE***.

Souvent la plus belle Princesse
Languit dans l'âge du bonheur;
L'étiquette de la grandeur,
Quand rien n'occupe & n'intéresse,
Laisse un vuide affreux dans le cœur.

Souvent même un grand Roi s'étonne,
Entouré de Sujets soumis,
Que tout l'éclat de sa Couronne
Jamais en secret ne lui donne
Le bonheur qu'il s'étoit promis.

On croiroit que le jeu console;
Mais l'ennui vient à pas comptés,
A la table du Cavagnole
S'asseoir entre deux Majestés.

On fait tristement grande chére,
Sans dire & sans écouter rien,
Tandis que l'hébété vulgaire
Vous assiége, vous considére,
Et croit voir le souverain bien.

Le lendemain, quand l'hémisphére
Est brûlé des feux du Soleil,
On s'arrache au bras du sommeil,
Sans sçavoir ce que l'on va faire.

De soi-même peu satisfait,
On veut du monde, il embarrasse;
Le plaisir fuit, le jour se passe,
Sans sçavoir ce que l'on a fait.

O tems! ô perte irréparable!
Quel est l'instant où nous vivons?
Quoi! la vie est si peu durable,
Et les jours paraissent si longs?

Princesse, au-dessus de votre âge,
De deux Cours, auguste ornement,
Vous employez utilement
Ce tems qui si rapidement
Trompe la jeunesse volage.

Vous cultivez l'esprit charmant
Que vous a donné la nature ;
Les réflexions, la lecture,
En font le solide agrément,
Et son usage & sa parure.

S'occuper, c'est sçavoir joüir ;
L'oisiveté pese & tourmente ;
L'ame est un feu qu'il faut nourrir,
Et qui s'éteint, s'il ne s'augmente.

LE TEMPLE DE L'AMITIÉ.

Du fond d'un bois à la paix consacré,
Séjour heureux de la Cour ignoré,
S'éléve un Temple, où l'art & ses prestiges
N'étalent point l'orgueil de leurs prodiges,
Où rien ne trompe & n'éblouit les yeux,
Où tout est vrai, simple & fait pour les Dieux.
De bons Gaulois de leurs mains le fondérent ;
A l'amitié leurs cœurs le dédiérent.
Las ! ils pensoient dans leur crédulité,
Que par leur race il seroit fréquenté.
En vieux langage on voit sur la façade
Les noms sacrés d'Oreste & de Pilade,

Le médaillon du bon Piritoüs,
Du ſage Achate & du tendre Niſus,
Tous grands Héros, tous amis véritables.
Ces noms ſont beaux ; mais ils ſont dans les Fables.
Les doctes Sœurs ne chantent qu'en ces lieux,
Car on les ſiffle au ſuperbe Empirée ;
On n'y voit point Mars & ſa Citherée,
Car la Diſcorde eſt toujours avec eux :
L'Amitié vit avec très-peu de Dieux,
Pour ſes plaiſirs la grandeur n'eſt parfaite.
A ſes côtés, ſa fidéle interpréte,
La Vérité, charitable & diſcréte,
Toujours utile à qui veut l'écouter,
Attend en vain qu'on l'oſe conſulter ;
Nul ne l'approche, & chacun la regrette.
Par contenance un livre eſt dans ſes mains,
Où ſont écrits les bienfaits des humains,
Doux monumens d'eſtime & de tendreſſe,
Donnés ſans faſte, acceptés ſans baſſeſſe,
Du bienfaicteur noblement oubliés,
Par ſon ami ſans regret publiés.
C'eſt des vertus l'hiſtoire la plus pure.
L'hiſtoire eſt courte, & le livre eſt réduit
A deux feuillets de gothique écriture,
Qu'on n'entend plus, & que le tems détruit.
Or des humains quelle eſt donc la manie ?
Toute amitié de leurs cœurs eſt bannie,
Et cependant on les entend toujours
De ce beau nom décorer leurs diſcours.
Chacun ſe dit à ſon culte fidéle,

Ses ennemis ne jurent que par elle ;
Ainsi qu'on voit devers l'Etat Romain
Des indévots chapelet à la main.
On dit qu'un jour la Déesse en colére,
Voulut enfin que ces mignons chéris,
Si contens d'elle, & si sûrs de lui plaire,
Vinssent la voir en son sacré pourpris ;
Fixa le jour ; & promit un beau prix
Pour chaque couple, au cœur noble, sincére,
Tendre comme elle, & digne d'être admis,
S'il se pouvoit, au rang des vrais amis.

Au jour nommé viennent d'un vol rapide,
Tous nos Français que la nouveauté guide.
Un peuple immense inonde le parvis.
Le Temple s'ouvre. On vit d'abord paraître
Deux courtisans par l'intérêt unis ;
Par l'amitié tous deux ils croyoient l'être.
Vint un courier, qui dit qu'auprès du Maître
Vâquoit alors un bon poste d'honneur,
Un noble emploi de Valet Grand Seigneur.
Nos deux amis poliment se quittérent,
Déesse, & prix, & temple abandonnérent ;
Chacun des deux en son ame jurant
D'anéantir son très-cher concurrent.

Quatre dévots à la mine discrette,
Dos en arcade, & Missel à la main,
Unis en Dieu de charité parfaite,
Et tout brûlans de l'amour du prochain,
Psalmodioient & bâilloient en chemin.
L'un, riche Abbé, Prélat à l'œil lubrique,

Au menton triple, au col apopleƈtique,
Porc engraiſſé des dixmes de Sion,
Oppreſſé fut d'une indigeſtion.
On confeſſa mon vieux ladre au plus vîte;
D'huile il fut oint, aſpergé d'eau-bénite,
Dûment leſté par le Curé du lieu
Pour ſon voyage au pays du bon Dieu.
Ses trois amis gaiment lui marmotérent
un *Oremus*; en leur cœur dévorérent
Son Bénéfice, & vers la Cour trotérent.
Puis chacun d'eux, dévotement rival,
Et ſe jurant fraternité ſincére,
Les yeux baiſſés va chez le Cardinal
De Janſéniſme accuſer ſon confrére.

Gais & brillans, après un long repas,
Deux jeunes gens ſe tenant ſous les bras,
Liſant tout haut les lettres de leurs belles,
D'un air galant, leur figure étaloient,
En détonnant quelques Chanſons nouvelles;
Ainſi qu'au Bal à l'Autel ils alloient.
Nos étourdis pour rien s'y querellérent,
De l'Amitié l'Autel enſanglantérent,
Et le moins fou, laiſſa, tout éperdu,
Son tendre ami ſur la place étendu.

Plus loin venoient, d'un air de complaiſance,
Liſe & Cloé, qui dès leur tendre enfance,
Se confioient leurs plaiſirs, leurs humeurs,
Et tous ces riens qui rempliſſent leurs cœurs;
Se careſſant, ſe parlant ſans rien dire,
Et ſans ſujet toujours prêtes à rire.

Mais toutes deux avoient le même Amant.
A son nom seul, ô merveille soudaine !
Lise & Cloé prirent tout doucement
Le grand chemin du Temple de la Haine.
Enfin *Zaïre* y parut à son tour
Avec ces yeux où languit la mollesse,
Où le plaisir brille avec la tendresse.
Ah ! que d'ennui, dit-elle, en ce séjour !
Que fait ici cette triste Déesse ?
Tout y languit ; je n'y vois point l'Amour.
Elle sortit ; vingt rivaux la suivirent,
Sur le chemin vingt beautés en gémirent.
Dieu sçait alors où ma *Zaïre* alla.
De l'Amitié le prix fut laissé là ;
Et la Déesse en tout lieu célébrée,
Jamais connue, & toujours desirée,
Gela de froid sur ses sacrés Autels.
J'en suis fâché pour les pauvres mortels.

ENVOI.

Mon cœur, ami charmant & sage,
Au vôtre n'étoit point lié,
Lorsque j'ai dit qu'à l'Amitié
Nul mortel ne rendoit hommage.
Elle a maintenant à sa Cour
Deux cœurs dignes du premier Age.
Hélas ! le véritable amour
En a-t-il beaucoup davantage ?

DE L'USAGE DE LA SCIENCE DANS LES PRINCES.

A MONSEIGNEUR LE PRINCE ROYAL DE PRUSSE, DEPUIS ROI DE PRUSSE.

PRINCE, il eſt peu de Rois que les Muſes inſtruiſent,
Peu ſçavent éclairer les peuples qu'ils conduiſent.
Le ſang des Antonins ſur la terre eſt tari;
Car depuis ce Héros à Rome ſi chéri,
Ce Philoſophe Roi, ce divin Marc-Auréle,
Des Princes, des Guerriers, des Sçavans le modéle;
Quel Roi ſous un tel joug oſant ſe captiver,
Dans les ſources du vrai ſçut jamais s'abreuver?
Deux ou trois, tout-au-plus, prodiges dans l'Hiſtoire,
Du nom de Philoſophe ont mérité la gloire;
Le reſte eſt à vos yeux le vulgaire des Rois,
Eſclaves des plaiſirs, fiers oppreſſeurs des Loix,

Fardeaux de la nature, ou fléau de la terre,
Endormis sur le Trône, ou lançant le tonnerre.
Le monde aux piés des Rois les voit sous un faux jour,
Qui sçait regner, sçait tout, si l'on en croit la Cour.
Mais quel est en effet ce grand art politique,
Ce talent si vanté dans un Roi despotique ?
Tranquile sur le Trône, il parle, on obéit ;
S'il sourit, tout est gai ; s'il est triste, on frémit.
Quoi ! régir d'un coup-d'œil une foule servile,
Est-ce un poids si pesant, un art si difficile ?
Non. Mais fouler aux piés la coupe de l'erreur,
Dont veut vous enyvrer un ennemi flâteur,
Des Prélats courtisans confondre l'artifice,
Aux organes des Loix enseigner la justice,
Du séjour Doctoral chassant l'absurdité,
Dans son sein ténébreux placer la vérité,
Eclairer le sçavant, & soutenir le sage,
Voilà ce que j'admire, & c'est là votre ouvrage.
L'ignorance, en un mot, flétrit toute grandeur.
Du dernier Roi d'Espagne un grave * Ambassadeur,
De deux sçavans Anglais reçut une priére :
Ils vouloient dans l'Ecole, apportant la lumiére,
De l'air qu'un long cristal enferme en sa hauteur,
Aller au haut d'un mont marquer la pesanteur.
Il pouvoit les aider dans ce sçavant voyage ;
Il les prit pour des fous, lui seul étoit peu sage.
Que dirai je d'un Pape & de sept Cardinaux,
D'un zéle Apostolique unissant les travaux,

* Cette aventure se passa à Londres la premiere année du regne de Charles II. Roi d'Espagne.

Pour apprendre aux humains dans leurs augustes codes,
Que c'étoit un péché de croire aux Antipodes ?
Combien de Souverains, Chrétiens, & Musulmans,
Ont tremblé d'une éclipse, ont craint des Talismans ?
Tout Monarque indolent, dédaigneux de s'instruire,
Est le jouet honteux de qui veut le séduire.
Un Astrologue, un Moine, un Chymiste effronté,
Se font un revenu de sa crédulité.
Il prodigue au dernier son or par avarice ;
Il demande au premier, si Saturne propice,
D'un aspect fortuné regardant le Soleil,
Lui permet de dîner, ou l'appelle au Conseil.
Il est aux piés de l'autre ; & d'une ame soumise,
Par la crainte du Diable il enrichit l'Eglise.
Un pareil Souverain ressemble à ces faux Dieux,
Vils marbres adorés, ayant en vain des yeux ;
Et le Prince éclairé que la raison domine,
Est un vivant portrait de l'essence divine.

Je sçai que dans un Roi, l'étude, le sçavoir,
N'est pas le seul mérite & l'unique devoir ;
Mais qu'on me nomme enfin dans l'Histoire Sacrée,
Le Roi dont la mémoire est la plus révérée,
C'est ce Héros sçavant que Dieu même éclaira,
Qu'on chérit dans Sion, que la terre admira,
Qui mérita des Rois le volontaire hommage.
Son peuple étoit heureux, il vivoit sous un Sage.
L'abondance à sa voix passant le sein des mers,
Voloit pour l'enrichir des bouts de l'Univers,
Comme à Londre, à Bordeaux, de cent voiles suivie,
Elle apporte au printems les trésors de l'Asie.

Ce Roi que tant d'éclat ne pouvoit éblouir,
Sçut joindre à ses talens l'art heureux de joüir.
Ce sont là les leçons qu'un Roi prudent doit suivre;
Le sçavoir en effet n'est rien sans l'art de vivre.
Qu'un Roi n'aille donc point, épris d'un faux éclat,
Pâlissant sur un Livre, oublier son Etat.
Que plus il est instruit, plus il aime sa gloire.

De ce Monarque Anglais vous connaissez l'histoire;
Dans un fatal exil Jacques laissa périr
Son gendre infortuné * qu'il eût pû secourir.
Ah ! qu'il eût mieux valu, rassemblant ses armées,
Délivrer des Germains les Villes opprimées,
Venger de tant d'Etats les désolations,
Et tenir la balance entre les Nations,
Que d'aller des Docteurs briguant les vains suffrages,
Au doux Enfant Jesus dédier ses Ouvrages. †
Un Monarque éclairé n'est pas un Roi pédant,
Il combat en Héros, il pense en vrai Sçavant.
Tel fut ce Julien méconnu du vulgaire,
Philosophe & Guerrier, terrible & populaire.
Ainsi ce grand César, Soldat, Prêtre, Orateur,
Fut du Peuple Romain l'oracle & le vainqueur,
Il seroit aujourd'hui votre modéle Auguste,
Et votre exemple en tout, s'il avoit été juste.

* Fréderic V. Electeur Palatin, élû Roi de Bohême, défait à la bataille de Prague en 1619. & privé de ses Etats.

† Jacques I. dédia un petit Livre à l'Enfant Jesus; le Pere Talon en dédia un à la Trinité; c'étoit la mode alors.

LES IL FAUT.

Il faut penser, sans quoi l'homme devient,
Malgré son ame, un franc cheval de somme.
Il faut aimer, c'est ce qui nous soutient ;
Car sans l'amour, il est triste d'être homme.

Il faut avoir un ami, qu'en tout tems,
Pour son bonheur, on écoute, on consulte,
Qui sçache rendre à votre ame en tumulte,
Les maux moins vifs & les plaisirs plus grands.

Il faut le soir un soupé délectable,
On l'on soit libre, où l'on goûte à propos
Les mets exquis, les bons vins, les bons mots ;
Et sans être yvre, il faut sortir de table.

Il faut la nuit dire tout ce qu'on sent,
Au tendre objet que votre cœur adore,
Se réveiller pour en redire autant,
Se rendormir, pour y songer encore.

Mes chers Amis avouez que voilà
Ce qui feroit un assez douce vie ;
Or dès le jour que j'aimai ma Sylvie,
Sans plus chercher, j'ai trouvé tout cela.



A MONSIEUR LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU,

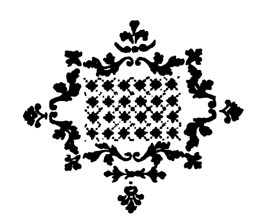
A qui le Sénat de Gênes avoit érigé une Statue. *

Je la verrai cette Statue,
Que Gêne éleve justement
Au Héraut qui l'a défendue.
Votre Grand-Oncle, moins brillant,
Vit sa gloire moins étendue;
Il seroit jaloux à la vûe
De cet unique Monument.
Dans l'âge frivole & charmant
Où le plaisir seul est d'usage,
Où vous reçûtes en partage
L'art de tromper si tendrement.
Pour modeler ce beau visage,
Qui de Vénus ornoit la Cour,
On eût pris celui de l'Amour,
Et sur-tout de l'amour volage;
Et quelques traits moins enfantins
Auroient été la vive image
Du Dieu qui préside aux Jardins.

* *A Luneville le 18. Novembre 1748.*

Ce double & charmant avantage
Peut diminuer à la fin ;
Mais la gloire augmente avec l'âge.
Du Sculpteur la modeste main
Vous fera l'air moins libertin ;
C'est de quoi mon Héros enrage.
On ne peut filer tous ses jours
Sur le Trône heureux des Amours.
Tous les plaisirs sont de passage ;
Mais vous sçaurez regner toujours
Par l'esprit & par le courage.
Les traits du Richelieu coquet,
De cette aimable créature,
Se trouveront en mignature
Dans mille boëtes à portrait
Où *Macé* mit votre figure.
Mais ceux du Richelieu vainqueur,
Du Héros, soutien de nos armes,
Ceux du Pere, du Défenseur
D'une République en allarmes,
Ceux de Richelieu son vengeur,
Ont pour moi cent fois plus de charmes.
Pardon. Je sens tout le travers
De la morale où je m'engage.
Pardon. Vous n'êtes pas si sage
Que je le prétens dans ces Vers.
Je ne veux pas que l'Univers
Vous croie un grave Personnage.
Après ce jour de Fontenoi,
Où couvert de sang & de poudre,

On vous vit ramener la foudre
Et la victoire à votre Roi.
Lorsque prodiguant votre vie,
Vous eûtes fait pâlir d'effroi,
Les Anglais, l'Autriche, & l'Envie,
Vous revintes vîte à Paris,
Mêler les myrthes de Cypris
A tant de palmes immortelles.
Pour vous seul, à ce que je vois,
Le tems & l'amour n'ont point d'aîles;
Et vous servez encor les Belles,
Comme la France & les Génois.



MADRIGAL.

MADRIGAL.

LES DEUX AMOURS.

CERTAIN Enfant, qu'avec crainte on caresse,
Et qu'on connaît à son malin souris,
Court en tous lieux, précédé par les Ris;
Mais trop souvent suivi de la Tristesse,
Dans les cœurs des Humains il entre avec souplesse,
Habite avec fierté, s'envole avec mépris.
Il est un autre Amour, fils craintif de l'Estime,
Soumis dans ses chagrins, constant dans ses désirs,
Que la Vertu soutient, que la Candeur anime,
Qui résiste aux rigueurs, & croît par les plaisirs.
De cet Amour le flambeau peut paraître
Moins éclatant; mais ses feux sont plus doux;
C'est là le Dieu que mon cœur veut pour maître;
Et je ne veux le servir que pour vous.

AUTRE.

DE votre esprit la force est si puissante,
Que vous pourriez vous passer de beauté;
De vos attraits la grace est si piquante,
Que sans esprit vous m'auriez enchanté.
Si votre cœur ne sçait pas comme on aime,
Ces dons charmans vous seront superflus;
Un sentiment est cent fois au-dessus
Et de l'Esprit, & de la Beauté même.

AUTRE.

A MADAME DE ***.

TOUT est égal ; & la nature sage
Veut au niveau ranger tout les humains.
Esprit, raison, beaux yeux, charmant visage,
Fleur de santé, doux loisir, jours serains,
Vous avez tout ; c'est là votre partage.
Moi, je parais être un infortuné,
De la nature enfant abandonné,
Et n'avoir rien, semble mon appanage ;
Mais vous m'aimez ; les Dieux m'ont tout donné.

AUTRE.

En envoyant les Oeuvres mystiques de Fénelon.

QUAND de la *Guion* le charmant Directeur,
Disoit au Monde : Aimez Dieu pour lui-même,
Oubliez-vous dans votre heureuse ardeur ;
On ne crut point à cet Amour extrême ;
On le traita de chimére & d'erreur ;
On se trompoit : Je connais bien mon cœur,
Et c'est ainsi, belle *Æglé*, qu'il vous aime.



ÉPITRE

AU ROI,

Présentée à SA MAJESTÉ *au Camp devant Fribourg.*

VOUS, dont l'Europe entière aime ou craint la Justice,
Brave & doux à la fois, prudent sans artifice,
Roi nécessaire au monde, où portez-vous vos pas?
De la fièvre échappé, vous courez aux combats!
Vous volez *à Fribourg!* En vain la *Peïronie* *
Vous disoit : „ Arrêtez, ménagez votre vie;
„ Il vous faut du régime, & non des soins guerriers,
„ Un Héros peut dormir couronné de lauriers.
Le zéle a beau parler, vous n'avez pû le croire.
Rebele aux Médecins, & fidéle à la gloire,
Vous bravez l'ennemi, les assauts, les saisons,
Le poids de la fatigue, & le feu des canons.
Tout l'Etat en frémit, & craint votre courage.
Vos ennemis, grand Roi, le craignent davantage.

* Premier Chirurgien du Roi.

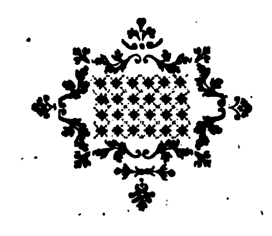
Ah, n'effrayez que *Vienne*, & rassurez *Paris* !
Rendez, rendez la joie à vos Peuples chéris ;
Rendez-nous ce Héros qu'on admire & qu'on aime.

Un Sage nous a dit, que le seul bien suprême,
Le seul bien, qui du moins ressemble au vrai bonheur,
Le seul digne de l'homme, est de toucher un cœur.
Si ce Sage eut raison, si la Philosophie
Plaça dans l'amitié le charme de la vie,
Quel est donc, justes Dieux ! le Destin d'un bon Roi,
Qui dit, sans se flâter : Tous les cœurs sont à moi.
A cet empire heureux, qu'il est beau de prétendre !
Vous, qui le possèdez, venez, daignez entendre,
Des bornes de l'*Alsace* aux remparts de Paris,
Ce cri que l'amour seul forme de tant de cris.
Accourez, contemplez ce Peuple dans la joie,
Bénissant le Héros que le Ciel lui renvoie.
Ne le voyez-vous pas, tout ce Peuple à genoux,
Tous ces avides yeux qui ne cherchent que vous,
Tous nos cœurs enflâmés volant sur notre bouche ?
C'est là le vrai triomphe, & le seul qui vous touche.

Cent Rois au Capitole en esclaves traînés,
Leurs Villes, leurs Trésors, & leurs Dieux enchaînés,
Ces chars étincelans, ces Prêtres, cette armée,
Ce Sénat insultant à la terre opprimée,
Ces Vaincus envoyés du spectacle au cercueil,
Ces triomphes de Rome étoient ceux de l'orgueil.
Le vôtre est de l'amour, & la gloire en est pure.
Un jour les effaçoit, le vôtre à jamais dure.
Ils effrayoient le monde, & vous le rassurez ;
Vous, l'image des Dieux sur la terre adorez ;

Vous, que dans l'âge d'or elle eût choisi pour Maître.
Goûtez les jours heureux que vos soins font renaître.
Que la Paix florissante embellisse leur cours.
Mars fait des jours brillans, la Paix fait les beaux jours.
Qu'elle vole à la voix du Vainqueur qui l'appelle,
Et qui n'a combattu que pour nous & pour elle.

1. Novembre 1744.



ÉPÎTRE

A SON ALTESSE SERENISSIME MADAME LA DUCHESSE DU MAINE, SUR LA BATAILLE DE LAUFELDT, GAGNÉE PAR LOUIS XV.

Le 2. Juillet 1747.

AUGUSTE Fille, & Mere des Héros,
Vous ranimez ma voix faible & cassée,
Et vous voulez que ma Muse lassée,
Comme LOUIS ignore le repos?
D'un craïon vrai vous m'ordonnez de peindre
Son cœur modeste & ses brillans exploits,
Et CUMBERLAND que l'on a vû deux fois
Chercher ce Roi, l'admirer & le craindre.

Mais des bons Vers l'heureux tems est passé.
L'art des combats est l'art où l'on excelle.
Notre Alexandre en vain cherche un Apelle ;
LOUIS s'éléve, & le siécle est baissé.
De Fontenoy, le nom plein d'harmonie,
Pouvoit au moins seconder le Génie ;
Boileau pâlit au seul nom de Narden,
Que diroit il ? si non loin d'Helderen
Il eût fallu suivre entre les deux Nethes
Bathiany si sçavant en retraites,
Avec d'Estrée à Rosmal s'avancer ?
La gloire parle, & LOUIS me réveille.
Le nom du Roi charme toujours l'oreille ;
Mais que Laufeldt est rude à prononcer !
Eh, quel besoin de nos Panégyriques,
Discours en Vers, Epîtres héroïques,
Enregistrés, visés par Crébillon ;
Signés, MARVILLE ; & plus bas, *Apollon* ?
Puis quand ma voix par ses faits enhardie,
L'auroit chanté sur le plus noble ton,
Qu'aurais-je fait ? Blessé sa modestie,
Sans ajoûter à l'éclat de son nom.
De votre Fils, je connais l'indulgence,
Il agréra mon inutile encens ;
Car la bonté, la sœur de la vaillance,
De vos Aïeux passa dans vos enfans ;
Mais tout Lecteur n'est pas si débonnaire ;
Et si j'avois, peut-être téméraire,
Représenté vos fiers Carabiniers,
Donnant l'exemple aux plus braves Guerriers ;

Si je peignois ce soutien de nos armes,
Ce Petit-Fils, ce Rival de Condé;
Du Dieu des Vers si j'étois secondé,
Comme il le fut par le Dieu des allarmes,
Plus d'un Censeur encore avec dépit,
M'accuseroit d'en avoir trop peu dit.
Très-peu de gré, mille traits de satyre
Sont le loyer de quiconque ose écrire;
Mais pour son Prince, il faut sçavoir souffrir.
Il est par-tout des risques à courir;
Et la censure avec plus d'injustice,
Va tous les jours acharner sa malice
Sur des Héros, dont la fidélité
L'a mieux servi que je ne l'ai chanté.
Auteurs du tems, rompez donc le silence;
Osez sortir d'une morne indolence,
Quand LOUIS vole à des périls nouveaux.
Si les la Tour, ainsi que les Vanlos,
Peignent ces traits qu'un Peuple heureux adore;
Peignez son ame, elle est plus belle encore.
Représentez ce Conquérant humain,
Offrant la Paix le tonnerre à la main.
Ne louez point, Auteurs, rendez justice;
Et comparant aux siécles reculez,
Le siécle heureux, les jours dont vous parlez,
Lisez César, vous connaîtrez MAURICE.
Si de l'Etat vous aimez les vengeurs,
Si la Patrie est vivante en vos cœurs,
Voyez ce Chef, dont l'active prudence,
Venge à la fois Gènes, Parme & la France;

Chantez Belle-Ille ; élevez dans vos Vers
Un Monument au généreux Bouflers:
Il est d'un sang qui fut l'appui du Trône ;
Il eût pû l'être, & la faulx du trépas
Tranche ses jours échappés à Bellone,
Au sein des murs délivrés par son bras.
Mais quelle voix assez forte, assez tendre,
Sçaura gémir sur l'héroïque cendre
De ces Guerriers que Mars priva du jour
Aux yeux d'un ROI, leur Pere & leur amour !
O vous, sur-tout, infortuné Baviére,
Jeune Froulay, si digne de nos pleurs,
Qui chantera votre vertu guerriére !
Sur vos tombeaux qui répandra des fleurs !
Anges des Cieux, Puissances immortelles,
Qui présidez à nos jours passagers,
Sauvez Lautrec au milieu des dangers,
Mettez Ségur à l'ombre de vos aîles ;
Déja Rocoux vit déchirer son flanc ;
Ayez pitié de cet âge si tendre,
Ne versez pas les restes de ce sang,
Que pour LOUIS il brûle de répandre ;
De cent Guerriers conservez les beaux jours ;
Ne frappez pas Bonac & d'Aubeterre,
Plus accablés sous de cruels secours,
Que sous les coups des foudres de la guerre.
Mais, me dit-on, faut-il à tous propos,
Donner en Vers des listes de Héros ?
Sçachez qu'en vain votre Muse affaiblie,
Cherche des Vers au vrai seul consacrés ;

On flâte peu ceux qu'on a célébrés,
On déplaît fort à tous ceux qu'on oublie.
Ainsi toujours le danger suit mes pas :
Il faut livrer presque autant de combats
Qu'en a causé sur l'onde & sur la terre,
Cette balance utile à l'Angleterre.
Cessez, cessez, digne sang de BOURBON,
De ranimer mon timide Apollon,
Et laissez-moi tout entier à l'Histoire.
C'est là qu'on peut, sans génie & sans art,
Suivre LOUIS de l'Escaut jusqu'au Jart.
Je dirai tout; car tout est à sa gloire.
Il fait la mienne, & je me garde bien
De ressembler à ce grand Satyrique, *
De son Héros discret Historien,
Qui, pour écrire en stile véridique,
Fut bien payé; mais qui n'écrivit rien.

* Boileau.



AU ROI
DE PRUSSE.*

CEUX qui sont nés sous un Monarque,
Font tous semblant de l'adorer;
Sa Majesté qui le remarque
Fait semblant de les honorer;
Et de cette fausse-monnoye
Que le Courtisan donne au Roi
Et que le Prince lui renvoye,
Chacun vit, ne songeant qu'à soi.
Mais lorsque la Philosophie,
La séduisante Poësie,
Le goût, l'esprit, l'amour des Arts,
Rejoignent sous leurs Etendarts,
A trois cens milles de distance
Votre très-Royale éloquence,
Et mon goût pour tous vos talens;
Quand sans crainte & sans espérance
Je sens en moi tous vos penchans,
Et lorsqu'un peu de confidence
Resserre encor ces nœuds charmans,
Enfin lorsque Berlin attire

* Du 1. Août 1744.

Tous mes sens à Cirey séduits,
Alors ne pouvez-vous pas dire,
On m'aime, tout Roi que je suis?
Enfin l'Océan Germanique,
Qui toujours des bons Hambourgeois
Servit si bien la République,
Vers Embden sera sous vos Loix,
Avec garnison Batavique.
Un tel mélange me confond,
Je m'attendois peu, je vous jure,
De voir de l'or avec du plomb;
Mais votre creuset me rassure;
A votre feu, qui tout épure,
Bientôt le vil métal se fond,
Et l'or vous demeure en nature.
Par-tout que de prospéritez!
Vous conquérez, vous héritez
Des Ports de Mer & des Provinces;
Vous mariez à de grands Princes
De très-adorables beautez;
Vous faites nôces, & vous chantez
Sur votre lyre enchanteresse,
Tantôt de Mars les cruautez,
Et tantôt la douce molesse.
Vos sujets au sein du loisir,
Goûtent les fruits de la victoire;
Vous avez & fortune & gloire;
Vous avez sur-tout du plaisir;
Et cependant le Roi, mon Maître,
Si digne avec vous de paraître.

Dans la liste des meilleurs Rois,
S'amuse à faire dans la Flandre
Ce que vous faisiez autrefois,
Quand trente canons à la fois
Mettoient des bastions en cendre.
C'est lui, qui secouru du Ciel,
Et sur-tout d'une armée entiére,
A brisé la forte barriére
Qu'à notre Nation guerriére
Mettoit le bon Greffier Fagel.
De Flandre il court en Allemagne
Défendre les rives du Rhin,
Sans quoi le Pandoure inhumain
Viendroit s'enivrer de ce vin
Qu'on a cuvé dans la Champagne.
Grand Roi, je vous l'avois bien dit,
Que mon Souverain magnanime
Dans l'Europe auroit du crédit
Et de grands droits à votre estime.
Son beau feu, dont un bon Prélat
A contenu les étincelles,
Vient de ses flâmes immortelles
Tout-d'un-coup répandre l'éclat.
Ainsi la brillante fusée
Est tranquille jusqu'au moment,
Où par son amorce embrasée
Elle éclaire le Firmament;
Et perçant dans les sombres voiles,
Semble se mêler aux étoiles
Qu'elle efface par son brillant.

C'est ainsi que vous enflamâtes
Tout l'horison d'un nouveau Ciel,
Lorsqu'à Berlin vous commençâtes
A prendre ce vol immortel,
Devers la gloire où vous volâtes.
Tout du plus loin que je vous vis,
Je m'écriai, je vous prédis,
A l'Europe toute incertaine.
Vous parûtes. Vingt Potentats
Se troublérent dans leurs Etats,
En voyant ce grand Phénoméne.
Il brille, il donne de beaux jours;
J'admire, je benis leur cours;
Mais c'est de loin. Voilà ma peine.



EPITRE

A

MADAME DE***.

Vivons pour nous, ma chére Rosalie;
Que l'amitié, que le sang qui nous lie
Nous tienne lieu du reste des humains;
Ils sont si sots, si dangereux, si vains!
Ce tourbillon qu'on appelle le monde,
Est si frivole, en tant d'erreurs abonde,
Qu'il n'est permis d'en aimer le fracas,
Qu'à l'étourdi qui ne le connaît pas.
Après-dîné, l'indolente Glicère
Sort, pour sortir, sans avoir rien à faire;
On a conduit son insipidité
Au fond d'un char, où montant de côté,
Son corps pressé gémit sous les barriéres,
D'un lourd panier qui passe aux deux portiéres;
Chez son amie au grand trot elle va,
Monte avec joie & s'en repent déja,
L'embrasse, & bâille, & puis lui dit; Madame,
J'apporte ici tout l'ennui de mon ame,
Joignez un peu votre inutilité
A ce fardeau de mon oisiveté,

Si ce ne ſont ces paroles expreſſes,
C'en eſt le ſens ; quelques feintes careſſes,
Quelques propos ſur le jeu, ſur le tems,
Sur un Sermon, ſur le prix des rubans,
Ont épuiſé leurs ames excédées,
Elles chantoient déja faute d'idées ;
Dans le néant leur cœur eſt abſorbé,
Quand dans la chambre entre Monſieur l'Abbé,
Fade plaiſant, galant, excroc, & Prêtre,
Et du logis pour quelques mois le maître ;
Vient à la piſte un Fat en manteau noir,
Qui ſe rengorge & ſe lorgne au miroir ;
Nos deux pedans ſont tous deux ſûrs de plaire.
Un Officier arrive, & les fait taire,
Prend la parole, & conte longuement
Ce qu'à Plaiſance eût fait ſon Régiment
Si par malheur on n'eût pas fait retraite,
Il vous le méne au col de la Boquette,
A Nice, au Var, à Digne il le conduit.
Nul ne l'écoute, & le cruel pourſuit.
Arrive Iſis, dévote au maintien triſte,
A l'air ſournois. Un petit Janſéniſte,
Tout plein d'orgueil & de ſaint Auguſtin,
Entre avec elle, en lui ſerrant la main.
D'autres oiſeaux de différent plumage,
Divers de goût, d'inſtinct & de ramage,
En ſautillant font entendre à la fois
Le gazouillis de leurs confuſes voix ;
Et dans les cris de la folle cohue
La médiſance eſt à peine entendue.

Ce chamaillis de cent propos croisés
Ressemble aux vents l'un à l'autre opposés.
Un profond calme, un stupide silence,
Succéde au bruit de leur impertinence,
Chacun redoute un honnête entretien;
On veut penser, & l'on ne pense à rien.
O Roi David, * ô ressource assurée,
Vien ranimer leur langueur desœuvrée!
Grand Roi David, c'est toi dont les sixains
Fixent l'esprit & le goût des humains.
Sur un tapis dès qu'on te voit paraître,
Noble, Bourgeois, Clerc, Prélat, Petit-Maître,
Femmes sur-tout, chacun met son espoir,
Dans tes cartons peints de rouge & de noir.
Leur ame vuide est du moins amusée,
Par l'avarice en plaisir déguisée.
De ces exploits le beau monde occupé,
Quitte à la fin le jeu pour le soupé;
Chaque convive en liberté déploye
A son voisin son insipide joie.
L'homme machine, esprit qui tient du corps,
En bien mangeant remonte ses ressorts,
Avec le sang l'ame se renouvelle,
Et l'estomac gouverne la cervelle.
Ciel! quels propos! ce Pédant du Palais
Blâme la guerre & se plaint de la paix.
Ce vieux Crésus, en sablant du Champagne,
Gémit des maux que souffre la campagne,

* Tous les jeux de Cartes sont à l'Enseigne du Roi David.

Et cousu d'or, dans le luxe plongé,
Plaint le païs de tailles surchargé.
Monsieur l'Abbé vous entame une histoire,
Qu'il ne croit point, & qu'il veut faire croire:
On l'interrompt par un propos du jour,
Qu'un autre conte interrompt à son tour.
De froids bons mots, des équivoques fades,
Des colibets & des turlupinades,
Un rire faux que l'on prend pour gaïté,
Font le brillant de la société.
C'est donc ainsi, troupe absurde & frivole,
Que nous usons de ce tems qui s'envole;
C'est donc ainsi que nous perdons des jours,
Longs pour les sots, pour qui pense, si courts;
Mais que ferai-je? Ou fuir loin de moi-même?
Il faut du monde; on le condamne, on l'aime;
On ne peut vivre avec lui ni sans lui;
Notre ennemi le plus grand, c'est l'ennui;
Tel qui chez soi se plaint d'un sort tranquile,
Vole à la Cour, dégoûté de la Ville.
Si dans Paris chacun parle au hazard,
Dans cette Cour on se tait avec art,
Et de la joie, ou fausse ou passagére,
On n'a pas même une image legére.
Heureux qui peut de son Maître approcher,
Il n'a plus rien désormais à chercher.
Mais Jupiter au fond de l'Empirée
Cache aux humains sa présence adorée;
Il n'est permis qu'à quelques demi-Dieux
D'entrer le soir aux cabinets des Cieux.

Faut-il aller, confondu dans la presse,
Prier les Dieux de la seconde espéce,
Qui des mortels font le mal ou le bien?
Comment aimer des gens qui n'aiment rien,
Et qui portés sur ces rapides sphéres,
Que la fortune agite en sens contraires,
L'esprit troublé de ce grand mouvement,
N'ont pas le tems d'avoir un sentiment?
A leur levé, pressez-vous pour attendre,
Pour leur parler sans vous en faire entendre;
Pour obtenir, après trois ans d'oubli,
Dans l'antichambre un refus très-poli.
Non, dites-vous, la Cour, ni le beau monde,
Ne sont point faits pour celui qui les fronde.
Fui pour jamais ces puissans dangereux;
Fui les plaisirs qui sont trompeurs comme eux.
Bon Citoyen travaille pour la France,
Et du Public attends ta récompense.
Qui! le Public! ce phantôme inconstant,
Monstre à cent voix, cerbére dévorant,
Qui flâte & mord, qui dresse par sottise
Une statue, & par dégoût la brise.
Tyran jaloux de quiconque le sert,
Il profana la cendre de Colbert,
Et prodiguant l'insolence & l'injure,
Il a flétri la candeur la plus pure.
Il juge, il loue, il condamne au hazard,
Toute vertu, tout mérite & tout art.
C'est lui qu'on vit de critiques avide,
Deshonorer le chef-d'œuvre d'Armide,

Et pour Judith, Pirame, & Régulus,
Abandonner Phédre & Britannicus;
Lui qui dix ans proſcrivit Athalie,
Qui Protecteur d'une ſcéne avilie,
Frappant des mains, bat à tort à travers,
Au mauvais ſens qui heurle en mauvais Vers.
Mais il revient, il répare ſa honte;
Le tems l'éclaire, oui. Mais la mort plus prompte
Ferme mes yeux dans ce ſiécle pervers,
En attendant que les ſiens ſoient ouverts.
Chez nos Neveux on me rendra juſtice;
Mais moi vivant il faut que je jouiſſe.
Quand dans la tombe un pauvre homme eſt inclus,
Qu'importe un bruit, un nom qu'on n'entend plus?
L'ombre de Pope avec les Rois repoſe,
Un Peuple entier fait ſon apothéoſe,
Et ſon nom vole à l'immortalité;
Quand il vivoit, il fut perſécuté.
Ah! cachons-nous; paſſons avec les ſages
Le ſoir ſerain d'un jour mêlé d'orages,
Et dérobons à l'œil de l'envieux
Le peu de tems que me laiſſent les Dieux.
Tendre amitié, don du Ciel, beauté pure,
Porte un jour doux dans ma retraite obſcure!
Puiſſai je vivre, & mourir dans tes bras,
Loin du méchant qui ne te connaît pas,
Loin du bigot, dont la peur dangereuſe
Corrompt la vie & rend la mort affreuſe!

EPITRE AU PRINCE EUGENE:

EPITRE
AU
PRINCE EUGÉNE.

GRAND PRINCE, qui dans cette Cour,
Où la Justice étoit éteinte,
Sçûtes inspirer de l'amour,
Même en nous donnant de la crainte;
Toi que Rousseau, si dignement,
A, dit-on, chanté sur sa lyre;
Eugéne, je ne sçais comment
Je m'y prendrai pour vous écrire.
Oh! que nos Français sont contens
De votre derniére Victoire,
Et qu'ils chérissent votre gloire,
Quand ce n'est point à leurs dépens!
Poursuivez; des Musulmans
Rompez bientôt la barriére;
Faites mordre la poussiére
Aux Circoncis insolens;
Et plein d'une ardeur guerriére,
Foulant aux piés les Turbans,
Achevez cette carriére
Au Sérail des Ottomans.

Vénus, & le Dieu des combats,
Vont vous en ouvrir la porte;
Les graces leur servent d'escorte,
Et l'amour vous tend les bras.
Voyez-vous déja paraître
Tout ce peuple de beautés,
Esclaves des voluptés.
D'un Amant, qui parle en maître,
Faites vîte du mouchoir
La faveur impérieuse
A la beauté la plus heureuse,
Qui sçaura délasser le soir
Votre Altesse victorieuse.

Du séminaire des Amours,
A la France votre patrie,
Daignez envoyer pour secours
Quelques Belles de Circassie.
Le saint Pere, de son côté,
Attend beaucoup de votre zéle,
Et prétend qu'avec charité,
Sous le joug de la vérité,
Vous rangiez un peuple infidéle,
Par vous mis dans le bon chemin;
On verra bientôt ces infâmes,
Ainsi que vous, boire du vin,
Et ne plus renfermer les femmes.
Adieu, grand Prince, heureux guerrier;
Paré de myrthe & de laurier,

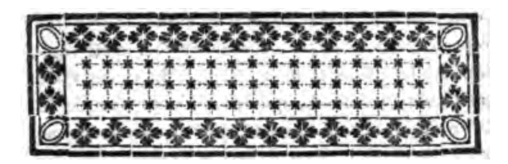
Allez aſſervir le Boſphore.
Déja le grand Turc eſt vaincu ;
Mais vous n'avez rien fait encore,
Si vous ne le faites cocu.

A MONSIEUR
DESMAHIS.

Vos jeunes mains cueillent des fleurs,
Dont je n'ai plus que les épines ;
Vous dormez deſſous les Courtines
Et des Graces & des neuf Sœurs.
Je leur fais encor quelques mines,
Mais vous poſſédez leurs faveurs.
Tout s'éteint, tout s'uſe, tout paſſe,
Je m'affoiblis, & vous croiſſez ;
Mais je deſcendrai du Parnaſſe
Content, ſi vous m'y remplacez.
Je joüis peu, mais j'aime encore,
Je verrai du moins vos amours ;
Le crépuſcule de mes jours
S'embellira de votre aurore.
Je dirai : je fus comme vous ;
C'eſt beaucoup me vanter peut-être ;
Mais je ne ſerai point jaloux ;
Le plaiſir permet-il de l'être ?

LE
TEMPLE
DU
GOÛT.

X iiij



LE TEMPLE DU GOÛT. *

LE Cardinal, Oracle de la France,
Non ce Mentor qui gouverne aujourd'hui,
Mais ce Neftor qui du Pinde eft l'appui,
Qui des Sçavans a paffé l'efpérance,
Qui les foutient, qui les anime tous,
Qui les éclaire, & qui regne fur nous
Par les attraits de fa douce éloquence;
Ce Cardinal, qui fur un nouveau ton,
En Vers Latins fait parler la Sageffe,
Réuniffant Virgile avec Platon,
Vengeur du Ciel, & vainqueur de Lucréce. †

* Cet Ouvrage fut compofé en 1731. Il en a été fait plufieurs éditions; celle-ci eft incomparablement la meilleure & la plus correcte.

† M. le Cardinal de *Polignac* a compofé un Poëme Latin contre Lucréce. Tous les Gens de Lettres connaiffent ces Vers qui font au commencement:

Pieridum fi forte lepos auftera canentes
Deficit, eloquio victi, re vincimus ipfâ.

Ce Cardinal enfin, que tout le monde doit reconnaître à ce portrait, me dit un jour qu'il vouloit que j'allasse avec lui au Temple du Goût. C'est un séjour, me dit-il, qui ressemble au Temple de l'Amitié, dont tout le monde parle, où peu de gens vont, & que la plûpart de ceux qui y voyagent n'ont presque jamais bien examiné.

Je répondis avec franchise:
Hélas! je connais assez peu
Les Loix de cet aimable Dieu;
Mais je sçai qu'il vous favorise;
Entre vos mains il a remis
Les Clefs de son beau Paradis.
Et vous êtes, à mon avis,
Le vrai Pape de cette Eglise.
Mais de l'autre Pape & de vous
Dût Rome se mettre en courroux.
La différence est bien visible;
Car la Sorbonne ose assurer
Que le Saint Pere peut errer,
Chose, à mon sens, assez possible;
Mais pour moi, quand je vous entens,
D'un ton si doux & si plausible,
Débiter vos discours brillans,
Je vous croirois presque infaillible.

Ah! me dit-il, l'infaillibilité est à Rome pour les choses qu'on ne comprend point, & dans le Temple du Goût, pour les choses que tout le monde croit entendre. Il faut absolument que vous veniez avec moi. Mais, insistai-je encore, si vous me menez avec vous, je m'en vanterai à tout le monde.

Sur ce petit Pélerinage,
Aussi-tôt on demandera
Que je compose un gros Ouvrage.
Voltaire simplément fera
Un récit court, qui ne sera
Qu'un très-frivole badinage.
Mais son récit on frondera;
A la Cour on murmurera;
Et dans Paris on me prendra
Pour un vieux conteur de voyage,
Qui vous dit, d'un air ingénu,
Ce qu'il n'a ni vû ni connu,
Et qui vous ment à chaque page.

Cependant, comme il ne faut jamais se refuser un plaisir honnête, dans la crainte de ce que les autres en pourront penser, je suivis le guide, qui me faisoit l'honneur de me conduire.

Aimable Abbé vous fûtes du voyage,
Vous que le goût ne cesse d'inspirer,
Vous dont l'esprit si délicat, si sage,
Vous dont l'exemple a daigné me montrer
Par quels chemins on peut, sans s'égarer,
Chercher ce Goût, ce Dieu que dans cet âge
Maints beaux esprits font gloire d'ignorer.

Nous rencontrâmes en chemin bien des obstacles. D'abord nous trouvâmes Messieurs Baldus, Scioppius, Lexicocrassus, Scriblerius, une nuée de Commentateurs, qui restituoient des Passages. & qui compiloient de gros Volumes, à propos d'un mot qu'ils n'entendoient pas.

Là, j'apperçus les Daciers, * les Saumaises, †
Gens hérissés de sçavantes fadaises,
Le teint jauni, les yeux rouges & secs,
Le dos courbé sous un tas d'Auteurs Grecs;
Tous noircis d'encre, & coëffés de poussière.
Je leur criai de loin par la portière,
N'allez-vous pas dans le Temple du Goût
Vous décrasser? Nous, Messieurs? Point du tout.
Ce n'est pas là, grace au Ciel, notre étude;
Le Goût n'est rien. Nous avons l'habitude
De rédiger au long, de point en point,
Ce qu'on pensa; mais nous ne pensons point.

Après cet aveu ingénu, ces Messieurs voulurent absolument nous faire lire certains passages de Dictys de Crète, & de Métrodore de Lampsaque, que Scaliger avoit estropiés. Nous les remerciâmes de leur courtoisie, & nous continuâmes notre chemin.

* *Dacier* avoit une littérature fort grande: il connaissoit tout dans les Anciens, hors la grace & la finesse: ses Commentaires ont par-tout de l'érudition & jamais de goût; il traduit grossiérement les délicatesses d'Horace. Si Horace dit à sa Maitresse: *Miseri, quibus intentata nites;* Dacier dit: *Malheureux ceux qui se laissent attirer par cette bonace, sans vous connaître.* Il traduit: *Nunc est bibendum, nunc pede libero pulsanda tellus: C'est à présent qu'il faut boire, & que, sans rien craindre, il faut danser de toute sa force. Mox juniores quærit adulteros: Elles ne sont pas plutôt mariées, qu'elles cherchent de nouveaux galans.* Mais quoiqu'il défigure Horace, & que ses Notes soient d'un Sçavant peu spirituel, son Livre est plein de recherches utiles, & on loue son travail en voyant son peu de génie.

† *Saumaise* est un Auteur sçavant, qu'on ne lit plus guères. Il commence ainsi sa défense du Roi d'Angleterre Charles I. *Anglais, qui vous renvoyez les Têtes des Rois comme des balles de Paume, qui jouez à la boule avec des Couronnes, & qui vous servez de Sceptres comme des marotes.*

Nous n'eûmes pas fait cent pas, que nous trouvâmes un homme entouré de Peintres, d'Architectes, de Sculpteurs, de Doreurs, de faux Connoisseurs, de Flatteurs. Ils tournoient le dos au Temple du Goût.

D'un air content, l'orgueil se reposoit,
Se pavanoit sur son large visage,
Et mon Crassus tout en ronflant disoit :
J'ai beaucoup d'or, de l'esprit davantage :
Du Goût, Messieurs, j'en suis pourvû, sur-tout;
Je n'appris rien, je me connais à tout :
Je suis un Aigle en conseil, en affaires;
Malgré les vents, les rocs & les Corsaires,
J'ai dans le Port fait aborder ma nef.
Partant il faut qu'on me bâtisse en bref
Un beau Palais fait pour moi, c'est tout dire,
Où tous les Arts soient en foule entassés,
Où tout le jour je prétends qu'on m'admire.
L'argent est prêt. Je parle, obéissez.
Il dit, & dort : aussi-tôt la canaille
Autour de lui s'évertue & travaille.
Certain Maçon, en Vitruve érigé,
Lui trace un plan d'ornemens surchargé.
Nul vestibule, encor moins de façade;
Mais vous aurez une longue enfilade;
Vos murs seront de deux doigts d'épaisseur,
Grands cabinets, salon sans profondeur,
Petits trumaux, fenêtres à ma guise,
Que l'on prendra pour des portes d'Eglise;
Le tout boisé, verni, blanchi, doré,
Et des Badauts à coup sûr admiré.
Réveillez-vous, Monseigneur, je vous prie,
Crioit un Peintre : admirez l'industrie
De mes talens; Raphaël n'a jamais
Entendu l'art d'embellir un Palais.

C'est moi qui sçait annoblir la nature.
Je couvrirai plat-fonds, voûte, voussure,
Par cent Magots travaillés avec soin,
D'un pouce ou deux, pour être vûs de loin.
Crassus s'éveille, il regarde, il rédige
A tort, à droit, régle, approuve, corrige.
A ses côtés un petit curieux,
Lorgnette en main, disoit : Tournez les yeux,
Voyez ceci, c'est pour votre Chapelle ;
Sur ma parole, achetez ce Tableau,
C'est Dieu le Pere en sa gloire éternelle,
Peint galamment dans le goût du VVatan. *
Et cependant, un fripon de Libraire,
Des beaux esprits écumeur mercenaire,
Tout Bellegarde à ses yeux étaloit,
Gacon, le Noble, & jusqu'à Desfontaines,
Recueils nouveaux, & Journaux à centaines,
Et Monseigneur vouloit lire, & bâilloit.

Je crus en être quitte pour ce petit retardement, & que nous allions arriver au Temple, sans autre mauvaise fortune ; mais la route est plus dangereuse que je ne pensois. Nous trouvâmes bientôt une nouvelle embuscade.

Tel un dévot infatigable,
Dans l'étroit chemin du salut,
Est cent fois tenté par le Diable,
Avant d'arriver à son but.

C'étoit un concert que donnoit un homme de ro-

* *VVatan* est un Peintre Flamand, qui a travaillé à Paris, où il est mort il y a quelques années. Il a réussi dans les petites Figures qu'il a dessinées, & qu'il a très-bien groupées ; mais il n'a jamais rien fait de grand ; il en étoit incapable.

be, fou de la Musique, qu'il n'avoit jamais apprise, & encore plus fou de la Musique *Italienne*, qu'il ne connoissoit que par de mauvais airs inconnus à Rome, & estropiés en France par quelques filles de l'Opéra.

Il faisoit exécuter alors un long récitatif Français, mis en Musique par un Italien, qui ne sçavoit pas notre Langue. En vain on lui remontra que cette espéce de Musique, qui n'est qu'une déclamation notée, est nécessairement asservie au génie de la Langue, & qu'il n'y a rien de si ridicule que des Scénes Françaises chantées à l'*Italienne*, si ce n'est de l'Italien chanté dans le goût Français.

La nature féconde, ingénieuse & sage,
Par ses dons partagés ornant cet Univers,
Parle à tous les humains, mais sur des tons divers.
Ainsi que son esprit, tout Peuple a son langage,
Ses sons & ses accens à sa voix ajustés,
Des mains de la nature exactement notés;
L'oreille heureuse & fine en sent la différence.
Sur le ton des Français, il faut chanter en France;
Aux loix de notre Goût, Lully sçut se ranger;
Il embellit notre Art, au lieu de le changer.

A ces paroles judicieuses, mon homme répondit en secouant la tête: Venez, venez, dit-il, on va vous donner du neuf. Il fallut entrer, & voilà son concert qui commence.

Du grand Lully vingt rivaux fanatiques,
Plus ennemis de l'Art & du bon sens,
Défiguroient sur des tons glapissans
Des vers Français en fredons Italiques.

Une Bégueule en lorgnant se pâmoit ;
Et certain fat, yvre de sa parure,
En se mirant chévrotoit, fredonnoit,
Et de l'Index battant faux la mesure,
Crioit, *bravo*, lorsque l'on détonnoit.

Nous sortîmes au plus vîte ; ce ne fut qu'au travers de bien des aventures pareilles que nous arrivâmes enfin au Temple du Goût.

Jadis en Gréce on en posa
Le fondement ferme & durable ;
Puis jusqu'au Ciel on exhaussa
Le faîte de ce Temple aimable.
L'Univers entier l'encensa.
Le Romain, long-tems intraitable,
Dans ce séjour s'apprivoisa ;
Le Musulman, plus implacable,
Conquit le Temple & le rasa.
En Italie on ramassa
Tous les débris que l'Infidéle
Avec fureur en disperssa.
Bien-tôt FRANCOIS PREMIER osa
En bâtir un sur ce modéle.
Sa postérité méprisa
Cette Architecture si belle ;
Richelieu vint, qui répara
Le Temple abandonné par elle.
LOUIS LE GRAND le décora.
Colbert, son Ministre fidéle,
Dans ce Sanctuaire attira
Des beaux Arts la Troupe immortelle.
L'Europe jalouse admira
Ce Temple en sa beauté nouvelle ;
Mais je ne sçai s'il durera.

Je pourrois décrire ce Temple,
Et détailler les ornemens
Que le Voyageur y contemple;
Mais n'abusons point de l'exemple
De tant de faiseurs de Romans,
Sur-tout fuyons le verbiage
De Monsieur de *Félibien*,
Qui noie éloquemment un rien
Dans un fatras de beau langage.
Cet édifice précieux
N'est point chargé des Antiquailles
Que nos très-gotiques Aïeux
Entassoient autour des murailles
De leurs Temples grossiers comme eux.
Il n'a point les défauts pompeux
De la Chapelle de Versaille,
Ce colifichet fastueux,
Qui du peuple éblouit les yeux,
Et dont le connaisseur se raille.

Il est plus aisé de dire ce que ce Temple n'est pas, que de faire connaître ce qu'il est. J'ajoûterai seulement en général, pour éviter la difficulté:

Simple en étoit la noble Architecture;
Chaque ornement, à sa place arrêté,
Y sembloit mis par la nécessité;
L'art s'y cachoit, sous l'air de la nature.
L'oeil satisfait embrassoit sa structure,
Jamais surpris, & toujours enchanté.

Le Temple étoit environné d'une foule de Virtuoses, d'Artistes, & de Juges de toute espéce, qui s'efforçoient d'entrer, mais qui n'entroient point.

Car la Critique, à l'œil sévère & juste,
Gardant les clefs de cette porte auguste,
D'un bras d'airain fiérement repoussoit
Le Peuple Goth, qui sans cesse avançoit.

Oh ! que d'hommes considérables, que de gens du bel air, qui président si impérieusement à de petites sociétés, ne sont point reçus dans ce Temple !

On ne voit point dans son pourpris
Les Cabales toujours mutines
De ces prétendus beaux esprits,
Qu'on vit soutenir dans Paris
Les Pradons & les Scudéris, *
Contre les immortels Ecrits
Des Corneilles & des Racines.

On repoussoit aussi rudement ces ennemis obscurs de tout mérite éclatant, ces insectes de la société, qui ne sont apperçus, que parce qu'ils piquent. Ils auroient envié également *Rocroy* au grand Condé, *Denain* à Villars, & *Polieucte* à Corneille. Ils auroient exterminé le Brun, pour avoir fait le Tableau de la Famille de Darius. Ils ont forcé le cé-

* *Scudéri* étoit, comme de raison, ennemi déclaré de Corneille. Il avoit une Cabale qui le mettoit fort au-dessus de ce Pere du Théâtre. Il y a encore un mauvais Ouvrage de *Sarrasin*, fait pour prouver que je ne sçai quelle Piéce de *Scudéri*, nommée l'*Amour Tyrannique*, étoit le Chef-d'œuvre de la Scène Françaife. Ce *Scudéri* se vantoit qu'il y avoit eu quatre Portiers tués à une de ses Piéces, & il disoit qu'il ne céderoit à *Corneille*, qu'en cas qu'on eût tué cinq Portiers au Cid & aux Horaces.

A l'égard de *Pradon*, on sçait que sa Phédre fut d'abord beaucoup mieux reçue que celle de *Racine*, & qu'il fallut du tems pour faire céder la Cabale au mérite.

lébre le Moine à se tuer, pour avoir fait l'admirable Salon d'Hercule. Ils ont toujours dans les mains la ciguë, que leurs pareils firent boire à Socrate.

L'orgueil les engendra dans les flancs de l'envie.
L'intérêt, le soupçon, l'infâme calomnie,
Et souvent les Dévots, monstres plus odieux,
Entr'ouvrent en secret, d'un air mystérieux,
Les portes des Palais à leur Cabale impie.
C'est là que d'un Midas ils fascinent les yeux.
Un fat leur applaudit, un méchant les appuie.
Le mérite indigné qui se tait devant eux,
Verse en secret des pleurs que le tems seul essuye.

Ces lâches persécuteurs s'enfuirent en voyant paraître mes deux guides. Leur fuite précipitée fit place à un spectacle plus plaisant : c'étoit une foule d'Ecrivains de tout rang, de tout état, & de tout âge, qui gratoient à la porte, & qui prioient la Critique de les laisser entrer. L'un apportoit un Roman Mathématique, l'autre une Harangue à l'Académie : celui-ci venoit de composer une Comédie Métaphysique ; celui-là tenoit un petit Recueil de ses Poësies, imprimé depuis long-tems *incognito*, avec une longue Approbation & un Privilége ; * cet autre venoit présenter un Mandement en style précieux, & étoit tout surpris qu'on se mît à rire, au lieu de lui demander sa bénédiction. Je suis le Révérend Pere.... disoit l'un : faite un peu place à Monseigneur, disoit l'autre.

* Beaucoup de mauvais Livres imprimés avec des approbations pleines d'éloges.

Un raisonneur, avec un fausset aigre,
Crioit : Messieurs, je suis ce Juge intégre,
Qui toujours parle, argue & contredit ;
Je viens siffler tout ce qu'on applaudit.
Lors la Critique apparut, & lui dit :
Ami Bardou, vous êtes un grand Maître,
Mais n'entrerez en cet aimable lieu.
Vous y venez pour fronder notre Dieu ;
Contentez-vous de ne le pas connaître.

M. Bardou se mit alors à crier : Tout le monde est trompé, & le sera. Il n'y a point de Dieu du Goût, & voici comme je le prouve. Alors il proposa, il divisa, il subdivisa, il distingua, il résuma ; personne ne l'écouta ; & l'on s'empressoit à la porte plus que jamais.

Parmi les flots de la foule insensée,
De ce parvis obstinément chassée,
Tout doucement venoit *la Motte-Houdard*,
Lequel disoit d'un ton de Papelard ;
Ouvrez, Messieurs, c'est mon Oedipe en prose ; *
Mes Vers sont durs, d'accord ; mais forts de chose.
De grace ouvrez ; je veux à Despréaux
Contre les Vers, dire avec goût deux mots.

Le Critique le reconnut, à la douceur de son main-

* *Houdard de la Motte* fit en 1728, un Oedipe en Prose, & un Oedipe en Vers. A l'égard de son Oedipe en Prose, personne, que je sçache, n'a pû le lire. Son Oedipe en Vers fut joué trois fois. Il est imprimé avec ses autres Oeuvres Dramatiques, & l'Auteur a eu soin de mettre dans un Avertissement, que cette Piéce a été interrompue au milieu du plus grand succès. Cet Auteur a fait d'autres Ouvrages estimés, quelques Odes très-belles, de jolis Opera, & des Dissertations très-bien écrites.

tion & à la dureté de ses derniers Vers, & elle le laissa quelque tems entre Perrault & Chapelain, qui assiégeoient la porte depuis cinquante ans, en criant contre Virgile.

Dans le moment arriva un autre Versificateur, soutenu par deux petits Satyres, & couvert de lauriers & de chardons.

Je viens, dit-il, * pour rire & pour m'ébattre,
Me rigolant, menant joyeux déduit,
Et jusqu'au jour, faisant le Diable à quatre.

Qu'est-ce que j'entens là, dit la Critique. C'est moi, reprit le rimeur. J'arrive d'Allemagne pour vous voir, & j'ai pris la saison du printems.

Car les jeunes Zéphirs, de leurs chaudes haleines,
Ont fondu l'écorce des eaux. †

Plus il parloit ce langage, moins la porte s'ouvroit. Quoi! l'on me prend donc, dit-il,

Pour ¶ une grenouille aquatique,
Qui du fonds d'un petit thorax,
Va chantant pour toute Musique,
Brekeke, kake, koax, koax, koax?

Ah! bon Dieu, s'écria la Critique, quel horrible jargon! Elle ne pût d'abord reconnaître celui qui s'exprimoit ainsi; on lui dit que c'étoit *Rousseau*,

* Vers de Rousseau.
† *Id. Ibid.*
¶ Vers de Rousseau.

dont les Muſes avoient changé la voix en punition de ſes méchancetés : elle ne pouvoit le croire, & refuſoit d'ouvrir. Il s'écrioit en rougiſſant :

Adouciſſez cette rigueur extrême,
Je viens chercher *Marot*, mon compagnon.
J'eus, comme lui, quelque peu de guignon ;
Le Dieu qui rime eſt le ſeul Dieu qui m'aime ;
Connaiſſez-moi, je ſuis toujours le même.
Voici des Vers contre l'Abbé *Bignon*. *
O vous, Critique ! O vous, Déeſſe utile !
C'étoit par vous que j'étois inſpiré.
En tout pays, en tout tems abhorré,
Je n'ai que vous déſormais pour aſyle.

La Critique entendit ces paroles, rouvrit ſa porte, & parla ainſi :

Rouſſeau, connais mieux la Critique,
Je ſuis juſte, & ne fus jamais
Semblable à ce Monſtre cauſtique,
Qui t'arma de ſes lâches traits,
Trempés au poiſon ſatyrique,
Dont tu t'enyvres à longs traits.
Autrefois de ta félonie
Thémis te donna le guerdon ;
Par Arrêt, ta Muſe eſt bannie, †

* Conſeiller d'Etat, homme d'un mérite reconnu dans l'Europe, & Protecteur des Sciences. *Rouſſeau* avoit fait contre lui quelques mauvais Vers.

† On ſçait que *Rouſſeau* fut condamné à l'amende honorable & au banniſſement perpétuel, pour des Couplets infâmes faits contre ſes Amis, & dont il accuſa le Sieur *Saurin* de l'Académie des Sciences d'être l'Auteur. Les Curieux ont conſervé les Piéces de ce Procès. Le Factum de *Rouſſeau* paſſe pour être extrêmement mal écrit. Celui de M. *Saurin* eſt un Chef-d'œuvre d'eſprit & d'éloquence. *Rouſſeau* banni de France, s'eſt brouillé avec tous ſes Protecteurs, & a continué de déclamer inutilement

Pour certains couplets de Chanson,
Et pour un fort mauvais Factum
Que te dicta la calomnie.
Mais par l'équitable Apollon
Ta rage fut bientôt punie.
Il te dépouilla du génie,
Dont on dit qu'il t'avoit fait don;
Il te priva de l'harmonie.
Et tu n'as plus rien aujourd'hui,
Que la faiblesse & la manie
De rimer encor, malgré lui,
Des Vers Tudesques qu'il renie.

Après avoir donné cet avis, la Critique décida que *Rousseau* passeroit devant *la Motte*, en qualité de versificateur; mais que *la Motte* auroit le pas, toutes les fois qu'il s'agiroit d'esprit & de raison.

Ces deux hommes si différens n'avoient pas fait quatre pas, que l'un pâlit de colère, & l'autre tressaillit de joie, à l'aspect d'un homme qui étoit depuis long tems dans ce Temple, tantôt à une place, tantôt à une autre.

C'étoit le discret *Fontenelle*,
Qui par les beaux Arts entouré,
Répandoit sur eux, à son gré,
Une clarté douce & nouvelle.
D'une Planette, à tire-d'aîle,
En ce moment il revenoit;
Dans ces lieux où le Goût tenoit

contre ceux qui faisoient honneur à la France par leurs ouvrages, comme Messieurs de *Fontenelle*, *Crébillon*, *Destouches*, *Dubos*, &c.

Le siége heureux de son Empire ;
Avec *Quinault* il badinoit,
Avec *Mairan* il raisonnoit,
D'une main légere il prenoit
Le compas, la plume & la lyre.

Eh quoi ! cria *Rousseau*, je verrai ici cet homme contre qui j'ai fait tant d'Epigrammes ? Quoi ! le bon Goût souffrira dans son Temple l'Auteur des *Lettres du Ch. d'Her*, d'une *Passion d'Automne*, d'un *Clair de Lune*, d'un *Ruisseau Amant de la Prairie*, de la *Tragédie d'Aspar*, *d'Endymion*, &c ? Eh, non, dit la Critique, ce n'est pas l'Auteur de tout cela que tu vois, c'est celui des *Mondes*, Livre qui auroit dû t'instruire; de *Thétis* & de *Pelée*, Opéra qui excite inutilement ton envie; de *l'Histoire de l'Académie des Sciences*, que tu n'es pas à portée d'entendre.

Rousseau alla faire une Epigramme, & *Fontenelle* le regarda, avec cette compassion philosophique qu'un esprit éclairé & étendu ne peut s'empêcher d'avoir pour un homme qui ne sçait que rimer, & il alla prendre paisiblement sa place entre *Lucréce* & *Leibnitz*.

* Je demandai, pourquoi *Leibnitz* étoit là ? On me

* *Leibnitz*, né à Leipsick le 23. Juin 1646. mort à Hanovre le 14. Nov. 1716. Nul homme de Lettres n'a fait tant d'honneur à l'Allemagne. Il étoit plus universel que Newton, quoiqu'il n'ait peut-être pas été si grand Mathématicien. Il joignit à une profonde étude de toutes les parties de la Physique, un grand goût pour les Belles-Lettres : il faisoit même des Vers François. Il a paru s'égarer en Métaphysique ; mais il a celà de commun avec tous ceux qui ont voulu faire des Systêmes. Au reste, il dût sa fortune à sa réputation. Il joüissoit de grosses pensions de l'Empereur d'Allemagne, de celui de Moscovie, du Roi d'Angleterre, & de plusieurs autres Souverains.

répondit,

répondit, que c'étoit pour avoir fait d'assez bons Vers Latins, quoiqu'il fût Métaphysicien & Géométre; & que la Critique le souffroit en cette place, pour tâcher d'adoucir, par cet exemple, l'esprit dur de la plûpart de ses Confréres.

Cependant la Critique se tournant vers l'Auteur des Mondes, lui dit : Je ne vous reprocherai pas certains Ouvrages de votre jeunesse, comme font ces Cyniques jaloux; mais je suis la Critique, vous êtes chez le Dieu du Goût, & voici ce que je vous dis de la part de ce Dieu, du public, & de la mienne; car nous sommes, à la longue, toujours tous trois d'accord.

Votre Muse sage & riante
Devroit aimer un peu moins l'art;
Ne la gâtez point par le fard,
Sa couleur est assez brillante.

A l'égard de *Lucréce*, il rougit d'abord en voyant le Cardinal son ennemi; mais à peine l'eût-il entendu parler; qu'il l'aima. Il courut à lui, & lui dit en très-beaux Vers Latins, ce que je traduis ici en assez mauvais Vers Français.

Aveugle que j'étois, je crus voir la nature.
Je marchai dans la nuit, conduit par *Epicure*.
J'adorai, comme Dieu, ce mortel orgueilleux,
Qui fit la guerre au Ciel, & détrôna les Dieux.
L'ame ne me parut qu'une faible étincelle,
Que l'instant du trépas dissipe dans les airs.
Tu m'as vaincu; je céde, & l'ame est immortelle,
Aussi-bien que ton nom, mes Ecrits, & tes Vers.

Le Cardinal répondit à ce compliment dans la Lan-

gue de *Lucréce*. Tous les Poëtes Latins qui étoient là, le prirent pour un ancien Romain à son air & à son style; mais les Poëtes Français sont fort fâchés qu'on fasse des Vers dans une Langue qu'on ne parle plus, & disent que puisque *Lucréce*, né à Rome, embellissoit *Epicure* en Latin; son adversaire, né à Paris, devoit le combattre en Français. Enfin, après beaucoup de ces retardemens agréables, nous arrivâmes jusqu'à l'Autel, & jusqu'au Trône du Dieu du Goût.

Je vis ce Dieu, qu'en vain j'implore,
Ce Dieu charmant que l'on ignore,
Quand on cherche à le définir;
Ce Dieu qu'on ne sçait point servir,
Quand avec scrupule on l'adore,
Que *la Fontaine* fait sentir,
Et que Vadius cherche encore.

Il se plaisoit à consulter
Ces graces simples & naïves,
Dont la France doit se vanter;
Ces graces piquantes & vives,
Que les Nations attentives
Voulurent souvent imiter;
Qui de l'art ne sont point captives,
Qui regnoient jadis à la Cour,
Et que la nature & l'amour
Avoient fait naître sur nos rives.
Il est toujours environné
De leur troupe tendre & légere;
C'est par leurs mains qu'il est orné,
C'est par leurs charmes qu'il sçait plaire.
Elles-mêmes l'ont couronné

D'un Diadême qu'au Parnasse
Composa jadis Apollon,
Du laurier du divin *Maron*,
Du lierre & du myrthe d'*Horace*,
Et des roses d'*Anacréon*.
Sur son front regne la sagesse.
Le sentiment & la finesse
Brillent tendrement dans ses yeux;
Son air est vif, ingénieux;
Il vous ressemble enfin, Sylvie,
A vous que je ne nomme pas,
De peur des cris & des éclats
De cent Beautés que vos appas
Font dessécher de jalousie.
Non, loin de lui *Rollin* dictoit *
Quelques leçons à la jeunesse,
Et, quoiqu'en robe, on l'écoutoit,
Chose assez rare à son espéce.
Près de-là, dans un cabinet,
Que *Girardon* & *le Puget* †

* *Charles Rollin*, ancien Recteur de l'Université & Professeur-Royal, est le premier homme de l'Université qui ait écrit purement en Français pour l'instruction de la jeunesse, & qui ait recommandé l'étude de notre Langue, si nécessaire, & cependant si négligée dans les Ecoles. Son Livre du *Traité des Etudes*, respire le bon goût & la saine littérature presque par-tout. On lui reproche seulement de descendre dans des minuties. Il ne s'est guéres éloigné du bon goût, que quand il a voulu plaisanter, *Tome III. pag.* 305. en parlant de Cyrus. *Aussi-tôt*, dit-il, *on équipe le petit Cyrus en Echanson* : il s'avance *gravement la serviette sur l'épaule*, & tenant *la coupe délicatement entre trois doigts* : J'ai *appréhendé*, dit le petit Cyrus, *que cette liqueur ne fut du poison*. Comment cela? *Oui, mon Papa*. Et en un autre endroit, en parlant des Jeux qu'on peut permettre aux enfans : *Une bale, un balon, un sabot, sont fort de leur goût. Depuis le toit jusqu'à la cave, tout parloit Latin chez Robert Etienne*. Il seroit à souhaiter qu'on corrigeât ces mauvaises plaisanteries dans la premiere édition qu'on fera de ce Livre, si estimable d'ailleurs.

† *Girardon* mettoit dans ses Statues plus de grace, &

Embelliſſoient de leur Sculpture,
Le Pouſſin ſagement peignoit, *
Le Brun fiérement deſſinoit, †
Le Sueur entr'eux ſe plaçoit ; ¶
On l'y regardoit ſans murmure ;
Et le Dieu, qui de l'œil ſuivoit
Les traits de leurs mains libre & ſûre,
En les admirant, ſe plaignoit
De voir qu'à leur docte peinture,
Malgré leurs efforts, il manquoit
Le coloris de la nature.

Puget plus d'expreſſion. Les Bains d'Apollon ſont de Girardon ; mais il n'a pas fait les Chevaux ; ils ſont de *Marſi*, Sculpteur, digne d'avoir mêlé ſes travaux avec *Girardon*. Le Milon & le Gladiateur ſont de *Puget*.

* Le *Pouſſin*, né aux Andelis en 1594. n'eût de Maître que ſon génie, & quelques Eſtampes de Raphaël, qui lui tombérent entre les mains. Le déſir de conſulter la belle Nature dans les Antiques, le fit aller à Rome, malgré les obſtacles qu'une extrême pauvreté mettoit à ce Voyage. Il y fit beaucoup de chefs-d'œuvre, qu'il ne vendoit que ſept écus piéce. Appellé en France par le Secrétaire-d'Etat Deſnoyers, il y établit le bon goût de la Peinture ; mais perſécuté par ſes envieux, il s'en retourna à Rome, où il mourut avec une grande réputation, & ſans fortune. Il a ſacrifié le coloris à toutes les autres parties de la Peinture. Ses Sacremens ſont trop gris ; cependant il y a dans le Cabinet de M. le Duc d'Orleans un Raviſſement de ſaint Paul du *Pouſſin*, qui fait pendant avec la Viſion d'Ezéchiel de *Raphaël*, & qui eſt d'un coloris aſſez fort. Ce Tableau n'eſt point déparé du tout par celui de *Raphaël*, & on les voit tous deux avec un égal plaiſir.

† *Le Brun*, diſciple de Vouet, n'a péché que dans le coloris. Son Tableau de la Famille d'Alexandre eſt beaucoup mieux coloré que ſes Batailles. Ce Peintre n'a pas un ſi grand goût de l'Antique, que le *Pouſſin* & *Raphaël* ; mais il a autant d'invention que *Raphaël*, & plus de vivacité que le *Pouſſin*. Les Eſtampes des Batailles d'Alexandre ſont plus recherchées, que celles des Batailles de Conſtantin, par *Raphaël* & par *Jules Romain*.

¶ *Euſtache le Sueur* étoit un excellent Peintre, quoiqu'il n'eût point été en Italie. Tout ce qu'il a fait étoit dans le grand goût ; mais il manquoit encore de beau coloris.

Ces trois Peintres ſont à la tête de l'Ecole Françaiſe.

Sous ses yeux, des Amours badins
Ranimoient ses touches sçavantes,
Avec un pinceau que leurs mains
Trempoient dans les couleurs brillantes
De la palette de *Rubens*. *

Je fus étonné de ne pas trouver dans le Sanctuaire bien des gens qui passoient, il y a soixante ou quatre-vingts ans, pour être les plus chers favoris du Dieu du Goût. Les *Pavillons*, les *Benserades*, les *Pélissons*, les *Ségrais*, † les *Saints Evremonds*, les *Balzacs*, les *Voitures*, ne me parurent pas occuper les premiers rangs. Ils les avoient autrefois, me dit un de mes guides; ils brilloient avant que les beaux jours des Belles-Lettres fussent arrivés; mais peu-à-peu ils ont cédé aux véritablement grands hommes. Ils ne font plus ici qu'une assez médiocre figure. En effet, la plûpart n'avoient guéres que l'esprit de leur tems, & non cet esprit qui passe à la derniére postérité.

Déja de leurs faibles écrits
Beaucoup de graces sont ternies;
Ils sont comptés encor au rang des beaux esprits,
Mais exclus du rang des génies.

* *Rubens* égale le *Titien* pour le coloris; mais il est fort au-dessous de nos Peintres Français pour la correction du dessein.

† *Ségrais* est un Poëte très-faible; on ne lit point ses Eglogues, quoique *Boileau* les ait vantées. Son Enéide est du style de *Chapelain*. Il y a un Opera de lui. C'est Roland & Angélique, sous le titre de l'*Amour guéri par le Tems*. On voit ces Vers dans le Prologue.

Pour couronner leur tête
En cette Fête,

Ségrais voulut un jour entrer dans le Sanctuaire en récitant ce Vers de *Despréaux*.

Que *Ségrais* dans l'Eglogue en charme les Forêts.

Mais la Critique ayant lû, par malheur pour lui, quelques pages de son Enéïde en Vers Français, le renvoya assez durement, & laissa venir à sa place Madame *de la Fayette*, * qui avoit mis sous le nom de *Ségrais* le Roman aimable de Zaïde, & celui de la Princesse de Cléves.

On ne pardonne pas à *Pélisson* d'avoir dit gravement tant de puérilités dans son Histoire de l'Académie Française, & d'avoir rapporté comme des bons mots, des choses assez grossiéres. † Le doux, mais

Allons dans nos Jardins
Avec les Lys de Charlemagne
Assembler les Jasmins
Qui parfument l'Espagne.

La Zaïde est un Roman purement écrit, & entre les mains de tout le monde; mais il n'est pas de lui.

* Voici ce que M. *Huet*, Evêque d'Avranches, rapporte, pag. 204. de ses Commentaires, édition d'Amsterdam: Me. *de la Fayette* négligea si fort la gloire qu'elle méritoit, qu'elle laissa sa *Zaïde* paraître sous le nom de *Ségrais*; & lorsque j'eus rapporté cette anecdote, quelques amis de *Ségrais*, qui ne sçavoient pas la vérité, se plaignirent de ce trait, comme d'un outrage fait à sa mémoire. Mais c'étoit un fait dont j'avois été long-tems témoin oculaire, & c'est ce que je suis en état de prouver par plusieurs Lettres de Me. *de la Fayette*, & par l'original du Manuscrit de Zaïde, dont elle m'envoyoit les feuilles à mesure qu'elle les composoit.

† Voici ce que *Pélisson* rapporte comme des bons mots. Sur ce qu'on parloit de marier *Voiture*, fils d'un Marchand de Vin, à la fille d'un Pourvoyeur de chez le Roi.

faible *Pavillon*, fait sa Cour humblement à Madame *Deshouliéres*, qui est placée fort au-dessus de lui. L'inégal *Saint-Evremond* * n'ose parler de Vers à personne. *Balzac* assomme de longues phrases hyperboliques *Voiture* † & *Benserade*, qui lui répondent

O que ce beau couple d'Amans
Va goûter de contentemens !
Que leurs delices seront grandes !
Ils seront toujours en festin ;
Car si la Prou *fournit les viandes,*
Voiture *fournira le vin.*

Il ajoûte, que Madame *Desloge* jouant au jeu des Proverbes, dit à *Voiture* : Celui-ci ne vaut rien, percez-nous-en d'un autre. Son Histoire de l'Académie est remplie de pareilles minuties, écrites languissamment ; & ceux qui lisent ce Livre sans prévention, sont bien étonnés de la réputation qu'il a eue. Mais il y avoit alors quarante personnes interessées à le louer.

* On sçait à quel point *Saint Evremond* étoit mauvais Poëte. Ses Comédies sont encore plus mauvaises. Cependant il avoit tant de réputation, qu'on lui offrit cinq cens louis pour imprimer sa Comédie de *Sir Politick*.

† *Voiture* est celui de tous ces Illustres du tems passé qui eut le plus de gloire, & celui dont les Ouvrages le méritent le moins, si vous en exceptez quatre ou cinq petites Piéces de Vers, & peut-être autant de Lettres. Il passoit pour écrire des Lettres mieux que Pline, & ses Lettres ne valent guéres mieux que celles de *le Pays* & de *Boursaut*. Voici quelques-uns de ses traits : „ Lorsque vous me déchirez le cœur, & que vous le mettez en mille piéces, il n'y en a pas une qui ne soit à „ vous, & un de vos souris confit mes plus améres dou„leurs. Le regret de ne vous plus voir me coûte, sans „ mentir, plus de cent mille larmes. Sans mentir, je vous „ conseille de vous faire Roi de Madére. Imaginez-vous „ le plaisir d'avoir un Royaume tout de sucre. A dire le „ vrai, nous y vivrions avec beaucoup plus de douceur. “ Il écrit à *Chapelain* : „ Et notez, quand il me vient en „ la pensée, que c'est au plus judicieux homme de notre „ siécle, au Pere de la Lione & de la Pucelle que j'écris, „ les cheveux me dressent si fort à la tête, qu'il semble „ d'un hérisson. “

par des pointes & des jeux de mots, dont ils rougissent eux-mêmes le moment d'après. Je cherchois le fameux Comte de *Bussy*. Madame de *Sévigné*, qui est aimée de tous ceux qui habitent le Temple, me dit que son cher cousin, homme de beaucoup d'esprit, un peu trop vain, n'avoit jamais pû réussir à donner au Dieu du Goût cet excès de bonne opinion que le Comte de *Bussy* avoit de Messire *Roger de Rabutin*.

Bussi, qui s'estime & qui s'aime
Jusqu'au point d'en être ennuyeux,
Est censuré dans ces beaux lieux,
Pour avoir d'un ton glorieux
Parlé trop souvent de lui-même. *
Mais son fils, son aimable fils,
Dans le Temple est toujours admis;
Lui, qui, sans flatter, sans médire,
Toujours d'un aimable entretien,
Sans le croire, parle aussi bien
Que son pere croyoit écrire.

Souvent rien n'est si plat que sa Poësie:

Nous trouvâmes près Sercotte,
Cas étrange & vrai pourtant,
Des Bœufs qu'on voyoit broutant,
Dessus le haut d'une Motte;
Et plus bas quelques Cochons,
Et bon nombre de Moutons.

Cependant *Voiture* a été admiré, parce qu'il est venu dans un tems où l'on commençoit à sortir de la barbarie, & où l'on couroit après l'esprit sans le connaître. Il est vrai que *Despréaux* l'a comparé à Horace; mais Despréaux étoit alors jeune. Il payoit volontiers ce tribut à la réputation de *Voiture*, pour attaquer celle de *Chapelain*, qui passoit alors pour le plus grand génie de l'Europe.

* Il écrivit au Roi: „ Sire, un homme comme moi,

Je vis arriver en ce lieu
Le brillant Abbé de *Chaulieu*,
Qui chantoit en sortant de table.
Il osoit caresser le Dieu,
D'un air familier, mais aimable.
Sa vive imagination
Prodiguoit dans sa douce yvresse
Des beautés sans correction, *
Qui choquoient un peu la justesse,
Mais respiroient la passion.
La Farre, † avec plus de mollesse,

„ qui a de la naissance, de l'esprit & du courage.....
„ j'ai de la naissance, & l'on dit que j'ai de l'esprit pour
„ faire estimer ce que je dis."

* L'Abbé de *Chaulieu* dans une Epître au Marquis de *la Farre*, connue dans le Public sous le titre *du Déiste*, dit :

J'ai vû de près le Styx ; j'ai vû les Euménides ;
Déja venoient frapper mes oreilles timides
Les affreux cris du Chien de l'Empire des Morts.

Le moment d'après il fait le portrait d'un Confesseur, & parle d'un Dieu d'Israël. Dans une autre Piéce sur la Divinité, il dit :

D'un Dieu, moteur de tout, j'adore l'existence ;
Ainsi l'on doit passer avec tranquillité
Les ans que nous départ l'aveugle destinée.

On trouve dans ses Poësies beaucoup de contradictions pareilles. Il n'y a pas trois Piéces écrites avec une correction continue ; mais les beautés de sentiment & d'imagination qui y sont répandues, en rachetent les défaut.

L'Abbé de *Chaulieu* mourut en 1720. âgé de près de quatre-vingts ans, avec beaucoup de courage d'esprit.

† Le Marquis de *la Farre*, Auteur des Mémoires qui portent son nom, & de quelques Piéces de Poësie, qui respirent la douceur de ses mœurs, étoit plus aimable homme, qu'aimable Poëte. Il est mort en 1718. ses Poësies sont imprimées à la suite des Oeuvres de l'Abbé de *Chaulieu*, son intime ami, avec une Préface très-partiale & pleine de défauts.

En baiſſant ſa lyre d'un ton,
Chantoit auprès de ſa Maîtreſſe
Quelques Vers ſans préciſion,
Que le plaiſir & la pareſſe
Dictoient ſans l'aide d'Apollon.
Auprès d'eux, le vif *Hamilton*, *
Toujours armé d'un trait qui bleſſe,
Médiſoit de l'humaine eſpéce,
Et même d'un peu mieux, dit-on.
L'aiſé, le tendre *Saint Aulaire*,
Plus vieux encor qu'*Anacréon*,
Avoit une voix plus légere.
On voyoit les fleurs de Cithére,
Et celles du ſacré Vallon
Orner ſa tête octogénaire.

Le Dieu aimoit fort tous ces Meſſieurs, & ſur-tout ceux qui ne ſe piquoient de rien; il avertiſſoit *Chaulieu* de ne ſe croire que le premier des Poëtes négligés, & non pas le premier des bons Poëtes.

Ils faiſoient converſation avec quelques uns des plus aimables hommes de leur tems. Ces entretiens n'ont ni l'affectation de l'Hôtel de Rambouillet, † ni le tumulte qui regne parmi nos jeunes étourdis.

On y ſçait fuir également
Le précieux, le pédantiſme,
L'air empeſé du ſyllogiſme,
Et l'air fou de l'emportement.

* Le Comte *Antoine Hamilton*, né à Caën en Normandie, a fait des Vers pleins de feu & de légéreté. Il étoit fort ſatyrique. M. de S. Aulaire, à l'âge de plus de 90. ans, faiſoit encore des Chanſons aimables.

† *Deſpréaux* alla réciter ſes Ouvrages à l'Hôtel de Rambouillet. Il y trouva *Chapelain*, *Cottin*, & quelques gens de pareil goût, qui le reçurent fort mal.

C'eſt là qu'avec grace on allie
Le vrai ſçavoir à l'enjoûment,
Et la juſteſſe à la ſaillie.
L'eſprit en cent façons ſe plie.
On ſçait lancer, rendre, eſſuyer
Des traits d'aimable raillerie;
Le bon ſens, de peur d'ennuyer,
Se déguiſe en plaiſanterie.

Là ſe trouvoit *Chapelle*, ce génie plus débauché encore que délicat, plus naturel que poli, facile dans ſes Vers, incorrect dans ſon ſtyle, libre dans ſes idées. Il parloit toujours au Dieu du Goût ſur les mêmes rimes. On dit que ce Dieu lui répondit un jour:

Réglez mieux votre paſſion
Pour ces ſyllabes enfilées,
Qui chez *Richelet* étalées,
Quelquefois ſans invention,
Diſent avec profuſion
Des riens en rimes redoublées.

Ce fut parmi ces hommes aimables, que je rencontrai le Préſident *de Maiſons*, homme très-éloigné de dire des riens, homme aimable & ſolide, qui avoit aimé tous les Arts.

O tranſports! O plaiſirs! O momens pleins de charmes!
Cher *Maiſons*, m'écriai-je, en l'arroſant de larmes,
C'eſt toi que j'ai perdu, c'eſt toi que le trépas
A la fleur de tes ans vint frapper dans mes bras.

La mort, l'affreuse mort fut sourde à ma prière.
Ah ! puisque le destin nous vouloit séparer,
C'étoit à toi de vivre, à moi seul d'expirer.
Hélas ! depuis le jour où j'ouvris la paupière,
Le Ciel pour mon partage a choisi les douleurs,
Il sème de chagrins ma pénible carrière.
La tienne étoit brillante & couverte de fleurs.
Dans le sein des plaisirs, des arts & des honneurs,
Tu cultivois en paix les fruits de ta sagesse,
Ta vertu n'étoit point l'effet de ta faiblesse.
Je ne te vis jamais offusquer ta raison
Du bandeau de l'exemple & de l'opinion.
L'homme est né pour l'erreur ; on voit la molle argile,
Sous la main du Potier, moins souple & moins docile,
Que l'ame n'est flexible aux préjugés divers,
Précepteurs ignorans de ce faible Univers.
Tu bravas leur empire, & tu ne sçus te rendre
Qu'aux paisibles douceurs de la pure amitié ;
Et dans toi la nature avoit associé
A l'esprit le plus ferme, un cœur facile & tendre.

Parmi ces gens d'esprit, nous trouvâmes quelques Jésuites. Un Janséniste dira que les Jésuites se fourent par-tout ; mais le Dieu du Goût reçoit aussi leurs ennemis, & il est assez plaisant de voir dans ce Temple *Bourdaloue*, qui s'entretient avec Pascal sur le grand art de joindre l'éloquence au raisonnement. Le P. *Bouhours* est derrière eux, marquant sur des tablettes toutes les fautes de langage, & toutes les négligences qui leur échappent.

Le Cardinal ne put s'empêcher de dire au Pere *Bouhours* :

Quittez d'un Censeur pointilleux
La pédantesque diligence ;
Aimons jusqu'aux défauts heureux
De leur mâle & libre éloquence.
J'aime mieux errer avec eux,
Que d'aller, Censeur scrupuleux,
Peser des mots dans ma balance.

Cela fut dit avec beaucoup plus de politesse, que je ne le rapporte ; mais nous autres Poëtes, nous sommes souvent très-impolis pour la commodité de la rime.

Je ne m'arrêtai pas dans ce Temple à voir les seuls beaux esprits.

Vers enchanteurs, exacte Prose,
Je ne me borne point à vous.
N'avoir qu'un Goût est peu de chose.
Beaux Arts, je vous invoque tous!
Musique, Danse, Architecture,
Art de graver, docte Peinture,
Que vous m'inspirez de désirs!
Beaux Arts, vous êtes des plaisirs ;
Il n'en est point qu'on doive exclure.

Je vis les Muses présenter tour-à-tour sur l'Autel du Dieu, des Livres, des Desseins, & des Plans de toute espéce. On voit sur cet Autel le Plan de cette belle Façade du Louvre, dont on n'est point redevable au Cavalier *Bernin*, qu'on fit venir inutilement en France avec tant de frais, & qui fut construite par *Perrault* & par *Louis la Vau*, grands Artistes,

trop peu connus. Là est le Dessein de la Porte saint Denis, dont la plûpart des Parisiens ne connaissent pas plus la beauté, que le nom de *François Blondel*, qui acheva ce Monument. Cette admirable Fontaine * qu'on regarde si peu, & qui est ornée des précieuses Sculptures de *Jean Gougeon*, mais qui le céde en tout à l'admirable Fontaine de Bouchardon, & qui semble accuser la grossiére rusticité de toutes les autres ; le Portail de saint Gervais, chef-d'œuvre d'Architecture, auquel il manque une Eglise, une Place, & des Admirateurs, & qui devroit immortaliser le nom de *Desbrosses*, encore plus que le Palais du Luxembourg qu'il a aussi bâti ; tous ces Monumens négligés par un vulgaire toujours barbare, & par les gens du monde toujours légers, attirent souvent les regards du Dieu.

On nous fit voir ensuite la Bibliothéque de ce Palais enchanté ; elle n'étoit pas ample. On croira bien que nous n'y trouvâmes pas

L'amas curieux & bizare
De vieux Manuscrits vermoulus,
Et la suite inutile & rare
D'Ecrivains qu'on n'a jamais lus.
Mais les Muses ont elles-mémes
En leur rang placé ces Auteurs,
Qu'on lit, qu'on estime & qu'on aime,
Et dont la Sagesse suprême,
N'a ni trop, ni trop peu de fleurs.

* La Fontaine Saint Innocent ; l'Architecture est de *Lescot*, Abbé de Claigni, & les Sculptures de Jean *Gougeon*.

Preſque tous les Livres y ſont corrigés & retranchés de la main des Muſes. On y voit entr'autres l'Ouvrage de *Rabelais*, réduit tout-au-plus à un demi-quart.

Marot, qui n'a qu'un ſtyle, & qui chante du même ton les Pſeaumes de David & les Merveilles d'Alix, n'a plus que huit ou dix feuillets. *Voiture* & *Sarrazin* n'ont pas, à eux deux, plus de ſoixante pages.

Tout l'eſprit de *Bayle* ſe trouve dans un ſeul Tome, de ſon propre aveu; car ce judicieux Philoſophe, ce Juge éclairé de tant d'Auteurs & de tant de Sectes, diſoit ſouvent, qu'il n'auroit pas compoſé plus d'un *in-folio*, s'il n'avoit écrit que pour lui, & non pour les Libraires *

Enfin on nous fit paſſer dans l'intérieur du Sanctuaire. Là les Myſtères du Dieu furent dévoilés : là je vis ce qui doit ſervir d'exemple à la poſtérité : un petit nombre de véritablement grands hommes s'occupoient à corriger ces fautes de leurs Ecrits excellens, qui ſeroient des beautés dans des Ecrits médiocres.

L'aimable Auteur de Télémaque retranchoit des répétitions & des détails inutiles dans ſon Roman Moral, & rayoit le Titre du Poëme Epique que quelques zélés indiſcrets lui donnent; car il avoue ſincérement qu'il n'y a point de Poëme en Proſe.

L'éloquent *Boſſuet* vouloit bien rayer quelques fa-

* C'eſt ce que *Bayle* lui-même écrivit au Sieur des Maizeaux.

miliarités échappées à son génie vaste, impétueux & facile, lesquelles déparent un peu la sublimité de ses Oraisons funébres; & il est à remarquer qu'il ne garantit point tout ce qu'il a dit de la prétendue sagesse des anciens Egyptiens.

Ce grand, ce sublime *Corneille*,
Qui plût bien moins à notre oreille,
Qu'à notre esprit qu'il étonna;
Ce *Corneille* qui craïonna *
L'ame d'Auguste, de Cinna,
De Pompée & de Cornélie,
Jettoit au feu sa Pulchérie,
Agésilas & Suréna,
Et sacrifioit sans faiblesse,
Tous ses enfans infortunés,
Fruits languissans de sa vieillesse,
Trop indignes de leurs aînés.
Plus pur, plus élégant, plus tendre,
Et parlant au coeur de plus près,
Nous attachant sans nous surprendre,
Et ne se démentant jamais,
Racine observe les portraits
De Bajazet, de Xypharès,
De Britannicus, d'Hyppolite.
A peine il distingue leurs traits,
Ils ont tous le même mérite,
Tendres, galans, doux & discrets;
Et l'Amour qui marche à leur suite
Les croit des Courtisans Français.
Toi, favori de la nature,
Toi, *la Fontaine*, Auteur charmant,
Qui bravant & rime & mesure,
Si négligé dans ta parure,

* Terme dont *Corneille* se sert dans une de ses Epî-tres.

N'en

N'en avois que plus d'agrément ;
Sur tes Ecrits inimitables,
Di-nous quel est ton sentiment ;
Eclaire notre jugement
Sur tes Contes & sur tes Fables.

La Fontaine, qui avoit conservé la naïveté de son caractère, & qui dans le Temple du Goût joignoit un sentiment éclairé à cet heureux & singulier instinct, qui l'inspiroit pendant sa vie, retranchoit quelques-unes de ses Fables, mais en très-petite quantité. Il accourcissoit presque tous ses Contes, & déchiroit les trois quarts d'un gros Recueil d'Oeuvres posthumes imprimées par ces Editeurs, qui vivent des sottises des morts.

Là regnoit *Despréaux*, leur Maître en l'art d'écrire,
Lui qu'arma la raison des traits de la Satyre ;
Qui, donnant le précepte & l'exemple à la fois,
Etablit d'Apollon les rigoureuses Loix.
Il revoit ses enfans avec un oeil sévère ;
De la triste *Equivoque* il rougit d'être pere,
Et rit des traits manqués du pinceau faible & dur,
Dont il défigura le vainqueur de Namur ;
Lui-même il les efface, & semble encor nous dire,
Ou sçachez vous connaître, ou gardez vous d'écrire.

Despréaux, par un ordre exprès du Dieu du Goût, se reconcilioit avec *Quinault*, qui est le Poëte des graces, comme *Despréaux* est le Poëte de la raison.

Mais le sévère Satyrique
Embrassoit encor, en grondant,
Cet aimable & tendre Lyrique,
Qui lui pardonnoit en riant.

Je ne me réconcilie point avec vous, disoit *Despréaux*, que vous ne conveniez qu'il y a bien des fadeurs dans ces Opera si agréables. Cela peut bien être, dit *Quinault*; mais avouez aussi que vous n'eussiez jamais fait Atys ni Armide.

Dans vos scrupuleuses beautés,
Soyez vrai, précis, raisonnable;
Que vos Ecrits soient respectés;
Mais permettez-moi d'être aimable.

Après avoir salué *Despréaux*, & embrassé tendrement *Quinault*, je vis l'inimitable *Moliere*, & j'osai lui dire:

Le sage, le discret Térence,
Est le premier des Traducteurs:
Jamais dans sa froide élégance.
Des Romains il n'a peint les moeurs.
Tu fus le Peintre de la France.
Nos Bourgeois à sots préjugés,
Nos petits Marquis rengorgés,
Nos Robins toujours arrangés,
Chez toi venoient se reconnaître;
Et tu les aurois corrigés,
Si l'esprit humain pouvoit l'être.

Ah! disoit-il, pourquoi ai-je été forcé d'écrire quelquefois pour le peuple! Que n'ai-je toujours été le maître de mon tems! J'aurois trouvé des dénouemens plus heureux; j'aurois moins fait descendre mon génie au bas comique.

C'est ainsi que tous ces Maîtres de l'Art montroient leur supériorité, en avouant ces erreurs, ausquelles

l'humanité est soumise & dont nul grand homme n'est exempt.

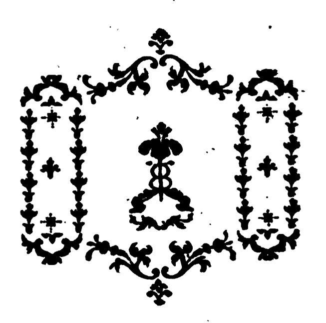
Je connus alors que le Dieu du Goût est très-difficile à satisfaire; mais qu'il n'aime point à demi. Je vis que les Ouvrages qu'il critique le plus en détail, sont ceux qui en tout lui plaisent davantage.

Nul Auteur avec lui n'a tort,
Quand il a trouvé l'art de plaire.
Il le critique sans colére
Il l'applaudit avec transport.
Melpoméne étalant ses charmes,
Vient lui présenter ses Héros,
Et c'est en répandant des larmes
Que ce Dieu connait leurs defauts.
Malheur à qui toujours raisonne,
Et qui ne s'attendrit jamais!
Dieu du Goût, ton divin Palais
Est un séjour qu'il abandonne.

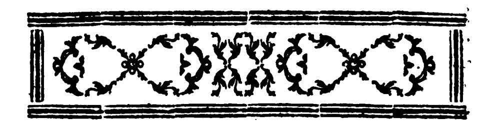
Quand mes conducteurs s'en retournerent, le Dieu leur parla à peu près dans ce sens; car il ne m'est pas donné de dire ses propres mots.

Adieu, mes plus chers favoris,
Comblés des faveurs du Parnasse,
Ne souffrez pas que dans Paris
Mon rival usurpe ma place.
Je sçai qu'à vos yeux éclairez
Le faux Goût tremble de paraître;
Si jamais vous le rencontrez,
Il est aisé de le connaître.
Toujours accablé d'ornemens,
Composant sa voix, son visage,
Affecté dans ses agrémens,
Et précieux dans son langage.

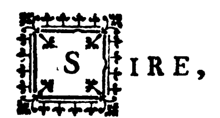
Il prend mon nom, mon étendard;
Mais on voit assez l'imposture;
Car il n'est que le fils de l'art,
Moi, je le suis de la Nature.



LE
POËME
DE
FONTENOY.



AU ROI.



IRE,

Je n'avois osé dédier à VOTRE MAJESTÉ *les premiers Essais de cet Ouvrage. Je craignois sur-tout de déplaire au plus modeste des Vainqueurs : mais,* SIRE, *ce n'est point ici un Panégyrique ; c'est une peinture fidéle d'une partie de la Journée la plus glorieuse depuis la Bataille de Bovines. Ce sont les sentimens de la France, quoiqu'à peine exprimés ; c'est un Poëme sans exagération, & de grandes vérités, sans mélange de fiction ni de flatterie. Le nom de* VOTRE MAJESTÉ *fera passer cette faible esquisse à la Postérité,*

comme un Monument autentique de tant de belles Actions, faites en votre présence, à l'exemple des vôtres.

Daignez, SIRE, *ajoûter à la bonté que* VOTRE MAJESTÉ *a eue de permettre cet hommage, celle d'agréer les profonds respects d'un de vos moindres Sujets, & du plus zélé de vos Admirateurs.*

VOLTAIRE.

DISCOURS

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

LE Public sçait que cet Ouvrage, composé d'abord avec la rapidité que le zéle inspire, reçut des accroissemens à chaque édition qu'on en faisoit. Toutes les circonstances de la Victoire de Fontenoy, qu'on apprenoit à Paris de jour en jour, méritoient d'être célébrées, & ce qui n'étoit d'abord qu'une Piéce de cent Vers, est devenu un Poëme qui en contient plus de trois cens quarante; mais on y a gardé toujours le même ordre, qui consiste dans la Préparation, dans l'Action, & dans ce qui la termine. On n'a fait même que mettre cet ordre dans un plus grand jour, en traçant dans cette édition le portrait des Nations dont étoit composée l'armée ennemie, & en spécifiant leurs trois attaques.

On a peint avec des traits vrais, mais non injurieux, les Nations dont LOUIS XV. a triomphé: par exemple, quand on dit des Hollandais, qu'ils avoient autrefois brisé le joug de l'*Autriche cruelle*, il est clair que c'est de l'Autriche, *alors cruelle envers eux*, que l'on parle: car assurément elle ne l'est pas aujourd'hui pour les Etats Généraux; & d'ailleurs, la Reine de Hongrie qui ajoûte tant à la

gloire de la Maison d'Autriche, sçait combien les Français respectent sa Personne & ses vertus, en étant forcés de la combattre.

Quand on a dit des Anglais : *Et la férocité le céde à la vertu*, on a eu soin d'avertir en Note, dans toutes les éditions, que ce reproche de férocité ne tomboit que sur le soldat.

En effet, il est très-véritable que lorsque la colonne Anglaise déborda Fontenoy, plusieurs soldats de cette nation criérent : *No quarter, point de quartier*. On sçait encore, que quand M. de Sechelles seconda les intentions du Roi, avec une prévoyance si singuliére, & qu'il fit préparer autant de secours pour les prisonniers ennemis blessés, que pour nos troupes, quelques fantassins Anglais s'acharnérent encore contre nos soldats, dans les chariots même où l'on transportoit les vainqueurs & les vaincus blessés. Les Officiers, qui ont par-tout, à-peu-près, la même éducation dans toute l'Europe, ont aussi la même générosité ; mais il y a des pays où le peuple, abandonné à lui-même, est plus farouche qu'ailleurs. On n'en a pas moins loué la valeur & la conduite de cette Nation ; & sur-tout, on n'a cité le nom de M. le Duc de Cumberland, qu'avec l'éloge que sa magnanimité doit attendre de tout le monde.

Quelques Etrangers ont voulu persuader au public, que l'illustre Addisson, dans son Poëme de la Campagne de Hochsted, avoit parlé plus honorablement de la Maison du Roi, que l'Auteur même du Poëme de Fontenoy. Ce reproche a été cause qu'on a cher-

ché l'Ouvrage de M. Addiſſon à la Bibliothéque de Sa Majeſté, & on a été bien ſurpris d'y trouver beaucoup plus d'injures que de louanges ; c'eſt vers le trois centiéme Vers. On ne les répétera point, & il eſt bien inutile d'y répondre ; la Maiſon du Roi leur a répondu par des victoires. On eſt très-éloigné de refuſer à un grand Poëte & à un Philoſophe très-éclairé, tel que M. Addiſſon, les éloges qu'il mérite ; mais il en mériteroit davantage, & il auroit plus honoré la Philoſophie & la Poëſie, s'il avoit plus ménagé dans ſon Poëme, des Têtes Couronnées, qu'un ennemi même doit toujours reſpecter, & s'il avoit ſongé que les louanges données aux vaincus ; ſont un laurier de plus pour les vainqueurs : il eſt à croire que quand M. Addiſſon fut Secrétaire d'Etat, le Miniſtre ſe repentit de ces indécences échappées à l'Auteur.

Si l'Ouvrage Anglais eſt trop rempli de fiel, celui-ci reſpire l'humanité. On a ſongé, en célébrant une Bataille, à inſpirer des ſentimens de bienfaiſance. Malheur à celui qui ne pourroit ſe plaire qu'aux peintures de la deſtruction, & aux images des malheurs des hommes.

Les peuples de l'Europe ont des principes d'humanité qui ne ſe trouvent point dans les autres parties du monde ; ils ſont plus liés entr'eux ; ils ont des loix qui leur ſont communes ; toutes les Maiſons des Souverains ſont alliées ; leurs Sujets voyagent continuellement, & entretiennent une liaiſon réciproque. Les Européens Chrétiens ſont ce qu'étoient

les Grecs ; ils se font la guerre entr'eux ; mais ils conservent dans ces dissentions, d'ordinaire, tant de bienséance & de politesse, que souvent un Français, un Anglais, un Allemand qui se rencontrent, paraissent être nés dans la même ville. Il est vrai que les Lacédémoniens & les Thébains étoient moins polis que le peuple d'Athénes ; mais enfin toutes les Nations de la Gréce se regardoient comme des alliées, qui ne se faisoient la guerre que dans l'espérance certaine de la paix : ils insultoient rarement à des ennemis, qui dans peu d'années devoient être leurs amis. C'est sur ce principe qu'on a tâché que cet Ouvrage fut un monument de la gloire du Roi, & non de la honte des Nations dont il triomphe : on seroit fâché d'avoir écrit contr'elles avec autant d'aigreur que quelques Français en ont mis dans leurs satyres contre cet Ouvrage d'un de leurs compatriotes ; mais la jalousie d'Auteur à Auteur est beaucoup plus grande que celle de Nation à Nation.

On a dit des Suisses, qu'ils sont *nos antiques amis & nos concitoyens*, parce qu'ils le sont depuis deux cens cinquante ans. On a dit que les étrangers qui servent dans nos armées, ont suivi l'exemple de la Maison du Roi & de nos autres troupes ; parce qu'en effet c'est toujours à la Nation qui combat pour son Prince à donner cet exemple, & que jamais cet exemple n'a été mieux donné.

On n'ôtera jamais à la Nation Française la gloire de la valeur & de la politesse. On a osé imprimer que ce Vers :

Je vois cet Etranger qu'on croit né parmi nous.

étoit un compliment à un Général né en Saxe, *d'avoir l'air Français*. Il est bien question ici d'air & de bonne grace ! Quel est l'homme qui ne voit évidemment que ce Vers signifie que ce Général est aussi attaché au Roi que s'il étoit né son sujet ?

Cette critique est aussi judicieuse que celle de quelques personnes, qui prétendirent qu'il n'étoit pas *honnête* de dire que ce Général étoit dangereusement malade, lorsqu'en effet son courage lui fit oublier l'état douloureux où il étoit réduit, & le fit triompher de la faiblesse de son corps, ainsi que des ennemis du Roi.

Voilà tout ce que la bienséance en général permet qu'on réponde à ceux qui en ont manqué.

L'Auteur n'a eu d'autre vûe que de rendre fidélement ce qui étoit venu à sa connaissance ; & son seul regret est de n'avoir pû, dans un si court espace de tems, & dans une Piéce de si peu d'étendue, célébrer toutes les belles actions dont il a depuis entendu parler ; il ne pouvoit dire tout ; mais au moins ce qu'il a dit est vrai ; la moindre flatterie eût deshonoré un Ouvrage fondé sur la gloire de la Nation. Le plaisir de dire la vérité l'occupoit si entiérement, que ce ne fut qu'après six éditions qu'il envoya son Ouvrage à la plûpart de ceux qui y sont célébrés.

Tous ceux qui sont nommés, n'ont pas eu les occasions de se signaler également. Celui qui à la

tête de son Régiment, attendoit l'ordre de marcher, n'a pû rendre le même service qu'un Lieutenant-Général, qui étoit à portée de conseiller de fondre sur la colonne Anglaise, & qui partit pour la charger avec la Maison du Roi. Mais si la grande action de l'un mérite d'être rapportée, le courage impatient de l'autre ne doit pas être oublié. Tel est loué en général sur sa valeur, tel autre sur un service rendu; on a parlé des blessures des uns, on a déploré la mort des autres.

Ce fut une justice que rendit le célébre M. Despréaux à ceux qui avoient été de l'expédition du passage du Rhin. Il cite près de vingt noms; il y en a ici plus de soixante; & on en trouveroit quatre fois davantage, si la nature de l'Ouvrage le comportoit.

Il seroit bien étrange qu'il eût été permis à Homére, à Virgile, au Tasse, de décrire les blessures de mille Guerriers imaginaires, & qu'il ne le fût pas de parler des Héros véritables, qui viennent de prodiguer leur sang, & parmi lesquels il y en a plusieurs avec qui l'Auteur avoit eu l'honneur de vivre, & qui lui ont laissé de sincéres regrets.

L'attention scrupuleuse qu'on a apportée dans cette édition, doit servir de garant de tous les faits qui sont énoncés dans le Poëme. Il n'en est aucun qui ne doive être cher à la Nation, & à toutes les familles qu'ils regardent. En effet, qui n'est touché sensiblement en lisant le nom de son fils, de son frere, d'un parent cher, d'un ami tué ou blessé, ou exposé dans cette Bataille, qui sera célébre à jamais; en lisant, dis-je, ce nom

dans un Ouvrage, qui tout faible qu'il eſt, a été honoré plus d'une fois des regards du Monarque, & que Sa Majeſté n'a permis qu'il lui fût dédié, que parce qu'elle a oublié ſon éloge en faveur de celui des Officiers qui ont combattu & vaincu ſous ſes ordres.

C'eſt donc moins en Poëte qu'en bon Citoyen qu'on a travaillé. On n'a point cru devoir orner ce Poëme de longues fictions, ſur-tout dans la premiére chaleur du Public, & dans un tems où l'Europe n'étoit occupée que des détails intéreſſans de cette victoire importante, achetée par tant de ſang.

La fiction peut orner un ſujet, ou moins grand, ou moins intéreſſant, ou, qui placé plus loin de nous, laiſſe l'eſprit plus tranquille. Ainſi, lorſque Deſpréaux s'égaya dans ſa deſcription du paſſage du Rhin, c'étoit trois mois après l'action; & cette action, toute brillante qu'elle fût, n'eſt à comparer, ni pour l'importance, ni pour le danger, à une Bataille rangée, gagnée ſur un Ennemi habile, intrépide & ſupérieur en nombre, par un Roi expoſé, ainſi que ſon Fils, pendant quatre heures au feu de l'artillerie.

Ce n'eſt qu'après s'être laiſſé emporter aux premiers mouvemens de zéle, après s'être attaché uniquement à louer ceux qui ont ſi bien ſervi la Patrie dans ce grand jour, qu'on s'eſt permis d'inſérer dans ce Poëme un peu de ces fictions qui affoibliroient un tel ſujet, ſi on vouloit les prodiguer; & on ne dit ici en Proſe que ce que M. Adiſſon lui-même a dit en Vers dans ſon fameux Poëme de la Campagne d'Hochſted.

On peut, deux mille ans après la guerre de Troye, faire apporter par Vénus à Enée des armes que Vulcain a forgées, & qui rendent ce Héros invulnérable; on peut lui faire rendre son épée par une Divinité, pour la plonger dans le sein de son ennemi. Tout le Conseil des Dieux peut s'assembler; tout l'Enfer peut se déchaîner; Aleĉton peut enyvrer tous les esprits des venins de sa rage; mais ni notre siécle, ni un événement si récent, ni un Ouvrage si court ne permettent guères ces peintures, devenues les lieux communs de la Poësie. Il faut pardonner à un Citoyen pénétré, de faire parler son cœur plus que son imagination, & l'Auteur avoue qu'il s'est plus attendri, en disant:

> Tu meurs, jeune Craon; que le Ciel moins sévére
> Veille sur les destins de ton généreux frere.

que s'il avoit évoqué les Euménides, pour faire ôter la vie à un jeune guerrier aimable.

Il faut des Divinités dans un Poëme épique, & sur-tout quand il s'agit de Héros fabuleux. Mais ici le vrai Jupiter, le vrai Mars, c'est un Roi tranquile dans le plus grand danger, & qui hazarde sa vie pour un Peuple dont il est le Pere. C'est lui, c'est son Fils, ce sont ceux qui ont vaincu sous lui, & non Junon & Juturne, qu'on a voulu & qu'on a dû peindre. D'ailleurs le petit nombre de ceux qui connaissent notre Poësie, sçavent qu'il est bien plus aisé d'intéresser le Ciel, les Enfers & la Terre à une

Bataille, que de faire reconnaître, & de distinguer, par des images propres & sensibles, des Carabiniers, qui ont de gros fusils rayés, des Grénadiers, des Dragons qui combattent à pié & à cheval, de parler de retranchemens faits à la hâte, d'ennemis qui s'avancent en colonne; d'exprimer enfin ce qu'on n'a guères dit encore en Vers.

C'étoit ce que pensoit M. Addisson, bon Poëte, & Critique judicieux. Il employa dans son Poëme, qui a immortalisé la Campagne d'Hochsted, beaucoup moins de fictions qu'on ne s'en est permis dans le Poëme de Fontenoy. Il sçavoit que le Duc de Marlboroug & le Prince Eugéne se seroient très-peu souciés de voir des Dieux, où il étoit question des grandes actions des hommes. Il sçavoit qu'on releve par l'invention les exploits de l'antiquité, & qu'on court risque d'affaiblir ceux des Modernes par de froides allégories: il a mieux fait, il a intéressé l'Europe entiére à son action.

Il en est à-peu-près de ces petits Poëmes de trois ou de quatre cens Vers sur les affaires présentes, comme d'une Tragédie; le fond doit être intéressant par lui-même, & les ornemens étrangers sont presque toujours superflus.

On a dû spécifier les différens Corps qui ont combattu, leurs armes, leur position, l'endroit où ils ont attaqué; dire que la colonne Anglaise a pénétré, exprimer comment elle a été enfoncée par la Maison du Roi, les Carabiniers, la Gendarmerie, le Régiment de Normandie, les Irlandais, &c. Si on

n'étoit pas entré dans ces détails, dont le fond eſt ſi héroïque, & qui ſont cependant ſi difficiles à rendre, rien ne diſtingueroit la Bataille de Fontenoy d'avec celle de Tolbiac. M. Deſpréaux dans le paſſage du Rhin a dit :

Revel les ſuit de près ; ſous ce Chef redouté,
Marche des Cuiraſſiers l'eſcadron indompté.

On a peint ici les Carabiniers, au lieu de les appeller par leur nom, qui convient encore moins aux Vers que celui des Cuiraſſiers. On a même mieux aimé, dans cette derniére édition, caractériſer les fonctions de l'Etat-Major, que de mettre en Vers les noms des Officiers de ce Corps qui ont été bleſſés.

Cependant on a oſé appeller *la Maiſon du Roi* par ſon nom, ſans ſe ſervir d'aucune autre image. Ce nom de *Maiſon du Roi*, qui contient tant de Corps invincibles, imprime une aſſez grande idée, ſans qu'il ſoit beſoin d'autre figure. M. Addiſſon même ne l'appelle pas autrement. Mais il y a encore une autre raiſon de l'avoir nommée ; c'eſt la rapidité de l'action.

Vous, peuple de Héros, dont la foule s'avance,
Louis, ſon Fils, l'Etat, l'Europe eſt en vos mains.
Maiſon du Roi, marchez, &c.

Si on avoit dit, *La Maiſon du Roi marche* ; cette expreſſion eût été proſaïque & languiſſante.

On n'a pas voulu s'écarter un moment dans cet Ouvrage de la gravité du sujet. Despréaux, il est vrai, en traitant le passage du Rhin dans le goût de quelques-unes de ses Epîtres, a joint le plaisant à l'héroïque; car après avoir dit :

Un bruit s'épand qu'Enguien & Condé sont passés ;
Condé, dont le seul nom fait tomber les murailles,
Force les escadrons, & gagne les Batailles,
Enguien, de son hymen, le seul & digne fruit, &c.

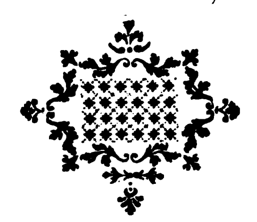
Il s'exprime ensuite ainsi.

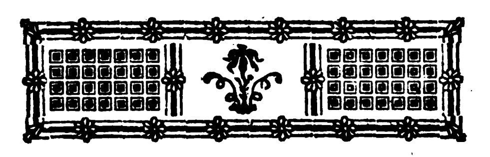
Bientôt.... Mais Vurts s'oppose à l'ardeur qui m'anime ;
Finissons, il est tems ; aussi-bien, si la rime
Alloit, mal-à-propos, m'engager dans Arnheim,
Je n'en sçai, pour sortir, de porte qu'Hildesheim.

Les personnes qui ont paru souhaiter qu'on employât dans le récit de la Victoire de Fontenoy quelques traits de ce style familier de Boileau, n'ont pas, ce me semble, assez distingué les lieux & les tems, & n'ont pas fait la différence qu'il faut faire entre une Epître & un Ouvrage d'un ton plus sérieux & plus sévére ; ce qui a de la grace dans le genre Epistolaire, n'en a point dans le genre Héroïque.

On n'en dira pas davantage sur ce qui regarde l'art & le goût à la tête d'un Ouvrage où il s'a-

git des plus grands intérêts, & qui ne doit remplir l'esprit que de la gloire du Roi & du bonheur de la Patrie.





LE POËME DE FONTENOY.

Quoi ! du siécle passé le fameux Satyrique,
Aura fait retentir la trompette héroïque ;
Aura chanté du Rhin les bords ensanglantés,
Ses défenseurs mourans, ses flots épouvantés,
Son Dieu même en fureur effrayé du passage,
Cédant à nos Aïeux son onde & son rivage ;
Et vous, quand votre Roi, dans des plaines de sang,
Voit la mort devant lui voler de rang en rang ;
Tandis que de Tournay foudroyant les murailles,
Il suspend les assauts pour courir aux Batailles ;
Quand des bras de l'hymen s'élançant au trépas,
Son Fils, son digne Fils, suit de si près ses pas ;
Vous, heureux par ses loix, & grand par sa vaillance ;
Français, vous garderiez un indigne silence ?
Venez le contempler aux Champs de Fontenoy.
O vous, Gloire, Vertu, Déesses de mon Roi,

Redoutable Bellone & Minerve chérie,
Passion des grands cœurs, amour de la Patrie,
Pour couronner Louis, prêtez-moi vos lauriers.
Enflâmez mon esprit du feu de nos Guerriers.
Peignez de leurs exploits une éternelle image.
Vous m'avez transporté sur ce sanglant rivage;
J'y vois ces Combattans que vous conduisez tous.
C'est là ce fier Saxon * qu'on croit né parmi nous,
Maurice, qui touchant à l'infernale rive,
Rappelle pour son Roi son ame fugitive,
Et qui demande à Mars, dont il a la valeur,
De vivre encore un jour & de mourir vainqueur.
Conservez, justes Cieux, ses hautes destinées;
Pour Louis & pour nous prolongez ses années.
Déja de la tranchée ** Harcourt est accouru,
Tout poste est assigné, tout danger est prévû;
Noailles † pour son Roi plein d'un amour fidéle,
Voit la France en son Maître & ne regarde qu'elle.
Ce sang de tant de Rois, ce sang du grand Condé,
D'Eu, †† par qui des Français le tonnerre est guidé,
Pentiévre, ¶ dont le zéle avoit devancé l'âge,
Qui déja vers le Mein signala son courage,
Baviére avec de Pons, Boufiers & Luxembourg,
Vont, chacun dans leur place, attendre ce grand jour.

* Le Comte Maréchal de Saxe, dangereusement malade, étoit porté dans une gondole d'osier, quand ses douleurs & sa faiblesse l'empêchoient de se tenir à cheval. Il dit au Roi, qui l'embrassa, après le gain de la Bataille, les mêmes choses qu'on lui fait penser ici.

** M. le Duc d'Harcourt avoit investi Tournay.

† Maréchal de France.

†† Grand Maître d'Artillerie.

¶ Il s'étoit signalé à la Bataille de Détingue.

Chacun porte l'espoir aux Guerriers qu'il commande.
Le fortuné Danoy, * Chabanes, Gallerande,
Le vaillant Berenger, ce défenseur du Rhin,
Colbert, & du Chaila, tous nos Héros enfin, †
Dans l'horreur de la nuit, dans celle du silence,
Demandent seulement que le péril commence.
Le jour frappe déja de ses rayons naissans
De vingt Peuples unis les drapeaux menaçans.
Le Belge qui jadis fortuné sous nos Princes,
Vit l'abondance alors enrichir nos Provinces;
Le Batave prudent, dans l'Inde respecté,
Puissant par son travail & par sa liberté,
Qui, long-tems opprimé par l'Autriche cruelle,
Ayant brisé son joug, s'arme aujourd'hui pour elle;
L'Hanovrien constant, qui, formé pour servir,
Sçait souffrir & combattre, & sur-tout obéir;
L'Autrichien rempli de sa gloire passée,
De ses derniers Césars occupant sa pensée;
Sur-tout, ce peuple altier qui voit sur tant de mers
Son commerce & sa gloire embrasser l'Univers;
Mais qui jaloux en vain des grandeurs de la France,
Croit porter dans ses mains la foudre & la balance;
Tous marchent contre nous; la valeur les conduit,
La haine les anime, & l'espoir les séduit.
De l'Empire Français l'indomptable génie,
Brave auprès de son Roi leur foule réunie,

* M. de Danoy fut retiré par sa Nourrice d'une foule de morts & de mourans sur le champ de Malplaquet, deux jours après la Bataille. C'est un fait certain : cette femme vint avec un Passeport, accompagnée d'un Sergent du Régiment du Roi, dans lequel étoit alors cet Officier.

† Les Lieutenans-Généraux, chacun à leur division.

Des montagnes, des bois, des fleuves d'alentour,
Tous les Dieux allarmés sortent de leur séjour,
Incertains pour quel Maître en ces plaines fécondes
Vont croître leurs moissons, & vont couler leurs ondes.
La fortune auprès d'eux d'un vol prompt & léger,
Les lauriers dans les mains fend les plaines de l'air;
Elle observe LOUIS, & voit avec colére,
Que sans elle aujourd'hui la valeur va tout faire.
Le brave Cumberland, fier d'attaquer LOUIS,
A déja disposé ses bataillons hardis;
Tels ne parurent point aux rives du Scamandre,
Sous ces murs si vantés que Pyrrhus mit en cendre,
Ces antiques Héros, qui montés sur un char
Combattoient en désordre, & marchoient au hazard:
Mais tel fût Scipion sous les murs de Carthage;
Tels son rival & lui prudens avec courage,
Déployant de leur art les terribles secrets,
L'un vers l'autre avancés s'admiroient de plus près.
L'ESCAUT, les Ennemis, les remparts de la Ville,
Tout présente la mort, & LOUIS est tranquile.
Cent tonnerres de bronze ont donné le signal.
D'un pas ferme & pressé, d'un front toujours égal,
S'avance vers nos rangs la profonde colonne,
Que la terreur devance & la flâme environne,
Comme un nuage épais, qui sur l'aîle des vents,
Porte l'éclair, la foudre, & la mort dans ses flancs.
Les voilà ces rivaux du grand nom de mon Maître,
Plus farouches que nous, aussi vaillans peut-être,
Encor tout orgueilleux de leurs premiers exploits!
BOURBONS! voici le tems de venger les Valois.

Dans

Dans un ordre effrayant trois attaques formées
Sur trois terrains divers engagent les armées.
Le Français, dont Maurice a gouverné l'ardeur,
A son poste attaché, joint l'art à la valeur.
La mort sur les deux camps étend sa main cruelle;
Tous ses traits sont lancés, le sang coule autour d'elle.
Chefs, Officiers, Soldats, l'un sur l'autre entassés,
Sous le fer expirans, par le plomb renversés,
Poussent les derniers cris en demandant vengeance.

GRAMMONT, qui signaloit sa noble impatience,
Grammont dans l'Elisée emporte la douleur
D'ignorer en mourant si son Maître est vainqueur.
De quoi lui serviront ces grands titres * de gloire,
Ce Sceptre des Guerriers, honneur de sa mémoire,
Ce rang, ces dignités, vanités des Héros,
Que la mort avec eux précipite aux tombeaux?
Tu meurs, jeune Craon; † que le Ciel moins sévére
Veille sur les destins de ton généreux frere.
Hélas! cher Longaunay, ¶ quelle main, quel secours
Peut arrêter ton sang & ranimer tes jours?
Ces Ministres de Mars, ¶¶ qui d'un vol si rapide
S'élançoient à la voix de leur Chef intrépide,
Sont, du plomb qui les suit, dans leur course arrêtés,
Tels que des champs de l'air tombent précipités

* Il alloit être Maréchal de France.

† Dix-neuf Officiers du Régiment de Hainault ont été tués ou blessés. Son frere, le Prince de Beauveau, sert en Italie.

¶ M. de Longaunay, Colonel de nouveaux Grenadiers, mort depuis de ses blessures.

¶¶ Officiers de l'Etat-Major. Messieurs de Puiségur, de Meziére, de Saint Sauveur, de Saint George.

Des oiseaux tout sanglans palpitans sur la terre.
Le fer atteint d'Avray. * Le jeune Daubeterre
Voit de sa légion tous les Chefs indomptés,
Sous le glaive & le feu mourans à ses côtés.
Guerriers, que Chabrillant avec Brancas rallie,
Que d'Anglais immolés vont payer votre vie !
Je te rends graces, ô Mars ! Dieu de sang, Dieu cruel,
La race de Colbert, † ce Ministre immortel,
Echappe en ce carnage à ta main sanguinaire.
Guerchy †† n'est point frappé, la vertu peut te plaire !
Mais vous, brave ¶ Daché, quel sera votre sort ?
Le Ciel sauve à son gré, donne & suspend la mort.
Infortuné Lutteaux ! ¶¶ tout chargé de blessures,
L'art qui veille à ta vie, ajoûte à tes tortures ;
Tu meurs dans les tourmens ; nos cris mal entendus
Te demandent au Ciel, & déja tu n'es plus.

O combien de vertus que la tombe dévore !
Combien de jours brillans éclipsés à l'aurore !
Que nos lauriers sanglans doivent coûter de pleurs !
Ils tombent ces Héros, ils tombent ces vengeurs,
Ils meurent, & nos jours sont heureux & tranquilles,
La molle volupté, le luxe de nos Villes,
Filent ces jours sérains, ces jours que nous devons
Au sang de nos Guerriers, aux périls des Bourbons.

* Le Duc d'Avray, Colonel du Régiment de la Couronne.

† M. de Croissy, avec ses deux enfans & son neveu, M. Duplessis-Châtillon, blessés légérement.

†† Tous les Officiers de son Régiment Royal des Vaisseaux, hors de combat ; lui seul ne fut point blessé.

¶ M. Daché (*on l'écrit* Dapchier) Lieutenant-Général.

¶¶ M. de Lutteaux, Lieutenant-Général, mort dans les opérations du traitement de ses blessures.

Couvrons du moins de fleurs ces tombes glorieuses.
Arrachons à l'oubli ces ombres vertueuses.
Vous * qui lanciez la foudre, & qu'ont frappé ses coups,
Revivez dans nos Chants, quand vous mourez pour
nous.

Eh quel seroit, grand Dieu ! le Citoyen barbare,
Prodigue de censure & de louange avare,
Qui, peu touché des morts, & jaloux des vivans,
Leur pourroit envier mes pleurs & mon encens ?
Ah ! s'il est parmi nous des cœurs dont l'indolence,
Insensible aux grandeurs, aux pertes de la France,
Dédaigne de m'entendre & de m'encourager,
Réveillez-vous, ingrats, LOUIS est en danger.

Le feu qui se déploye, & qui dans son passage,
S'anime en dévorant l'aliment de sa rage,
Les torrens débordés dans l'horreur des hyvers,
Le flux impétueux des menaçantes mers,
Ont un cours moins rapide, ont moins de violence
Que l'épais bataillon qui contre nous s'avance,
Qui triomphe en marchant, qui le fer à la main,
A travers les mourans s'ouvre un large chemin.
Rien n'a pû l'arrêter ; Mars pour lui se déclare.
Le Roi voit le malheur, le brave & le répare.
Son Fils, son seul espoir... Ah ! cher Prince, arrêtez,
Où portez-vous ainsi vos pas précipités ?
Conservez cette vie au monde nécessaire.
Louis craint pour son Fils, † le Fils craint pour son
Pere ;

* M. du Brocard, Maréchal de Camp, commandant l'Artillerie.

† Un boulet de canon couvrit de terre un homme entre

Nos Guerriers tout sanglans frémissent pour tous deux,
Seul mouvement d'effroi dans ces cœurs généreux.
Vous, † qui gardez mon Roi, vous qui vengez la France;
Vous, peuple de Héros, dont la foule s'avance,
Accourez, c'est à vous de fixer les destins;
LOUIS, son Fils, l'Etat, l'Europe est en vos mains.
Maison du Roi marchez, assûrez la victoire;
Soubise & Péquigny †† vous ménent à la gloire.
Paraissez vieux Soldats, ¶ dont les bras éprouvez
Lancent de loin la mort que de près vous bravez.
Venez, vaillante élite, honneur de nos armées,
Partez, fléches de feu, grenades ¶¶ enflammées,
Phalanges de LOUIS, écrasez sous vos coups
Ces Combattans si fiers & si dignes de vous.
Richelieu, qu'en tous lieux emporte son courage,
Ardent, mais éclairé, vif à la fois & sage,

le Roi & Monseigneur le Dauphin; & un Domestique de M. le Comte d'Argenson fut atteint d'une balle de fusil derriére eux.

† Les Gardes, les Gendarmes, les Chevaux-Légers, les Mousquetaires, sous M. de Montesson, Lieutenant-Général. Deux batallions des Gardes Françaises & Suisses, &c.

†† M. le Prince de Soubise prit sur lui de seconder M. le Comte de la Marck, dans la défense obstinée du poste d'Antoin; il alla ensuite se mettre à la tête des Gendarmes, comme M. de Péquigny à la tête des Chevaux-Légers, ce qui contribua beaucoup au gain de la Bataille.

¶ Carabiniers, Corps institué par Louis XIV. il tire avec des Carabines rayées. On sçait avec quel éloge le Roi les a nommés dans sa Lettre.

¶¶ Grenadiers à cheval, commandés par M. le Chevalier de Grille; ils marchent à la tête de la Maison du Roi.

Favori de l'amour, de Minerve & de Mars;
Richelieu.* vous appelle, il n'est plus de hazards;
Il vous appelle; il voit d'un œil prudent & ferme,
Des succès ennemis & la cause & le terme;
Il vole, & sa vertu secondant vos grands cœurs,
Il vous marque la place où vous serez vainqueurs.
D'un rempart de gazon, faible & prompte barriére,
Que l'art oppose à peine à la fureur guerriére,
La Marck, † la Vauguion, ¶ Choiseuil, d'un même effort,
Arrêtent une armée & repoussent la mort.
D'Argenson qu'enflammoient les regards de son Pere,
La gloire de l'Etat à tous les siens si chére,
Le danger de son Roi, le sang de ses Aïeux,
Assaillit par trois fois ce Corps audacieux,
Cette masse de feu qui semble impénétrable;
On l'arrête, il revient, ardent, infatiguable;
Ainsi qu'aux premiers tems par leurs coups redoublés,
Les béliers enfonçoient les remparts ébranlés.
Ce brillant escadron, ¶¶ fameux par cent batailles,
Lui, par qui Catinat fut vainqueur à Marsailles,
Arrive, voit, combat, & soûtient son grand nom.
Tu suis du Chastellet, jeune Castelmoron, **

* Un Ministre d'Etat, qui n'a point quitté le Roi pendant la Bataille, a écrit ces propres mots: *C'est M. de Richelieu qui a donné ce conseil & qui l'a exécuté.*

† M. le Comte de la Marck au poste d'Antoin.

¶ Messieurs de la Vauguion, Choiseul-Meuse, &c. aux Retranchemens faits à la hâte dans le Village de Fontenoy. M. de Créqui n'étoit point à ce poste, comme on l'avoit dit d'abord, mais à la tête des Carabiniers.

¶¶ Quatre escadrons de la Gendarmerie arrivoient après sept heures de marche, & attaquérent.

** Un cheval fougueux avoit emporté le Porte-Etendart,

Toi, qui touches encore à l'âge de l'enfance,
Toi, qui d'un faible bras qu'affermit ta vaillance,
Reprens ces étendarts déchirés & sanglans,
Que l'orgueilleux Anglais emportoit dans ses rangs.
C'est dans ces rangs affreux que Chévrier expire;
Monaco perd son sang & l'amour en soupire.
Anglais, sur du Guesclin deux fois tombent vos coups;
Frémissez à ce nom si funeste pour vous.

Mais quel brillant Héros, au milieu du carnage,
Renversé, relevé, s'est ouvert un passage?
Biron, * tels on voyoit dans les Plaines d'Ivry
Tes immortels Aïeux suivre le grand Henry.
Tel étoit ce Crillon, chargé d'honneurs suprêmes,
Nommé brave autrefois, par les braves eux-mêmes,
Tels étoient ces d'Aumonts, ces grands Montmorencis,
Ces Créquis si vantés, renaissans dans leurs Fils. †
Tel se forma Turenne au grand art de la guerre,
Près d'un autre ¶ Saxon, la terreur de la terre,
Quand la Justice & Mars, sous un autre Louis,
Frappoient l'Aigle d'Autriche & relevoient les Lys.

dans la colonne Anglaise; M. de Castelmoron, âgé de 15. ans, lui cinquiéme, alla le reprendre au milieu du camp des Ennemis. M. de Bellet commandoit ces Escadrons de la Gendarmerie; il y eut un cheval tué sous lui, aussi-bien que M. de Chiménes, en réformant une Brigade.

* M. le Duc de Biron eut le commandement de l'Infanterie, quand M. de Lutteaux fut hors de combat; il chargea successivement à la tête de presque toutes les Brigades.

† M. de Luxembourg, M. de Loigni, & M. de Tingri.

¶ Le Duc de Saxe Weimar, sous qui le Vicomte de Turenne fit ses premiéres Campagnes. M. de Turenne est arriére-neveu de ce grand-homme.

Comment ces Courtisans, doux, enjoués, aimables,
Sont-ils dans les combats des Lions indomptables ?
Quel assemblage heureux de graces, de valeur !
Boufflers, Meuze, d'Ayen, Duras bouillans d'ardeur,
A la voix de LOUIS, courez, Troupe intrépide.
Que les Français sont grands, quand leur Maître les guide !
Ils l'aiment, ils vaincront, leur Pere est avec eux ;
Son courage n'est point cet instinct furieux,
Ce courroux emporté, cette valeur commune ;
Maître de son esprit, il l'est de la fortune,
Rien ne trouble ses sens, rien n'éblouit ses yeux.
Il marche, il est semblable à ce Maître des Dieux,
Qui, frappant les Titans, & tonnant sur leurs têtes,
D'un front majestueux dirigeoit les tempêtes ;
Il marche, & sous ses coups la terre au loin mugit,
L'Escaut fuit, la Mer gronde, & le Ciel s'obscurcit.
Sur un nuage épais, que des antres de l'Ourse
Les vents affreux du Nord apportent dans leur course,
Les vainqueurs des Valois descendent en couroux,
CUMBERLAND, disent-ils, nous n'espérons qu'en vous ;
Courage, rassemblez vos légions altiéres,
Bataves, revenez, défendez vos barriéres ;
Anglais, vous que la paix sembloit seule allarmer,
Vengez-vous d'un Héros qui daigne encor l'aimer ;
Ainsi que ses bienfaits craindrez-vous sa vaillance ?
Mais ils parlent en vain, lorsque LOUIS s'avance,
Leur génie est dompté, l'Anglais est abattu,
Et la férocité * le céde à la vertu.

* Ce reproche de férocité ne tombe que sur le soldat.

CLARE, avec l'Irlandais, qu'animent nos exemples;
Venge ses Rois trahis, sa Patrie & ses Temples.
Peuple sage & fidéle, heureux Helvétiens, *
Nos antiques amis & nos concitoyens,
Votre marche assurée, égale, inébranlable,
Des ardens Neustriens † suit la fougue indomptable;
Ce Danois, †† ce Héros, qui des frimats du Nord,
Par le Dieu des combats fut conduit sur ce bord,
Admire les Français qu'il est vénu défendre.
Mille cris redoublés près de lui font entendre,
Rendez-vous, ou mourez, tombez sous notre effort.
C'en est fait, & l'Anglais craint LOUIS & la mort.

Allez, brave d'Estrée, ¶ achevez cet ouvrage,
Enchaînez ces vaincus échappés au carnage;
Que du Roi qu'ils bravoient ils implorent l'appui.
Ils seront fiers encor, ils n'ont cédé ¶¶ qu'à lui.

Bientôt vole après eux ce corps fier & rapide, **
Qui semblable au Dragon, qu'il eut jadis pour guide,

& non sur les Officiers, qui sont aussi généreux que les nôtres. On m'a écrit, que lorsque la colonne Anglaise déborda Fontenoy, plusieurs soldats de ce Corps crioient, *no quarter*, *no quarter*, point de quartier.

* Les Régimens de Diesbak & de Betens, de Courten, &c. avec des Bataillons des Gardes Suisses.

† Le Régiment de Normandie, qui revenoit à la charge sur la colonne Anglaise, tandis que la Maison du Roi, la Gendarmerie, les Carabiniers, &c. fondoient sur elle.

†† M. de Lovendal.

¶ M. le Comte d'Estrée à la tête de sa Division, & M. de Brionne à la tête de son Régiment, avoient enfoncé les Grenadiers Anglais le sabre à la main.

¶¶ Depuis S. Louis aucun Roi de France n'avoit battu les Anglais en personne en bataille rangée.

** On envoya quelques Dragons à la poursuite : ce Corps étoit commandé par M. le Duc de Chévreuse, qui s'étoit distingué au combat de Sahy, où il avoit reçu trois blessures. L'opinion la plus vraisemblable sur l'origine

Toujours

Toujours prêt, toujours prompt, de pied ferme, en courant,
Donne de deux combats le ſpectacle effrayant.
C'eſt ainſi que l'on voit dans les champs des Numides,
Différemment armés des chaſſeurs intrépides;
Les courſiers écumans franchiſſent les guérets;
On gravit ſur les monts, on borde les forêts;
Les piéges ſont dreſſés, on attend, on s'élance;
Le javelot fend l'air & le plomb le devance;
Les Léopards ſanglans, percés de coups divers,
D'affreux rugiſſemens font retentir les airs;
Dans le fond des forêts ils vont cacher leur rage.
Ah! c'eſt aſſez de ſang, de meurtre, de ravage,
Sur des morts entaſſés, c'eſt marcher trop long-tems.
Noailles, * ramenez vos Soldats triomphans;
Mars voit avec plaiſir leurs mains victorieuſes
Traîner dans notre camp ces machines affreuſes,
Ces foudres ennemis contre nous dirigés.
Venez lancer ces traits que leurs mains ont forgés;
Qu'ils renverſent par vous les murs de cette Ville,
Du Batave indécis la Barriére & l'aſile,
Ces premiers † fondemens de l'Empire des Lis,
Par les mains de mon Roi pour jamais affermis.

du mot *Dragon*, eſt qu'ils portérent un Dragon dans leurs étendarts ſous le Maréchal de Briſſac, qui inſtitua ce Corps dans les guerres du Piémont.

* Le Comte de Noailles attaqua de ſon côté la colonne d'Infanterie Angloiſe avec une Brigade de Cavalerie, qui prit enſuite des canons.

† Tournay, principale Ville des Français, ſous la premiére Race, dans laquelle on a trouvé le Tombeau de Childéric.

Déja Tournay se rend, déja Gand s'épouvante ;
Charles-Quint s'en émeut ; son ombre gémissante
Pousse un cri dans les airs & fuit de ce séjour,
Où pour vaincre autrefois le Ciel le mit au jour.
Il fuit : mais quel objet pour cette ombre allarmée !
Il voit ces vastes champs couverts de notre armée,
L'Anglais deux fois vaincu, cédant de toutes parts,
Dans les mains de LOUIS laissant ses étendarts,
Le Belge en vain caché dans ses Villes tremblantes,
Les murs de Gand tombés sous ses mains foudroyantes,
Et son char de victoire, en ces vastes remparts, *
Ecrasant le Berceau † du plus grand des Césars. ¶

Français, heureux Français, peuple doux & terrible,
C'est peu qu'en vous guidant LOUIS soit invincible,
C'est peu que le front calme, & la mort dans les mains,
Il ait lancé la foudre avec des yeux serains ;
C'est peu d'être Vainqueur ; il est modeste & tendre,
Il honore de pleurs le sang qu'il fit répandre ;
Entouré des Héros, qui suivirent ses pas,
Il prodigue l'éloge, & ne le reçoit pas ;
Il veille sur des jours hazardés pour lui plaire ;
Le Monarque est un Homme, & le Vainqueur un Pere.

* La Ville de Gand soumise à Sa Majesté le 11. Juillet, après la défaite d'un Corps d'Anglais par M. du Chaila, à la tête des Brigades de Crillon & de Normandie, le Régiment de Graffins, &c.

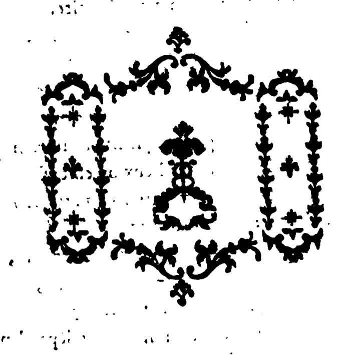
† Charles-Quint naquit dans cette Ville en 1500. le 25. Février, du Mariage de Philippe, Archiduc d'Autriche, & de Jeanne de Castille, héritiere d'Espagne.

¶ Des Césars Modernes.

Ces Captifs tout sanglans, portés par nos Soldats,
Par leur main triomphante arrachés au trépas,
Après ce jour de sang, d'horreur & de furie,
Ainsi qu'en leurs foyers au sein de leur Patrie,
Des plus tendres bienfaits éprouvent les douceurs ;
Consolés, secourus, servis par leurs Vainqueurs.
O grandeur véritable ! O victoire nouvelle !
Eh ! quel cœur enyvré d'une haine cruelle,
Quel farouche Ennemi peut n'aimer pas mon Roi,
Et ne pas souhaiter d'être né sous sa Loi ?
Il étendra son bras, il calmera l'Empire.
Déja Vienne se taît, déja Londres l'admire ;
La Baviére confuse au bruit de ses exploits,
Gémit d'avoir quitté le Protecteur des Rois ;
Naple est en sûreté, Turin dans les allarmes ;
Tous les Rois de son sang triomphent par ses armes ;
Et de l'Ebre à la Seine en tous lieux on entend :
LE PLUS AIME' DES ROIS EST AUSSI LE PLUS GRAND.
Ah ! qu'on ajoûte encore à ce titre suprême,
Ce nom si cher au monde & si cher à lui-même,
Ce prix de ses vertus qui manque à sa valeur,
Ce titre auguste & saint de *Pacificateur* ;
Que de ces jours si beaux, de qui nos jours dépendent,
La course soit tranquille & les bornes s'étendent.
Ramenez ce Héros, ô vous qui l'imitez,
Guerriers, qu'il vit combattre & vaincre à ses côtez.
Les palmes dans les mains nos Peuples vous attendent ;
Nos cœurs volent vers vous, nos regards vous demandent ;

Vos meres, vos enfans, près de vous empressés,
Encor tout éperdus de vos périls passés,
Vont baigner, dans l'excès d'une ardente allégresse,
Vos fronts victorieux de larmes de tendresse;
Accourez, recevez à votre heureux retour,
Le prix de la vertu par les mains de l'amour.

Fin du Tome III.



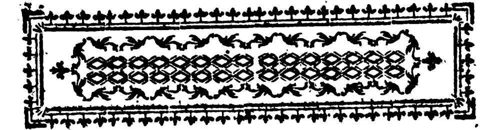


TABLE DES PIECES

Contenues dans le Tome III.

LETTRES.

LETTRES EN VERS.

DISCOURS EN VERS.

ODES.

POESIES DIVERSES.

Reb'd J+D
4/1986

